



Albert TSCHEPE s. j.

**HISTOIRE
des
TROIS ROYAUMES
HAN, WEI et TCHAO**

à partir de :

HISTOIRE DES TROIS ROYAUMES HAN (423-230), WEI (423-209) et TCHAO (403-222)

par le père Albert TSCHEPE s. j. (1844-1912)

Variétés sinologiques n° 31,
Imprimerie de la Mission catholique de l'orphelinat de T'ou-sé-wé, Chang-hai, 1910, X+164 pages+ un tableau.

**Ouvrage numérisé grâce à l'obligeance des
Archives et de la Bibliothèque asiatique des
Missions Étrangères de Paris**



[http :www.mepasie.org](http://www.mepasie.org)

Le signe * indique un renvoi à des notes disponibles uniquement dans le fichier image. Il s'agit soit de remarques qui n'ont de sens qu'avec leurs caractères chinois, soit, dans plus de 9 cas sur 10, de localisations géographiques de tombeaux ou de villes. Ces localisations sont généralement libellées ainsi : « X est à x li à l'ouest de Y, qui est à y li au sud de sa préfecture Z ». Peuvent s'y rajouter quelques lignes d'hésitations sur l'emplacement réel.

Lorsque ces notes contiennent quelqu'autre précision de nature différente, celle-ci est bien entendu mentionnée dans le fichier texte.

Cartes :

1. La [carte Maspero n° 3](#) (IV^e siècle), très utile pour les dates et lieux des batailles.
2. Les cartes de l'[Histoire du royaume de Ts'in](#), et celle de l'[Histoire du royaume de Tch'ou](#).
3. Les [cartes Granet](#).
4. La [carte physique des frères Reclus](#).

Édition en format texte par
Pierre Palpant
www.chineancienne.fr
avril 2022

PRÉFACE

@

Nous donnons ici l'histoire de l'agonie des trois États feudataires de Han, Wei, et Tchao. Puisque l'agonie n'est pas un spectacle attrayant, ces pages historiques ne sont pas précisément intéressantes. S'il s'était agi d'écrire quelque chose d'agréable, j'aurais pu parler du canal impérial, dont l'embouchure Che-men-kin au Hoang-ho vint en possession de Han après la conquête de l'État de Tcheng ; le Han était donc pour quelque temps le vrai maître du fameux canal impérial, qui date de 2.200 ans avant N. S.

Ou bien, j'aurais pu parler des fameux Seu-hao, quatre héros ; Mong-tch'ang kiun ; Sin-ling kiun ; P'ing-iuen kiun et Tch'oen-chen kiun qui fournissent tant de matières intéressantes.

J'aurais pu m'étendre aussi en détail sur Mencius à la cour de Wei, sur Sou-ts'in et ses frères, lettrés si fameux de cette époque, sur Tchang-i ou Wei-yang et autres lettrés et diplomates errants, pendant cette singulière époque de l'histoire de la Chine.

Une telle lecture aurait été plus intéressante ; mais à vrai dire, j'aurais fait un hors-d'œuvre. Car au royaume de Ts'in j'ai déjà donné la plupart des traits essentiels ; depuis Ts'in Hiao-kong (361) l'histoire de Ts'in est aussi l'histoire de la Chine et toutes les questions importantes appartiennent au Ts'in. Ici nous n'avons que quelques épis glanés çà et là, quelques traits de la si haute sagesse lettrée, qui met la Chine au-dessus de tous les autres peuples ? Ces soi-disant "chinoiseries" peignent si bien les lettrés, elles dessinent à merveille la silhouette de cette gent unique au monde. Elles ressemblent à des anecdotes spirituelles qu'on relit toujours avec plaisir. Le lettré chinois est vraiment un monde nouveau qu'il est intéressant d'étudier.

Quant au canal impérial, cette merveille de la Chine, je n'en ai pas parlé, parce que dans les guerres de l'époque il ne joue pas de rôle important. Je traite ce thème dans un travail à part. Quelques notes éparses auraient été inintelligibles.

Chang-hai. Août 1910.

TABLE DES MATIÈRES

[Préface](#)
[Généalogies](#)

HAN — WEI — TCHAO

LE ROYAUME DE HAN

p.III Notes préliminaires : Origine de la famille royale. — la capitale, les frontières de l'État p. 1. — les 3 familles Han, Wei et Tchao partagent le royaume de Tsin p. 3. — En 403 ils reçoivent l'investiture officielle de l'empereur.

Han-king-heou 408-400, fait diverses guerres p. 5.

Lié-heou 399-387. Son Premier ministre est curieusement assassiné p. 7. — le roi de Ts'in lui fait la guerre et lui prend des territoires p. 8.

Wen-heou 386-377. — Il attaque le Tcheng, est lui-même attaqué et battu par le Ts'in ; d'où diverses intrigues des cours p. 9.

Ngai-heou 376-373. — annexe la principauté de Tcheng et y établit sa résidence à cause de son importance p. 10.

I-heou 370-359. — guerre avec le Wei p. 11. vainqueur et vaincu se réconcilient pour attaquer ensemble le Ts'in. — ils sont battus en 366 et de nouveau en 364 p. 12. — I-heou attaque le Wei, mais il est battu en 362. — intrigues et jalousies des princes p. 13.

Tchao-heou 358-333. — battu par le Ts'in, il a une entrevue avec les princes de Wei et de Tchao. — il prend à l'empereur 2 villes p. 14. — les feudataires font une ligue contre le Ts'in. — Tchao-heou appelle à sa cour le fameux lettré Chen-pou-hai. — deux traits de mœurs p. 15. — les princes de Han et de Wei permettent au Ts'in de passer par leurs territoires pour aller attaquer le Ts'i p. 16. — le prince de Wei sauve par son humilité son État jusqu'en 209. — grande réunion des princes à la cour de l'empereur — p.IV Tchao-heou est attaqué et vaincu par le Wei, mais sauvé par le Ts'i p. 17. — il est dépouillé d'une ville par le Ts'in. — prophétie lettrée p. 18.

Siuen-hoei-wang 332-312. le fameux lettré Sou-Ts'in et la grande ligue contre le Ts'in p. 19. — le fameux lettré Tchang-i du roi de Ts'in. — jeux diplomatiques p. 20. — le Ts'in bat le Han et s'empare de plusieurs villes. —

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

nouvelle ligue et débâcle ridicule. — le Ts'in bat de nouveau le Han et s'empare de plusieurs villes en 317 et de nouveau en 315 p. 21. — Sou-ts'in est mis à mort ; Tchang-i triomphe. — le lettré diplomate Tch'en-tcheng p. 22. — le Ts'in bat affreusement le Han et le dépouille de plusieurs villes. — et l'oblige à prendre part à la campagne contre le Tch'ou p. 23.

Siang-wang 311-296. Tsang-i, ses succès et sa disgrâce. — le Ts'in attaque et bat le Han p. 24. — ligue de Han, de Tch'ou et de Ts'i contre le Ts'in p. 25. — le Han est joué et tyrannisé par le Ts'in. — querelles intestines à la cour de Han p. 26. — nouvelle ligue contre le Ts'in p. 27.

Li-wang 295-273 p. 28. — le Ts'in l'attaque, le dépouille et l'oblige à prendre part à la campagne contre le Ts'i. — En 279, pendant les grandes guerres de Ts'in et de Tch'ou, Li-wang se tient coi. — il est attaqué par le Ts'in en 275 et encore en 273 p. 29.

Hoan-hoei-wang 272-239. — En 264 il est battu par le Ts'in et dépouillé de neuf villes ; l'année suivante de même p. 31. — jeux diplomatiques et discours de vertueux lettrés p. 32 — Chang-tang le fameux plateau du Chan-si, devient la pomme de discorde depuis 259. Le Ts'in ne cessera que lorsqu'il en sera le maître. — En 256 le Ts'in envahit et dépouille de nouveau le Han p. 33. — Hoan-hoei-wang va en 254 saluer le terrible roi de Ts'in. — À sa mort en 251 il porte très dévotement le deuil. — En 247 il va à la cour de Wei pleurer la mort du grand capitaine Sin-ling-kiun. — il fit travailler aux nombreux canaux de son pays espérant ainsi empêcher les invasions des ennemis p. 34. — En 241 nouvelle ligue contre p.v le Ts'in ; nouvelle défaite effroyable p. 35.

Wang-ngan 238-230 continue à végéter quelques années. En 230 Ts'in cheu-hoang en finit.

*

LE ROYAUME DE WEI

Notes préliminaires : sa capitale, son étendue, sa Grande muraille p. 39 et 40.

Wen-heou 423-387. — En 413 il est battu par le Ts'i, mais il bat le Ts'in. En 408 diverses entreprises heureuses contre ses voisins p. 42. — il reçoit le sage Pou-tse-hia à sa cour p. 43. — et d'autres lettrés qui l'aident

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

à administrer l'État. Conseil avec ces sages p. 44. — divers traits édifiants. — En 400 guerre contre le Tch'ou p. 46, — avec le Ts'in et le Ts'i p. 47.

Ou-heou 386-371. — caractère aimable. — querelle entre de sages lettrés p. 48. — vilénie lettrée p. 49. — diverses guerres avec des voisins p. 50. — Les 3 maisons réduisent leur ancien maître à l'état de simple particulier p. 51.

Hoei-wang 370-319. — guerre civile et guerres extérieures p. 52. — les années suivantes encore des guerres. — En 364 il est battu par le Ts'in. — En 362 il bat les armées de Han et de Tchao p. 53. — le grand guerrier Ou-k'i, — principes de tactique infaillibles p. 54. — le génie lettré Wei-yang est méconnu par Hoei-wang — d'où des suites très tristes p. 55. — anecdote lettrée. — En 354 il est battu par le Ts'in et perd les territoires à l'ouest du Hoang-ho p. 56. — il tombe sur le Tchao pour se dédommager : le Ts'i et le Tch'ou l'en empêchent. — En 352 il est battu et dépouillé par le Ts'in p. 57. — En 343 le Ts'in est déclaré chef des feudataires. — En 341 le génie militaire Suen-tse bat le Wei p. 58. — anecdotes lettrées. — En 340 vilain tour de Wei-yang p. 59. — Hoei-wang effrayé transporte sa capitale à Ta-liang, où Mencius le visite. — il est attaqué par le Ts'i et le Tchao p. 60. — Il prend des génies lettrés p.VI à son service : ainsi résurrection universelle p. 61. — Il adopte le titre de Wang. — la grande ligue contre le Ts'in en 333 finit misérablement p. 62. — il cède de nouvelles terres au Ts'in. — En 329 de même. — nouvelle ligue contre le Ts'in p. 63. — Tchang-i anecdote curieuse p. 64. — Hoei-wang battu par le Ts'in en 324 et par le Tchou en 323 est dépouillé de territoires. — Tchang-i le joue indignement p. 65. — jeux diplomatiques. — Après la mort de Hoei-wang, Mencius quitte le Wei p. 56.

Siang-wang 318-296. — nouvelle ligue contre le Ts'in et nouvelle défaite. — il se déclare l'humble serviteur de Ts'in ; pour cela il est attaqué par le Ts'i et le Song p. 68. En 314 il essaie de secouer le joug de Ts'in ; battu il doit céder de nouvelles terres p. 69. — il veut se dédommager en tombant sur le Ts'i et le Tch'ou. il va flatter le roi de Ts'in. — malgré ses bassesses il est attaqué par le Ts'in en 308 et en 303 et il est de nouveau dépouillé de terres p. 70. — entrevues diplomatiques. — Siang-wang prend part à la fameuse expédition de Mong-tchang-kiun p. 71.

Tchao-wang 295-277. — il attaque le Ts'in et subit la plus affreuse défaite en 293 p. 72. — En 289 il est dépouillé d'autres villes ; de même

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

que les années suivantes. — Mong-tchang-kiun tombé en disgrâce se réfugie au Wei ; il fait la guerre au Ts'ï, sa patrie p. 73. — le Ts'in bat de nouveau le Wei. — Mong-tchang-kiun et sa famille sont exterminés par le Ts'ï p. 74.

Ngan-li-wang 276-243. — Dès 276 il est battu et dépouillé par le Ts'in. — le général Sin-ling-kiun. — En 275 de nouveau attaqué et dépouillé. — L'armée de Ts'in s'avance jusqu'à Ta-liang p. 75. — En 274 et les années suivantes de même p. 76. — Ayant été en 266 de nouveau battu et dépouillé, il invite un génie lettré p. 79. En 258 guerre entre le Ts'in et le Tchao. — P'ing-yuen-kiun p. 80. — stratagèmes de sages et vertueux lettrés. — En 254 nouvelle invasion de Ts'in. — mœurs de traîtres p. 82. — P'ing-yuen-kiun sauve sa patrie Wei. — il attire des génies lettrés au Wei p. 83. — principes _{p.VII} de vertueux lettré p. 84. — En 245 nouvelle invasion de Ts'in p. 85. — de même l'année suivante. En 243 le roi voulait bâtir une haute tour, "qui aurait certainement porté malheur au pays " ; un sage paysan l'en dissuade p. 86.

King-ming-wang 242-223. — dès la 1^e année le Ts'in lui prend 20 villes. — nouvelle ligue contre le Ts'in en 241, nouveau désastre p. 88. — conseil d'un sage lettré au roi de Ts'in pour gagner vite la couronne de l'empire p. 89.

Wang-kia 227-225. — Après avoir pris le Tchao et le Han, Ts'in-cheu-hoang prend enfin aussi le Wei p. 90.

*

LE ROYAUME DE TCHAO

Notes préliminaires ; ancêtres célèbres de la famille royale p. 92.

Lié-heou 408-387 p. 94. — stratagème de sage lettré pour entourer le roi de ministres vertueux p. 95.

King-heou 386-375. — guerre civile. Les années suivantes, invasion de Ts'in, dont l'armée est battue p. 96. — Avec ses voisins il est tantôt ami, tantôt ennemi. — En 377 guerre avec les Tartares p. 97. — les guerres dureront jusqu'en 295.

Tch'eng-heou 376-350. — guerre civile. — Les années suivantes guerres avec les voisins. Il bat le Ts'in, réputé invincible ; il est moins heureux contre le Ts'ï p. 98. — En 369 construction d'une muraille contre

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

les Tartares. — guerres et querelles et jalousies continuelles entre les divers États p. 99. — guerre avec le Ts'ï 368 p. 100. — En 364 la ligue est affreusement battue par le Ts'in p. 100. — avec les voisins tantôt des guerres, tantôt des amitiés tendres. — En 354 et les années suivantes grandes guerres avec le Wei, le Tch'ou, le Ts'ï, le Ts'in p. 101.

Sou-heou 349-326. — c'est une suite presque ininterrompue de guerres, époque sans foi ni loi p. 102. — En 333 le Tchao fut aussi impliqué au fameux désastre de la ligue p. 103 — En p.VIII 328 guerre malheureuse contre le Ts'in qui lui prend des territoires. — En 326 Sou-heou meurt et a un enterrement splendide auquel 5 princes avec de nombreuses escortes assistent solennellement p. 104.

Ou-ling-wang 325-299 p. 105. — d'abord tendres amitiés avec les voisins. — En 318 ses troupes furent avec celles des autres ligueurs affreusement battues par le Ts'in. — les années suivantes tantôt guerres tantôt amitiés avec les voisins p. 106. — En 307 après de longues délibérations guerre contre les Tartares — le roi fait de grandes réformes et adopte les usages guerriers des Tartares p. 108. — En 306 il pénètre jusqu'à In-ling-fou (Chen-si) — expédition contre les Tartares du Tché-li p. 110. — de même en 303. — En 299 il dépose Tchang son prince héritier, renonce lui-même au trône pour y mettre Ho, le fils chéri de la concubine défunte p. 111.

Hoei-wen-wang 298-266. Ou-ling-wang reste naturellement maître. — En 298 il fait une expédition contre les Tartares. — il pénètre incognito jusqu'à la capitale de Ts'in p. 113. — En 295 nouvelle expédition contre les Tartares du Tché-li ; il établit Tchang, gouverneur de Tai p. 114 — principes de vertueux lettré p. 115. — la révolution éclate p. 116. — mort de Ou-ling-wang. — divers jeux diplomatiques p. 117. — le Tchao permet aux troupes de Yen le passage pour aller attaquer le Ts'ï lequel pays est sauvé par un sage lettré p. 118. — le sage Ling-siang-jou sauve la perle précieuse p. 122. — nouvelles guerres avec le Ts'in p. 123. — grand triomphe lettré p. 124. — Yo-i, le fameux général, se met au service de Tchao p. 125. — En 273 le Tchao est battu par le Tsin. — En 272 grands travaux pour la canalisation du pays p. 126. — sage lettré p. 127. — quel crime c'est de rire d'un sage lettré. — En 270 nouvelle invasion de Ts'in p. 128. — stratagème lettré p. 129. — une fable p. 130.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

[Hiao-tch'eng-wang](#) 265-245. — nouvelle invasion de Ts'in. — stratagème de sage lettré p. 132. — la province Chang-tang acceptée par le Tchao devint la cause de grandes guerres avec le Ts'in p. 135. — conseil diplomatique de sages lettrés p.IX p. 138. — qui ne savent pas arrêter les guerres continuelles.

[Tao-siang-wang](#) 244-236. — vrai modèle d'un général d'armée p. 147. — stratagème d'un sage lettré p. 149. — En 241 grande ligue contre le Ts'in auquel le roi de Tchao et les autres princes rendent finalement une très humble visite.

[Yeou-mou-wang](#) 235-228 p. 152. — le Tchao se défend avec vigueur contre le Ts'in, qui veut en finir. Les jalousies et intrigues des grands sont la ruine de Tchao p. 154.

Généalogie de la Maison Royale [de Han](#) — [de Wei](#) — [de Tchao](#)

[Appendice 1](#) — sur les Tartares p. 157.

[Appendice 2](#) — sur les dignités du royaume de Ts'in p. 163.

@

ROYAUME DE HAN

NOTES PRÉLIMINAIRES

@

p.001 La famille Han, branche collatérale de la maison régnante de Tsin, avait reçu en fief le pays de Han-yuen ; plus tard, la capitale fut transférée à Tcheou, ville qui fut ensuite appelée Ou-te-tch'eng ; elle fut encore transportée à P'ing-yang, ancien séjour des fameux empereurs Yao et Choen ; King-heou (408-400) l'établit à Yang-ti ; Ngai-keou (376-371) la plaça à Sin-tcheng, après avoir pris ce pays ; c'est là qu'elle fut fixée définitivement, jusqu'à l'extinction du royaume en 230*.

Le pays de Han eut une étendue de mille li en carré ; ses frontières sont assez difficiles à déterminer, à cause des variations fréquentes qu'elles ont subies ; on peut dire en général ce qui suit : au nord-est, il renfermait les territoires actuels de Lou-ngan-fou, Liao-tcheou etc., dans la province du p.002 Chan-si ; là, il confinait les royaumes de Wei et de Tchao, ses rivaux ; le reste du pays était situé au sud du Fleuve Jaune, dans la province actuelle du Ho-nan ; de ce côté, sur toute sa longueur, il touchait le grand royaume de Tch'ou ; à l'ouest, il avait pour voisin le royaume de Ts'in qui un beau jour finira par l'absorber.

Le recueil intitulé Kiang-yu-piao, vol. Chang, p. 26, indique les frontières brièvement comme il suit : au nord, le territoire de Kong, le fleuve Lo, et la ville de Tch'eng-kao ; à l'ouest, la ville de Y-yang et la montagne Chang-pan, actuellement Chang-lo-chan ; à l'est, les villes Yuan et Jang avec la rivière Wei-chouei ; au sud, la chaîne de montagnes appelée Hing-chan.

Le pays de Han était protégé par les forteresses principales suivantes. — Vers le nord : Kong ; Chen-tcheou prise plus tard par le royaume de Wei ; Tch'eng-kao dont la position était une des plus importantes, et grâce à laquelle on s'empara de l'État de Tcheng ; le fameux défilé Hoan-yuen, dans la montagne du même nom ; la montagne et le défilé Heou-chechan. — Vers l'ouest : Y-yang, avec la montagne Chang-pan ou Chang-lo-chan. — Vers l'est : Yang-yang et Yong-tche. — Vers le sud-est : Yuen et

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Jang, avec la rivière Wei-chouei. — Vers le sud : la montagne Hing-chan était le meilleur rempart*.

p.003 Ajoutons encore quelques détails* : Vers le nord-est, se trouvait la contrée de Chang-tang, souvent mentionnée dans cette présente histoire ; elle fut prise en partie par les royaumes de Tchao et de Wei. Encore plus au nord, les territoires actuels de Ts'in-tcheou, Liao-tcheou, Houo-chouen, et Tche-tcheou-fou, trop éloignés de la capitale, et pour cela difficiles à garder, furent bientôt la proie de Tchao. Enfin la préfecture actuelle Hoai-k'ing-fou appartient en partie au royaume de Han, en partie à celui de Wei ¹.

Dans cette histoire des trois familles, nous serons obligés de revenir un peu en arrière, pour raconter certains évènements qui n'ont pas été mentionnés dans les annales de Tsin. Tenant leur suzerain en laisse, les trois familles agissaient très souvent en dehors de lui, malgré lui, et même contre lui. Un siècle environ s'écoula de cette manière, avant l'extinction officielle de la dynastie. Nous commencerons notre récit par la famille Han, parce que les commentaires font ainsi ; la raison qu'ils en donnent n'est guère valable ; ils prétendent que le seigneur Han était plus noble et plus puissant que les deux autres. Plus noble, soit ; il était de la maison régnante de Tsin ; plus puissant, non ; celui de Tchao eut un territoire trois fois plus grand que le sien ; nous verrons que la palme appartient plutôt au seigneur de Wei.

Au reste, Se-ma-koang met la famille Han au 3^e rang, et il semble avoir raison. Mais peu importe !

Les trois familles, Han, Tchao, et Wei, s'étaient divisé le royaume de Tsin, vers l'année 437 ; peu après, en 432, elles s'étaient soumises le marquis de Wei[] qui leur avait résisté assez longtemps ; Han-hou était mort en 425 ; son fils Han-ki-tchang (ou Han-ou-tse) avait vaincu et tué le p.004 prince de Tcheng en 423, commençant avec ce pays une lutte qui ne finira qu'à son extermination ; ce même seigneur Ki-tchang, après avoir fortifié sa capitale P'ing-yang en 419, après avoir été battu par le roi de Ts'i en 410, était mort en 409 ; il laissait son fils K'ien comme son successeur et chef de famille.

¹ Hiu tcheou et Jou Tcheou, d'abord dans le royaume de Han, lui furent arrachées par celui de Wei.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

C'est celui-ci qui fut reconnu officiellement par l'empereur, sans recevoir toutefois l'investiture ; c'est par lui que nous allons commencer cette histoire, sous le nom de King-heou ; il était donc descendant, à la 11^e génération, de Han-wan (ou Han-pi-wan), le fondateur de la famille.

@

KING-HEOU (408-400)

@

p.005 Comme nous venons de le dire, ce prince s'appelait K'ien ; son nom posthume ou historique King a trois significations également louangeuses ; en voici une : *prince qui par la justice accomplit de grandes choses**.

En 408, vers la fin de l'année, étant parti en guerre contre le prince de Tcheng, il lui enleva la ville de Yong-k'iou* ; il se montra dès lors si bon capitaine, qu'une véritable panique s'empara du pays vaincu, et qu'on s'empressa de fortifier la ville de King-tch'eng*.

Ce ne fut pas peine perdue ; car, à son tour, l'année suivante, l'armée de Tcheng remportait une victoire décisive sur celle de Han, et prenait la ville de Fou-chou*.

En 403, King-heou reçoit enfin l'investiture de prince féodal de l'empire ; la même faveur est accordée aux deux seigneurs Tchao et Wei ; le roi de Tsin continue à régner, nominalement, sur le territoire qu'on lui a laissé ; mais il ne traite plus directement avec l'empereur ; il est sous la dépendance des trois nouveaux princes, autrefois ses feudataires, maintenant ses maîtres. Depuis cette époque, les historiens ne comptent plus que sept grands vassaux, à savoir : les souverains de Ts'in, Ts'i, Tch'ou, Yen, Wei, Tchao, et Han. Désormais aussi c'est la guerre entre ces sept royaumes ; l'empereur continue à végéter, sans autorité aucune, sans forces militaires, et même souvent sans ressources pour vivre ; il lui reste un nom poétique, auquel les peuples attachent une certaine vénération ; c'est comme une relique des anciens temps, à laquelle une crainte superstitieuse empêche de toucher ; il faudra un sauvage comme Che-hoang-ti, pour oser y porter la main.

p.006 Se-ma Koang a écrit de longues pages, pour excuser l'empereur ; pour expliquer comment, au lieu de punir, ou du moins faire punir les trois familles spoliatrices, il avait sanctionné le fait accompli. À quoi bon chercher tant de raisons ? La première suffit : l'empereur avait à peine de quoi manger, comment aurait-il pu protéger le roi de Tsin, dont tout le monde applaudissait la déchéance ?

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 400, les trois nouveaux princes, partis en guerre contre le royaume de Tch'ou, pénètrent jusqu'à Sang-k'iou* ; pendant ce temps l'armée de Tcheng envahit le territoire de Han, et assiège Yang-ti. À la fin de cette même année, King-heou rejoint ses ancêtres dans la tombe.

@

LIÉ-HEOU (399-387)

@

p.007 Fils du précédent, le nouveau prince s'appelait Tsiu ; son nom posthume et historique a deux significations élogieuses ; l'une d'elles est celle-ci : *prince dont les talents militaires ont assuré la paix à son peuple**.

En 399, une grande partie de la montagne Kouo-chan* s'étant éboulée dans le Fleuve Jaune, en obstrua le cours, et fut cause de grandes inondations.

En 398, le roi de Tch'ou assiégea la capitale de Tcheng ; la raison est simple et curieuse à la fois ; il craignait que ce pays ne fut bientôt la proie de Han ; il voulait auparavant s'en assurer une bonne portion. Pour se tirer d'embarras, la cour de Tcheng mit à mort son Premier ministre, comme seul coupable d'avoir déplu au roi de Tch'ou ; puis elle fit avec celui-ci un traité de paix et d'amitié, dont il voulut bien pour lors se contenter.

En 397, à la 3^e lune (janvier), Hié-lei, Premier ministre de Han, et oncle du prince régnant, mourait assassiné dans son propre palais ; les circonstances en sont restées célèbres ; les voici : Yen-tchong-tse, originaire de Pou-yang*, au pays de Han, avait dû s'expatrier ; il s'était réfugié à la cour de Ts'í, dont il était devenu ministre. Attribuant sa disgrâce à Hié-lei, il nourrissait contre lui une haine implacable ; pour l'assouvir, il eut recours à un certain individu, nommé Gnié-tcheng, originaire de Tche* ; c'était un boucher et un sicaire renommé dans toute la contrée. Pour le gagner à son projet, Yen-tchong-tse envoya cent livres d'or (à 20 onces la livre) à la mère de ce forban ; mais celui-ci avait un scrupule inattendu :

— Tant que ma mère existera, répondit-il, je ne puis exposer ma vie à un tel danger ;

il fallut donc patienter ¹.

¹ La conscience païenne a ses délicatesses ; comme celle des pharisiens, à qui Notre Seigneur Jésus-Christ disait : vous avez horreur d'un moucheron, dans votre breuvage, et vous avalez sans difficulté un chameau — N'oublions pas cet adage païen : *pouvoir se venger, et ne pas le faire, est un crime envers ses ancêtres*. Quelle belle chose que la sagesse païenne ! C'est bien la confirmation de ce texte

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

p.008 La digne mère étant morte, et le deuil ayant été porté selon les « rites », la conscience du boucher était en règle ; il alla donc s'offrir à son bienfaiteur pour lui rendre service. Yen-tchong-tse lui proposa son projet, lui conseilla d'emmener une élite d'hommes courageux qu'il lui avait préparés :

— Inutile ! répondit l'autre ; la chose serait bien vite ébruitée, et vous auriez tout le royaume de Han sur les bras ; je me charge de la besogne tout seul !

Le boucher se rendit à la cour de Han, entra tranquillement dans le palais du Premier ministre, et l'y poignarda. La garde était cependant nombreuse ; mais elle n'avait pas fait attention à cet homme, qui semblait venir pour un travail commandé. Quant au sicaire, il se suicida à l'instant, pour échapper aux affreuses tortures qu'on lui eût fait subir.

En 394, les habitants de Fou-cho se révoltaient contre leur conquérant, le prince de Tcheng, et demandaient à rentrer sous le gouvernement de Han.

En 391, le roi de Ts'in s'emparait du territoire de Y-yang ¹ ; perte d'autant plus sensible, que cette contrée était depuis plus longtemps une possession de la famille Han ; le texte parle de six villes ; mais il faut sans doute l'entendre à la façon antique ; d'après l'usage des temps reculés, une ville (i) avait un territoire de 4 tsing ; un tsing était composé de neuf cents arpents (meou) ; une ville n'avait donc, en théorie, que trois mille six cents arpents de terre ; aujourd'hui, serait-ce un bourg ?

En 390, le même roi de Ts'in revenait à la charge, et prenait Ouch'eng*, sur le territoire de Han.

En 389, il s'emparait encore de Yng-tsin*, qui appartenait au pays de Wei. Il semble bien probable que, dans ces deux dernières expéditions, les trois nouveaux princes avaient réuni leurs armées ; car le texte parle des troupes de Tsin ; cela prouve que le vainqueur devenait de jour en jour plus puissant.

En 387, il battait de nouveau les trois armées, et leur prenait le général Tche. Cette même année, Lié-heou rejoignait ses ancêtres dans la tombe, et leur annonçait ses dernières défaites.

de la sagesse divine : *mentita est iniquitas sibi*.

¹ Voyez parmi les notes préliminaires.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

@

WEN-HEOU (386-377)

@

p.009 Fils du précédent, le nouveau prince a pour nom posthume ou historique Wen, dont il y a six significations, toutes élogieuses ; en voici une : *prince dont la doctrine et la vertu sont des plus grandes* ; quant à son nom propre, il n'est pas indiqué*.

En 385, il entra en campagne contre le pays de Tcheng, auquel il enlevait la ville de Yang-tch'eng* ; après quoi, il envahissait l'État de Song, pénétrait jusqu'à la capitale P'ong-tch'eng, et s'emparait du souverain lui-même.

En 380, le roi de Ts'in s'étant réconcilié avec le prince de Wei, lui persuada aisément que son rival devenait trop puissant, et qu'il fallait mettre un frein à son ambition ; en conséquence, ils unirent leurs troupes, l'attaquèrent, et lui infligèrent une grande défaite.

Wen-heou implora le secours du roi de Ts'i ; le traître lui fit de belles promesses, et le laissa dans l'embarras. Le roi de Tch'ou, au contraire, persuada au prince de Tchao qu'il ne convenait pas de laisser accabler son ancien collègue ; et tous deux vinrent à son aide.

Le roi de Ts'i voyant tous ces princes occupés dans cette guerre, se jeta sur le pays de Yen qu'il battit complètement. Alors les trois nouveaux souverains comprirent qu'il valait mieux oublier leurs mutuelles jalousies, et se lancer ensemble contre le traître ; ils réunirent leurs troupes, allèrent à sa rencontre, le battirent à Sang-k'iou*, et lui arrachèrent ses conquêtes. Mais pendant ce temps, le prince de Tcheng essayait de secouer le joug de Han.

En 378, les trois armées ensemble envahissaient le royaume de Ts'i, et s'avançaient jusqu'à Ling-k'iou*.

En 377, à la fin de l'année, Wen-heou avait cessé de vivre.

NGAI-HEOU (376-371)

@

p.010 Fils du souverain précédent, celui-ci, de son nom posthume et historique, est appelé Ngai, qui signifie : *prince orphelin dès l'enfance, et mort jeune encore**.

En 376, d'accord avec ses deux collègues, il réduit le roi de Tsin, son ancien suzerain et son parent, à la condition de simple particulier ; comme nous l'avons dit à cette année de la précédente histoire.

En 375, il détruit également la principauté de Tcheng, et se l'annexe purement et simplement ; la capitale de cet État étant mieux protégée par des remparts naturels, il y transporte sa cour ; c'est pourquoi il est appelé par plusieurs auteurs contemporains *roi de Tcheng* [Tcheng-wang] ; c'est dans ce sens qu'il faut les entendre. Les commentaires font remarquer que, depuis des siècles, ce pays de Tcheng était perdu de mœurs et mal famé ; c'est pourquoi il fut exterminé avant les autres États.

En 371, Ngai-heou meurt assassiné ; voici en quelles circonstances : ce prince avait un favori tout puissant, nommé Yen-souei ; celui-ci avait conçu une haine implacable contre Han-k'ouei, Premier ministre et membre de la famille régnante. Le favori envoya un sicaire audacieux poignarder son rival en pleine cour en présence du prince lui-même ; celui-ci s'élança pour protéger son ministre ; l'assassin les tua tous les deux ¹.

@

¹ Nous avons vu, en 397, un assassinat commandé par Yen-tchong-tse ; comme le nom de famille Yen est commun aux deux événements, quelques auteurs croient qu'il s'agit d'un seul et même fait. Nous suivons l'opinion de Se-ma Ts'ien, le plus ancien et le plus accrédité des historiens.

I-HEOU (370-359)

@

p.011 Fils du précédent, le nouveau prince s'appelait Jo-chan ; son nom posthume et historique I signifie : *pacifique, débonnaire, aimant le bien**.

En 369, un grand officier de Wei, nommé Wang-ts'o, s'étant enfui à la cour de Han, y racontait les troubles de son pays, et cherchait les moyens de se venger de ses ennemis. Là se trouvait déjà un grand seigneur intrigant, nommé Kong-suen-ki, lequel s'était d'abord retiré à la cour de Song, puis à celle de Tchao , enfin était revenu offrir ses services à celle de Han, sa patrie.

Les deux transfuges firent cause commune, pour pousser I-heou à entreprendre une campagne : le pays de Wei est en révolution, disaient-ils, quelle bonne occasion de s'en rendre maître ! Le prince finit par se laisser persuader ; il unit son armée à celle de Tchao, et envahit le territoire de Wei ; après une grande victoire remportée à Tch'ouo-tche*, il alla mettre le siège devant la capitale Ngan-i *.

L'État de Wei était perdu ; il fut sauvé par la discorde survenue entre les deux vainqueurs. Le prince de Tchao disait :

— Mettons à mort le souverain Yng ; mettons à sa place le prince Kong-tchong-hoan ; prenons-lui quelques territoires à notre convenance, et retirons-nous ; c'est ce qu'il y a de plus avantageux pour nous.

I-heou répondait vertueusement :

— Tuer le prince héritier serait une sauvagerie ; lui enlever quelques contrées serait un brigandage ; partageons plutôt le pays entre les deux compétiteurs ; chacun d'eux n'aura plus qu'une petite principauté semblable à celles de Song et de Wei[] ; nous n'aurons plus rien à craindre.

p.012 Le prince de Tchao persistant dans son idée, I-heou se retira pendant la nuit, et força ainsi son collègue à lever le siège. Le prince Yng fit massacrer Kong-tchong-hoan son rival, monta sur le trône, et régna glorieusement pendant trente-cinq années. C'est le fameux Hoi-wang,

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

auquel Mong-tse débita les onctueux discours qui font les délices des Chinois petits et grands. Tout d'abord il se vengea de la campagne qui avait failli lui être fatale ; il battit l'armée de Han à Ma-ling*, selon le témoignage de Se-ma Ts'ien.

En 366, vainqueur et vaincu se réconciliaient pour une entreprise contre le roi de Ts'in, qui devenait un dangereux voisin ; le prince de Wei avait une entrevue avec I-heou, dans la ville de Tch'e-yang, sur le territoire de Han ; il s'y montra d'une très grande déférence ; mais leur expédition ne marcha pas comme ils l'avaient espéré tous deux ; ils furent vaincus par le roi de Ts'in, sous les murs de Lo-yang, c'est-à-dire sous les yeux du « fils du ciel », qui put contempler le combat du haut d'une de ses tours.

En 364, le prince de Tchao leur prêtant son concours, ils comptaient prendre une belle revanche de cette défaite ; mais le terrible Hien-kong (384-362) vainquit leurs trois armées, à Che-men ¹, et coupa la tête à soixante mille de leurs hommes. Ce chiffre ne paraîtra pas incroyable à celui qui aura lu notre histoire du royaume de Ts'in, où il aura assisté à des boucheries bien plus grandes encore.

p.013 Le vainqueur, soi-disant sauvage, annonça officiellement son triomphe à l'empereur ; le « fils du ciel » n'eut pas honte de l'en féliciter ; il lui envoya même des vêtements de gala, sur lesquels étaient brodées des haches avec le caractère chinois Ya ; il voulait se concilier la bienveillance de ce royaume ; et cependant, c'est de celui-là même qu'il recevra le coup de la mort.

En 362, nous trouvons de nouveau les deux États de Han et de Tchao en guerre contre celui de Wei ; la rencontre eut lieu près de la rivière Koei* ; le prince héritier, nommé Kong-chou-ts'ouo, conduisait lui-même l'armée de Wei ; il remporta une pleine victoire, et fit prisonnier le général

¹ Che-men : ou porte de rochers : appelée encore de nos jours Yao-men-chan ; car on dit que l'empereur Yao fit percer ce passage. La montagne est à 30 li nord-ouest de San-yuen hien, qui est à 90 li au nord de sa préfecture Si-ngan fou, Chan-si.

D'autre placent la bataille à 15 li sud-est de Kiai tcheou, Chan-si, où ils prétendent trouver ce défilé. Le nom correspond ; mais il n'est que générique, *porte en pierre, porte en rochers, porte dans la montagne*, et dans ce sens vague il se trouve aussi en d'autres endroits. La grande géographie met la bataille dans le pays de Ts'in, le Chen-si actuel, qui aurait donc été envahi par les trois armées ; et cela est plus naturel. (Petite géogr., vol. 14, p. 14) — (Grande, vol. 53, p. 60).

Sur les habits de cérémonie, voyez Couvreur, grand dictionnaire, p. 77 — Zot-toli., II, p. 73.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Yo-tso. Sa joie fut grande, mais de courte durée ; car peu après ce triomphe, il était à son tour vaincu et emmené captif par le roi de Ts'in. Pendant ce temps, I-heou avait une entrevue à Chang-tang*, avec son collègue de Tchao, pour se consoler de leurs échecs, et pour consolider leur amitié.

En 360, le prince de Wei était en campagne contre le roi de Ts'i ; celui-ci fut secouru par le prince de Tchao, et l'expédition n'eut pas grand résultat.

En 359, mort de I-heou ; mais nous n'avons pas de détails sur cet évènement.

@

TCHAO-HEOU (358-333)

@

p.014 Le nouveau prince, fils du précédent, a reçu le nom posthume de Tchao, qui a trois significations élogieuses ; en voici une : *homme d'une prestance majestueuse, et d'une conduite irréprochable**.

En 358, son armée était battue par celle du roi de Ts'in, dans la contrée appelée Si-chan ; sous cette dénomination, s'entendait toute la région montagneuse située à l'ouest de I-yang ; le successeur de Hin-kong avait donc passé la frontière de Han*.

En 357, les deux princes de Wei et de Han avaient une entrevue amicale à Hao*, sur le territoire de Tchao ; ce qui prouve que les trois collègues étaient pour lors en bons termes. Cette même année, le prince de Song avait l'audace d'enlever à Tchao-heou la ville de Hoang-tche*, célèbre par la visite du fameux Fou-tch'ai, roi de Ou, en 482.

En 354 et 353, tandis que Wei et Tchao se livraient avec le roi de Ts'in à des guerres acharnées, Tchao-heou trouvait plus profitable de dépouiller le pauvre « fils du ciel » ; il lui prenait ainsi Ling-koan et Ling-k'iou*, ne lui laissant plus que le territoire de sept villes.

p.015 En 352, le roi de Ts'in continuait une lutte à mort, contre le pays de Wei ; Tchao-heou se réjouissait de voir son collègue et son rival affaibli par des guerres continuelles ; il ne prenait pas garde que son tour arriverait tôt ou tard, et qu'il serait anéanti par ce même royaume de Ts'in.

En 351, Wei et Tchao, comprenant enfin que là était le danger commun, faisaient la paix entre eux, formaient une alliance offensive et défensive, afin de pouvoir résister aux entreprises de leur plus grand ennemi.

Quant à Tchao-heou, il s'était donné pour Premier ministre Chen-pou-hai ; avec un lettré pareil à la tête de son gouvernement, il espérait bientôt ceindre la couronne impériale, régenter tout le pays situé entre les quatre mers, suivant la formule de ces utopistes.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Tcheng-ou, illustre marchand de sagesse venu de Tchao, s'adressant à Chen-pou-hai, lui dit :

— Lions entre nous deux une étroite amitié ; vous userez de tout votre pouvoir, afin de me faire monter à la cour de Tchao ; de mon côté, je ferai tout mes efforts, pour consolider votre autorité à la cour de Han ; chacun de nous exercera ainsi son influence sur les deux royaumes, qui n'en formeront plus qu'un, tellement ils seront amis l'un de l'autre.

Voilà la quintessence de la sagesse de ces utopistes : poussez-moi, je vous pousserai ; quand nous serons les maîtres, la félicité universelle régnera sur la terre ! Chen-pou-hai était originaire du pays de Tcheng annexé dernièrement ; il était de basse extraction, mais c'était, paraît-il, un génie ; il avait fait de bonnes études ; il avait vraiment pénétré les écrits du fameux « empereur jaune » (Hoang-ti) et ceux du philosophe Lao-tse. C'est encore une formule des lettrés, qu'un livre rend sage, par la seule connaissance des dictons qu'il renferme ; et cela, malgré l'expérience journalière du contraire. Bref, Chen-pou-hai avait sucé la sagesse de ces deux anciens « saints » ; il était devenu une célébrité, que Tchao-heou était heureux de posséder dans son royaume, et à qui il confiait le bonheur de son peuple ¹.

À l'intérieur, il remit en vigueur les principes d'une bonne administration et des bonnes études ; à l'extérieur, il entretint les relations le plus étroites avec les divers princes. Encore une formule de lettrés, lesquels sont nécessairement des sauveurs de nations.

Il resta pendant quinze ans à la tête des affaires ; le gouvernement fut magnifique, et l'armée des plus fortes. Sur le point de mourir, il proposa son cousin pour successeur ; Tchao-heou avait fait un autre choix, ce qui affligea notre sage :

— Excellent p.⁰¹⁶ maître, lui dit le prince, vous m'avez exhorté à pratiquer la vertu ; vous m'avez enseigné les règles d'une bonne administration ; aujourd'hui, vous vous oubliez à faire une demande intéressée, égoïste ; permettez-moi de n'en pas tenir compte, et de suivre vos précieux enseignements.

¹ Le recueil intitulé I-che, vol. 111, donne d'assez longs détails sur ce fameux sage. Se-ma Ts'ien, chap. 63, p. 4, en parle aussi.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Chen-pou-hai ne pouvait être plus aimablement éconduit ; il reconnut sa faute, paraît-il, et la pleura amèrement dans la solitude ;

— Vraiment, s'écriait-il, sa Majesté s'est bien approprié la bonne doctrine !

Le grave Se-ma Koang va nous donner des preuves de la sagesse acquise par le royal disciple, à l'école d'un tel maître ; ce n'est pas de la plaisanterie ; puisque l'annaliste écrit l'histoire, pour l'instruction de l'empereur et de son fils le prince héritier ! Voici donc deux traits, qui nous donneront idée du reste.

Tchao-heou avait une culotte usée ; il ordonna de [la laver, sans doute, ensuite..] la déposer avec soin dans une armoire. Un officier lui fit remarquer humblement que, pour un roi, c'était vraiment trop chic, et qu'il serait mieux d'en faire cadeau à quelque pauvre.

Sa Majesté répondit en philosophe :

— On m'a enseigné qu'un roi doit toujours agir « par devoir, et par raison » ; il doit mesurer un sourire, un froncement de sourcils ; et vous voudriez que je donnasse une de mes culottes à n'importe qui ? Je veux auparavant trouver un homme digne de ce bienfait !

Second exemple : Tchao-heou s'étant un jour enivré, s'était étendu sur un lit de repos, pour cuver son vin — tout par devoir et par raison — ; le préposé aux chapeaux du roi, voyant son maître en danger d'avoir froid, lui étendit doucement quelques habits sur le corps, en guise de couverture. À son réveil, sa Majesté demanda qui avait eu cette délicate attention ; l'ayant appris, il punit le garde-robis, pour n'avoir pas rempli son office ; il punit de même le garde-chapeaux, pour avoir usurpé la fonction d'un autre serviteur. — Tout par devoir et par raison.

Comme tout cela est édifiant ! Quelles belles choses que la sagesse païenne, la vertu païenne ; Car l'historien qui raconte ces drôleries, pour l'éducation du Dauphin, comme on disait autrefois, prétend bien que le roi devait agir ainsi ; tout au plus le blâmerait-il un peu de s'être enivré ; encore ne le fait-il pas.

En 350, malgré la présence du sage Tcheng-ou à la cour de Tchao, il y avait des querelles et des troubles, au sujet de la succession au trône ; finalement, le prétendant Kong-tse-sié fut évincé par le prince héritier, et s'enfuit à la cour de Han, où il fut honorablement accueilli.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 349, Tchao-heou et son collègue de Wei commettaient une grande faute, en permettant au roi de Ts'in de traverser leurs territoires, pour aller guerroyer contre le royaume de Ts'i ; de cette manière, leur plus dangereux ennemi apprenait à p.017 connaître leurs passages, leurs chemins, l'état de leurs forteresses ; un homme intelligent comme le roi de Ts'in saura en profiter en temps opportun. Reste à savoir s'ils pouvaient, sans s'exposer à une guerre avec lui, refuser la permission demandée.

En 346, le prince de Wei [] déclarait vouloir se contenter du titre de marquis, et se reconnaissait vassal des trois souverains, héritiers de l'ancien royaume de Tsin. Que signifie cet acte d'humilité ? Pratiquement, chaque prince se conduisait en roi, dans son propre pays ; beaucoup se laissaient volontiers donner ce titre, dans les relations officieuses ; plusieurs même le prenaient dans ces circonstances. Depuis quelque temps, on le prenait officiellement, vu qu'il n'y avait plus de chef des vassaux à s'y opposer, et que l'empereur était incapable de revendiquer son privilège de roi unique (Wang). Mais le marquis de Wei[] prévoyait avec raison, que cet état de choses allait changer ; qu'un chef des vassaux allait être établi ; et celui-là s'imposait ; tous ces petits rois, ou roitelets, lui seraient directement soumis ; à ce vasselage, il préférait celui des trois souverains en question ; cela prouve qu'il avait grand peur du maître dont il était menacé.

En 344, les divers princes avaient une réunion dans la capitale de l'empereur ; assurément, ce n'était pas une simple visite de politesse ; il s'agissait tout juste de savoir quelle était l'intention du fils du ciel, au sujet d'un chef des vassaux ; quelles étaient les dispositions des divers princes à cet égard ; et auquel des États il convenait d'accorder la suprématie ; c'était donc une cour plénière sur une question très grave ; en dépit des dissentiments, voici quelle fut la conclusion :

En 343, l'empereur nommait officiellement le roi de Ts'in, comme chef des vassaux de l'empire ; un sauvage mis à la tête des princes chinois, quelle humiliation ! Et ce barbare leur ordonne de venir à sa cour lui faire hommage ; et ils ont bien garde de manquer à l'appel ! Voilà le maître avec qui le marquis de Wei[] ne voulait pas avoir affaire directement ; il préférait l'intermédiaire si onéreux des trois autres.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 341, une armée de Wei, sous les ordres du terrible général P'ang-kiuen, partait en guerre contre le pays de Han ; Tchao-heou ne crut pas être de force à résister ; il implora le secours du roi de Ts'í. Celui-ci réunit son grand conseil, pour examiner la conduite à tenir :

- Laissons les deux rivaux s'entremanger, disait un parti ;
- Non, répondait l'autre, cela n'est pas prudent ; le prince de Wei sera certainement victorieux ; il ne faut pas laisser croître sa puissance, déjà trop grande ; allons au secours de Han ;
- Non, pas encore, répliquait un troisième ; laissons les deux États s'affaiblir dans cette lutte ; quand celui de Han sera aux abois, il sera temps d'aller l'aider.

C'est ce dernier avis qui prévalut. Trompé par de belles promesses, Tchao-heou livra cinq batailles malheureuses ; enfin ^{p.018} les troupes de Ts'í se mirent en route, droit sur la capitale de Wei, tuèrent le général P'ang-kiuen, et firent prisonnier le prince héritier Chen. Ce triomphe est resté célèbre.

En 337, mort du fameux lettré Chen-pou-hai, événement relaté par l'historien comme un grand malheur pour le pays de Han.

En 335, Tchao-heou perdait la ville de I-yang*, prise par le roi de Ts'in ¹ ; c'était le feudataire détroussé par son suzerain ; le nouveau chef des vassaux ne pensait qu'à une seule chose : s'emparer de tous les États et les réunir sous son sceptre ; il y arrivera assez vite.

En 334, famine causée par la sécheresse ; malgré cela, Tchao-heou embellissait son palais d'une porte monumentale. K'íu-i-k'íou, grand officier de Tch'ou, se trouvait alors à la cour de Han :

- Bien sûr, s'écria-t-il d'un ton prophétique, le roi de Han ne passera pas vivant par cette porte ; il ne la bâtit pas en temps convenable !

Interrogé par des dignitaires de Han, sur le sens de cette parole, il répondit :

- Avant d'être affligés par des calamités publiques, vous ne pensiez pas à une telle construction ; l'an dernier, vous avez perdu

¹ Le roi de Ts'in était le fameux Hwei-wen-wang (337-311).

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

I-yang ; cette année, vous avez la famine ; sans égard pour la misère du peuple, vous lui imposez encore cette corvée ; c'est se moquer du malheur public ; c'est se moquer du temps et des circonstances ; choses auxquelles un roi doit donner une extrême attention.

En 333, la porte monumentale achevée, Tchao-heou n'était plus. Il plaît à l'historien d'y voir une punition du ciel, soit ; ce prince pouvait avoir encore d'autres fautes plus dignes de châtement ; pour nous, cette soi-disant prophétie est un artifice littéraire doublé du sophisme connu « *post hoc, ergo propter hoc* ».

@

SIUEN-HOEI-WANG (332-312)

@

p.019 Pour la première fois, nous voyons apparaître ce titre de Wang (roi), dans un nom posthume, c'est-à-dire historique et tout ce qu'il y a de plus officiel. Le lecteur n'en sera pas étonné, après ce que nous avons dit plus haut ; bon nombre de princes s'étaient arrogé cette ambitieuse dénomination. Notre nouveau souverain, fils du précédent, montra en cela une certaine modestie ; c'est seulement après dix ans de règne qu'il se fit appeler Wang. Les deux caractères de son nom sont élogieux ; Siuen signifie *prince parfait, d'une réputation universelle* ; Hoei signifie *qui aime son peuple, et lui accorde de grands bienfaits**.

Nous sommes à l'époque où le fameux lettré-errant Sou-ts'in parcourait toute la Chine, organisant une ligue générale contre le roi de Ts'in, qui venait à peine d'être établi chef des vassaux. Nous trouverions cela bien fort, bien injurieux à l'empereur, si nous ne connaissions pas les projets de ce roi.

Notre marchand de sagesse arriva donc à la cour de Han, et tint, paraît-il, le langage suivant :

— Votre royaume a, pour le moins, neuf cents li d'étendue ; il peut mettre sur pied vingt à trente mille fantassins, bien équipés, bien cuirassés ; vous avez les meilleurs archers de toute la Chine ; vos épées sont les plus solides ; un seul de vos hommes en vaut cent des autres pays ; c'est une vérité connue de tout le monde. Si, avec de tels avantages, votre Majesté reste à la remorque de Ts'in, ce roi vous demandera les territoires de I-yang et de Tch'eng-kao ¹ ; si vous les lui accordez, l'an prochain il en exigera d'autres, et vous finirez par ne plus rien avoir ; si vous les lui refusez, il se fâchera, oubliera vos anciens sacrifices, et vous accablera de sa colère. Votre royaume a des limites ; son appétit n'en a pas ; en voulant l'apaiser par ces morceaux que vous lui aurez abandonnés, vous n'aurez fait qu'exciter sa faim ; vous vous serez attiré ses morsures ; vous devrez lui lâcher la proie tout entière. Vous per-

¹ I-yang et Tch'eng-kao : voir notes préliminaires.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

driez ainsi votre royaume sans coup férir ? Vous connaissez le proverbe : « *il vaut mieux être le bec d'une poule, que le derrière d'un bœuf* » ¹ : Qu'un roi aussi sage que votre Majesté, avec une p.020 armée si puissante, consente à être une pendeloque à la ceinture de Ts'in, ce serait vraiment trop honteux !

À ce discours, paraît-il encore, la rougeur monta au front du monarque ; il écarquilla les yeux, retroussa ses manches, saisit son sabre, et s'écria en prenant le ciel à témoin :

— Non jamais, malgré mon incapacité, je ne veux être le serviteur de Ts'in ! Votre Excellence a bien voulu me transmettre les avis du roi de Tchao, pour le bien commun ; je les suivrai ; je m'associe à la ligue dont il est le promoteur ! ²

La conjuration finit par réunir six princes ; les trois collègues rivaux Han, Tchao, et Wei, puis Yen, Ts'i, et Tch'ou ; les trois derniers étaient jaloux de Ts'in, sans être précisément en danger immédiat ; les autres avaient tout à craindre.

En 332, le roi de Ts'in avait envoyé un autre lettré non moins fameux, nommé Tchang-i, déjouer les efforts de l'utopiste Sou-ts'in ; par les moyens qui réussirent toujours auprès des gens cupides, il avait si bien travaillé, que nous trouvons, cette année même, les armées de Ts'i et de Wei en guerre contre le prince de Tchao ; la ligue avait disparu, comme un château de cartes au souffle du vent.

En 329, les trois collègues rivaux, sous l'impulsion du seigneur Tch'eng-tchen, reformaient une nouvelle alliance contre le même roi de Ts'in, leur suzerain ; chacun aurait bien voulu être débarrassé de cet ennemi ; mais quand il fallait agir, chacun se retirait ; le prince de Han se compromettait le moins des trois associés ; celui de Wei, au contraire, quoique le plus puissant, se voyait toujours battu, en campagne comme en politique.

¹ Comme c'est galant et poétique, devant un roi !

² C'est bien ainsi que les diables fantoches sont représentés dans les pagodes. — Donc le chef des vassaux, imposé officiellement par l'empereur, n'était accepté par personne : on le subissait forcément.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 325, rupture de cette ligue partielle ; l'armée de Han était vaincue par celle de Wei, et son général Han-kiu était fait prisonnier, ce qui était le comble de la honte.

En 323, le prince de Han échangeait son titre de marquis (heou) contre celui de roi (wang) ; cette même année, il avait une entrevue, à Kiu-chou*, avec son collègue de Tchao ; on ne dit pas pour quel motif.

En 321, Siuen-hoei-wang voulait mettre à la tête de son gouvernement deux princes de sa maison, Kong-tchong et Kong-chou ; le seigneur Miou-liou l'en dissuada en ces termes :

— Ce fut la faute des rois de Tsin ; vous savez à quoi ils ont abouti ; ce fut la faute des rois de Ts'í et de Wei ; tous deux ont eu à s'en repentir. Si vous laissez toute l'autorité entre les mains de ces deux ministres, vous en souffrirez de même ; p.021 l'un, chargé de l'intérieur, se formera un grand parti, et sera le maître du royaume ; l'autre, chargé de l'extérieur, voudra se créer des amis parmi les autres États, il vous trahira, vous fera perdre des territoires ; des deux côtés vous serez en grand danger.

En 319, le roi de Ts'in battait l'armée de Han, devant Yen-ling, et s'emparait de cette ville ; c'est ainsi qu'il entendait exercer sa mission de chef des vassaux ; il s'acheminait rapidement à l'empire, et bientôt personne ne pourra l'arrêter.

En 318, les troupes réunies de Han, Tchao, Wei, Yen et Tch'ou portaient en guerre contre ce terrible suzerain. Celui-ci, sortant de sa frontière, par le fameux défilé Han-kou-koan*, se lança à l'improviste sur les ligueurs, qui s'enfuirent comme un troupeau de moutons devant un tigre ; on rit encore maintenant de la débâcle.

En 317, le roi de Ts'in prenait l'offensive, battait l'armée de Han à Siou-yu, coupait la tête à quatre-vingt mille hommes, poursuivait le reste jusque sur les bords du lac Tchouo-tche ¹, où il faisait prisonniers deux vaillants généraux, nommés Seou et Chen-tsouo : Non seulement le royaume de Han était écrasé, mais tous les autres étaient épouvantés. Hoan, le prince héritier, avec son parent Kong-tse-k'o, essayèrent de sauver la

¹ Nous avons vu Sou-ts'in attribuer vingt à trente mille fantassins au roi de Han ; ce n'était pas flatterie ; il en avait bien plus ; puisqu'on lui coupe ici 80.000 têtes.

situation ; ils se virent encore vaincus en plusieurs batailles. C'est alors que pour apaiser la colère du sauvage suzerain, le roi de Ts'ï fit mettre à mort le vieil utopiste Sou-ts'in, promoteur de la ligue, le rendant responsable de toutes ces calamités.

En 315, tandis que le souverain de Wei avait obtenu un traité de paix et d'amitié avec le roi de Ts'in, celui de Han se voyait de nouveau harcelé, et perdait la ville de Che-tchang.

p.022 Devant cet état de choses, le Premier ministre Kong-tchong disait à Siuen-hoei-wang :

— Nous ne pouvons nous appuyer sur aucun autre royaume ; de gré ou de force, il nous faut accepter la suzeraineté de Ts'in ; depuis longtemps il pense attaquer le pays de Tch'ou ; servons-nous de cette circonstance pour nous réconcilier ; employons l'entremise de Tchang-i ; pour obtenir la paix, offrons encore en cadeau une bonne ville avec son territoire ; armons un corps de troupes, et mettons-le à la disposition de Ts'in, pour sa campagne contre Tch'ou ; celui-ci est notre ancien ennemi ; nous aurons occasion de lui prendre plus de villes que nous n'en aurons sacrifié pour obtenir notre réconciliation.

Siuen-hoei-wang approuva ce conseil, comme une idée de génie ; mais il recommanda la plus grande prudence, avec les ambassadeurs de Ts'in, dans les entrevues où l'on traiterait cette question.

Le roi de Tch'ou eut vent de cette volte-face préparée à son détriment ; il résolut d'en empêcher la réalisation, et pour cela demanda conseil au sage Tch'eng-tchen ¹ ; ce seigneur suggéra un vrai stratagème de lettré ; qu'on en juge :

— Il est certain, dit-il, que le roi de Ts'in nourrit le projet de nous faire la guerre ; et que celui de Han se prépare à le seconder dans cette entreprise ; pour détourner ce coup et le faire tomber sur le traître, publiez une levée de troupes, proclamez bien haut que vous allez au secours de Han ; qu'on rencontre par tous les chemins, les chars de guerre se rendant à votre capitale ; envoyez un ambassadeur habile, avec une suite nombreuse et de riches

¹ Nous avons vu, en 329, ce même seigneur unir les trois princes Han, Tchao et Wei contre Ts'in.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

présents, annoncer à la cour les grands préparatifs faits à son intention ; s'il en est encore temps, votre messenger empêchera le départ des troupes auxiliaires ; s'il est trop tard, il obtiendra du moins qu'elles ne nous fassent pas grand mal. Si nous réussissons à rompre cette alliance, le roi de Ts'in entrera en fureur contre celui de Han ; celui-ci, fort de notre appui, se montrera d'autant plus fier ; il bravera et provoquera son suzerain ; nous les laisserons s'entremanger, s'affaiblir de part et d'autre, et nous n'aurons plus rien à craindre.

Le roi de Tch'ou, enchanté de ce vertueux conseil, l'exécuta de point en point ; il envoya à Siuen-hoei-wang le message suivant :

« Notre royaume est bien faible, sans doute, mais il s'est levé comme un seul homme, pour courir à votre secours ; que votre Majesté, maîtresse d'un si puissant État, ne craigne pas de revendiquer ses droits, à l'égard de Ts'in ; nous sommes prêts à vous soutenir de toutes nos forces.

L'ambassade de Han n'était pas encore partie, le roi ordonna de surseoir à son envoi ; le Premier ministre, qui l'avait organisée p.023 avec tant de soin, fit en vain les plus vives remontrances :

— Les promesses de Tch'ou, disait-il, ne sont qu'un leurre ; nous y fier, pour rompre avec le roi de Ts'in, c'est nous attirer la guerre, et la risée de toute la Chine ; nous ne sommes liés au royaume de Tch'ou ni par la parenté, ni par des traités d'amitié ; nous n'avons jamais combattu ensemble contre Ts'in ; se voyant menacé par ce dernier, il prétend avoir levé son armée en notre faveur ; je reconnais là une des fourberies de Tch'eng-tchen ; reculer, après avoir fait nous-mêmes les premières avances, serait déjà une grave injure envers le roi de Ts'in ; le provoquer, pour faire plaisir aux gens de Tch'ou, c'est nous préparer une amère déception ; le repentir viendra trop tard.

Siuen-hoei-wang s'obstina, et rompit fièrement avec le roi de Ts'in ; celui-ci entra dans une grande fureur, il leva une armée, se jeta sur le pays de Han, et remporta une éclatante victoire à Ngan-men ; les troupes de Tch'ou, bien entendu, ne s'étaient pas même mises en marche ; les gens de Han, malgré leur nombre, leur bravoure, l'habileté de leurs chefs,

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

furent en grande partie faits prisonniers. Quelle joie pour ceux qui les avaient bernés !

C'était en 314. Siuen-hoei-wang dut acheter la paix, à des conditions humiliantes et onéreuses ; une des premières fut que son fils, le nouveau prince héritier Tsang, serait envoyé à la cour de Ts'in et y resterait en otage.

En 312, les armées de Ts'in et de Han venaient tirer vengeance des traîtres de Tch'ou ; une grande bataille fut livrée dans la contrée de Tan-yang ; le général en chef, avec soixante-dix officiers inférieurs, furent faits prisonniers ; quatre-vingt mille hommes eurent la tête tranchée ; une seconde armée de Tch'ou, accourue au secours, ne fut pas plus heureuse que la première. Voilà comment le sage Tch'eng-tchen avait annoncé qu'on n'aurait plus rien à craindre ! Sa fourberie était largement récompensée.

Après une telle défaite, les rois de Han et de Wei osèrent eux-mêmes attaquer le pays de Tch'ou, et lui prirent deux villes, dont l'historien ne donne pas le nom.

Cette même année, le roi de Ts'in prêtait son général Tsi, homme de grande expérience, pour conduire les troupes de Han contre l'État de Ts'i.

Enfin, cette même année encore, mourait Siuen-hoei-wang, et son fils Tsang, otage à la cour de Ts'in, revenait pour monter sur le trône.

@

SIANG-WANG (311-296)

@

p.024 Le nom posthume ou historique du nouveau roi, Siang, a deux significations élogieuses ; l'une d'elles est ainsi mentionnée : *prince qui a augmenté son royaume, et a brillé par la vertu**.

Il devait, sans doute, être bien content d'avoir pu succéder à son père ; le roi de Ts'in aurait pu le garder plus longtemps, lui imposer des conditions onéreuses, avant de lui rendre la liberté ; il se contenta de lui envoyer, dès le début de son règne, le lettré-diplomate Tchang-i, lui donner l'option entre un vasselage honorable ou la guerre. Le choix n'était pas douteux ; Siang-wang promit obéissance, promit des troupes auxiliaires pour les campagnes projetées contre Tch'ou, promit enfin tout ce que l'on désira ; et l'amitié sembla établie entre les deux souverains.

Tchang-i ayant conduit à souhait les négociations qui lui avaient été confiées, fut élevé à la dignité de Ou-sin-kiun ; il n'en jouit pas longtemps ; car il tomba en disgrâce après la mort de son maître et protecteur Hwei-wen-wang, arrivée cette même année 311.

Les divers princes de la Chine eurent alors un moment de répit ; le nouveau roi de Ts'in, leur suzerain, nommé Ou-wang (310-307), reçut leurs hommages, et sembla vouloir gagner leur sympathie, ce qui n'était pas chose facile.

En 308, ce même Ou-wang, on ne dit pas pour quel motif, recommençait les hostilités contre l'État de Han ; à cet effet, il députa son ministre, nommé Kan-meou faire un traité d'alliance avec le prince de Wei, et lui demander des troupes auxiliaires. À son retour, ce ministre fut établi généralissime de l'expédition, avec ordre de s'emparer à tout prix de la ville importante de I-yang ¹. Dans l'histoire du royaume de Ts'in nous avons raconté les précautions prises par ce général, avant de se mettre en route ; il savait les difficultés de l'entreprise qui lui était confiée ; il redoutait les mauvaises langues de la cour, plus que les soldats de Han ;

¹ En 335, cette ville était tombée au pouvoir de Ts'in ; l'historien ne dit ni quand ni comment elle avait été recouvrée par le roi de Han ; comment celui de Ts'in n'avait-il pas fait les derniers efforts pour la garder ?

de fait, après cinq mois d'un siège laborieux, il n'était pas plus avancé qu'au début ; ses détracteurs avaient beau jeu contre lui, et ne manquaient pas de l'accuser d'incapacité.

p.025 En 307, Ou-wang lui-même, laissant les jaloux déblatérer à leur aise contre son généralissime, conduisit une grande armée à son aide ; mais ce renfort ne rendit pas les assiégeants plus courageux ; en vain Kan-meou battait-il le tambour, les soldats refusaient d'avancer. Ayant ainsi échoué trois fois de suite, le pauvre ministre s'écria :

— Étranger au royaume de Ts'in, j'y suis parvenu à une des plus hautes dignités, ce qui m'a créé bien des ennemis ; j'ai excité le roi à cette guerre, par l'appât de cette ville si importante ; si je ne parviens à la prendre, je suis perdu ; les jaloux de ma fortune m'attaqueront devant le souverain, mon maître, avec plus de fureur que les soldats du prince Kong-tchong ; si demain je ne puis m'emparer de la ville, que ses remparts deviennent mon tombeau !

Ayant ainsi parlé, Kan-meou prit une grosse somme de son argent, et la distribua, comme gratification du roi ; il enflamma si bien le courage de ses troupes, que le lendemain, au premier assaut, il fut maître de la ville. On fit un carnage épouvantable ; soixante mille hommes eurent la tête tranchée ; le prince Kong-tchong, le vaillant défenseur de la forteresse, fut délégué auprès de Ou-wang, pour lui demander pardon de cette belle résistance, et implorer la paix.

En 306, la perte de I-yang avait entraîné celle de Ou-soei*, nécropole des rois de Han ; Kan-meou suggéra à son maître de la rendre gracieusement, dans l'espoir de s'attacher par ce bienfait Siang-wang et toute sa famille. Malgré l'avis contraire des autres ministres, le successeur de Ou-wang accéda volontiers à ce désir.

Cet acte d'humanité ne gagna pourtant point le cœur de Siang-wang ; voyant le roi de Ts'in tout jeune, il pensa pouvoir lui reprendre I-yang, et même d'autres villes perdues ou cédées précédemment. Dans ce but, il fit, cette même année, alliance avec les pays de Tch'ou et de Ts'i ; mais il fut bientôt déçu ; car le roi de Tch'ou ayant reçu pour concubine une princesse de Ts'in, devint l'ami intime de cette cour.

Notons en passant une singularité assez curieuse : à cette époque, Kong-tse-mei, prince de Han, était Premier ministre de Ts'i, qui avait déjà

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

bon nombre d'hommes distingués, tandis que Siang-wang n'en avait pas assez pour résister aux entreprises de Ts'in.

En 303, une armée de ce dernier reprenait la ville de Ou-soei rendue gracieusement trois années auparavant, comme nous l'avons vu plus haut. L'indignation des diverses cours se tourna contre le roi de Tch'ou, qui avait trahi ses associés ; les armées de Han, de Ts'i et de Wei se réunirent en une seule, et envahirent ^{p.026} le territoire du traître ; mais le roi de Tch'ou déjoua sans peine leurs efforts ; il envoya son fils, le prince héritier, comme otage à la cour de Ts'in, et demanda du secours contre les ligueurs. Aussitôt que les troupes auxiliaires apparurent, commandées par le général Tong, les alliés s'empressèrent de déguerpir.

En 302, le roi de Ts'in avait une entrevue avec celui de Wei, à Ling-tsin* ; le prince héritier de Han y fut présent ; pour montrer encore plus d'obséquiosité, envers son redoutable suzerain, il lui tint compagnie jusqu'à Hien-yang, sa capitale*, avant de retourner lui-même dans sa patrie.

En 301, ces marques de déférence n'empêchèrent pas le roi de Ts'in de prendre encore la ville de Jang*, sur le territoire de Siang-wang. Bien mieux ! ce même roi obligeait encore les États de Han, de Wei et de Ts'i à partir avec lui en campagne contre le royaume de Tch'ou dont le prince héritier s'était enfui, après être resté deux années en otage. Dans l'histoire de ce dernier pays, nous avons raconté les péripéties de cette campagne ; l'armée de Tch'ouy fut vaincue, grâce surtout au général de Ts'i, comme il est dit dans le recueil de Liu-pou-wei (vol. 25, p. 11) ; les troupes de Han étaient commandées par le seigneur Pao-yuen.

En 300, Siang-wang avait le chagrin de perdre son fils, le prince héritier Yng ; pour comble de malheur, les deux frères du défunt, Kong-tse-kiou et Kong-tse-ki-che, se disputèrent le droit à sa succession ; le second, qui était en otage à la cour de Tch'ou, avait gagné les bonnes grâces du roi ; celui-ci insista auprès de Siang-wang, en faveur de son protégé ; mais Siang-wang ne voulut rien entendre. Le roi de Tch'ou se fâcha, leva une armée, et assiégea la ville de Yong-che*. Siang-wang invoqua le secours de Ts'in ; mais la reine douairière de ce pays était une princesse de Tch'ou ; elle s'opposait à l'envoi de troupes auxiliaires ; malgré cela une armée fut promise ; à cette nouvelle, les assiégeants se retirèrent, et finalement Kong-tse-kiou fut déclaré prince héritier.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

p.027 En 298, Mong-tchang-kiun, de la maison royale de Ts'i, avait été Premier ministre de Ts'in, pendant une année seulement, après quoi il avait dû s'enfuir ; rentré dans son pays, il cherchait à se venger ; il réussit à unir son royaume à ceux de Han et de Wei, pour une expédition contre Ts'in et ils remportèrent une grande victoire, auprès du fameux défilé Han-kou-koan*. Voyant leur armée se diriger sur sa capitale, le roi entra en pourparlers, céda trois villes situées à l'est du Fleuve Jaune, et se délivra ainsi de cette invasion, à laquelle il n'était pas préparé.

En 296, les rois de Tchao et de Song adhéraient à cette alliance, et l'on commençait une nouvelle campagne. On parvint jusqu'à la ville de Yen-che, et pendant le trajet, Siang-wang eut la joie de reprendre Ou-soei, la nécropole de ses ancêtres. Quant au roi de Ts'in, il se débarrassa encore de cette invasion, en cédant aux alliés tous les territoires qu'il possédait au nord du Fleuve Jaune, dans la province actuelle du Chan-si.

Siang-yang ne vit pas la fin de cette année ; son fils Kong-tse-kiou lui succéda ; c'est lui que nous allons étudier, sous le nom posthume de Li-wang.

@

LI-WANG (295-273)

@

p.028 Quelques auteurs nomment ce roi Hi, et prétendent que le caractère Li eut aussi cette prononciation ; d'autres mettent une différence très nette entre les deux. Quoi qu'il en soit, Li a deux sens également élogieux : *prince d'un caractère droit, capable de recevoir des remontrances ; qui sut s'arrêter devant des difficultés insurmontables**.

En 293, le nouveau souverain débuta par un échec terrible : ayant uni ses troupes à celles de l'empereur et à celles de Wei, il attaqua son suzerain, le roi de Ts'in ; mais celui-ci leur opposa son fameux général Pé-k'i, dont nous avons tant parlé dans l'histoire de ce royaume ; celui-ci, pour son coup d'essai, remporta une brillante victoire à I-k'iué*, fit prisonnier le généralissime de Han, prince Kong-suen-hi, coupa la tête à deux cent quarante mille hommes, et s'empara de cinq villes ; c'était la revanche des humiliations précédentes, vrai réveil de lion. L'historien ajoute qu'après ce désastre, Li-wang se tint tranquille ; certes, il y avait bonne raison.

En 291, une armée de Ts'in revenait à la charge contre le pays de Han, et lui enlevait tout le territoire de Yuen*.

En 290, Li-wang, qui se voyait en danger de la part de ses anciens alliés Ts'i, Tchao et Wei, voulut avant tout faire la paix avec le roi de Ts'in ; pour cela, il lui recéda Ou-soei, nécropole de ses ancêtres ; puis un territoire de deux cents li d'étendue, près de la ville de I-yang ¹, perdue en 307 ; malgré ces sacrifices, il n'en obtint qu'une trêve de peu d'années.

p.029 En 286, en effet, son armée subissait encore une grande défaite à Hia-chan* ; mais on ne dit pas ce qui lui fut enlevé cette fois.

En 284, le roi de Ts'in avait une entrevue avec Li-wang et le roi de Wei, dans la capitale même de l'empereur ; il s'agissait de préparer une campagne contre le pays de Ts'i ; on traita ensemble de cette affaire, puis chacun s'en alla chercher ses troupes, sans daigner saluer le pauvre « fils

¹ I-yang : Le roi de Ts'in possédant cette ville, depuis 17 ans, tenait à en écarter le plus possible son ancien maître, pour lui en rendre la revendication plus difficile ; en même temps il agrandissait son propre royaume.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

du ciel ». L'expédition eut lieu, et l'armée de Ts'ï fut mise en grande déroute. Par ce trait, il est facile de juger quel était alors le véritable empereur de la Chine.

En 282, Li-wang avait encore une entrevue avec le roi de Ts'in ; mais on n'indique pas en quel endroit ; on dit seulement que c'était entre les deux capitales de l'empire ¹.

En 281, le roi de Tch'ou, qui avait aussi ses ambitions, essaya une alliance avec les États de Ts'ï et de Han ; il avait un double but ; abattre Ts'in, et détrôner l'empereur, pour se mettre à sa place ; mais l'expédition n'eut pas lieu. L'historien dit que l'empereur se voyant menacé, envoya un fameux lettré développer, devant le roi de Tch'ou, la vraie doctrine des anciens sages ; en suite de quoi, l'ambitieux souverain renonçait à son projet. La véritable raison n'est pas là ; l'histoire du royaume de Tch'ou nous apprend que le fameux général Pé-k'i se lançait sur ce pays, en 279, et le mettait à deux doigts de sa perte ; le roi ne pensa plus alors à ceindre la couronne impériale. Pendant ces guerres effroyables, Li-wang se tint coi, et n'osa pas secourir son allié.

En 275, il voulut sauver l'État de Wei, attaqué par l'armée de Ts'in ; il dut s'en repentir amèrement ; ses troupes furent écrasées, quarante mille hommes eurent la tête coupée, et le vaillant général Pao-yuen se réfugia dans la forteresse de Ta-liang ².

En 273, pour remerciement, l'État de Wei s'unissait à celui de Tchao, contre Han, et mettait le siège devant Hoa-yang*. Dans sa détresse, Li-wang implora le secours de Ts'in ; il n'en reçut pas même une réponse. Le Premier ministre s'adressa au sage Tch'eng-che, autrement nommé Tien-ling : p.030

— Nous voilà, lui dit-il, dans un embarras extrême ; je vous en prie, malgré votre maladie, veuillez donc partir, aujourd'hui même, pour la cour de Ts'in, afin d'en obtenir un prompt secours.

Arrivé à la capitale, et interrogé par le Premier ministre si le péril était extrême :

¹ Donc entre Ho-nan fou et Kong hien, qui en est à 130 li à l'est, Ho-nan.

² Ta-liang : nous avons déjà dit que c'était la capitale de Wei ; aujourd'hui, c'est K'ai-fong fou, Ho-nan.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

— Non, répondit le fin diplomate ; dans ce cas, nous nous serions adressés à n'importe quel prince disposé à nous aider ; aujourd'hui, je viens seulement insister auprès de notre protecteur, quand il en est encore temps, afin de prouver notre déférence envers lui, avant de nous adresser ailleurs.

Aussitôt le Premier ministre dépêcha Pe-k'i et Hou-yang à la tête d'une grande armée. En huit jours, ceux-ci étaient devant Hoa-yang, prenaient trois généraux, coupaient la tête à cent trente mille hommes, poussaient les fuyards hors du territoire de Han, les suivaient jusque chez eux, où ils continuaient leur glorieuse campagne. On s' imagine aisément la terreur inspirée, dans tous les pays, par les sauvages boucheries des gens de Ts'in.

À la fin de cette même année, Li-wang était mort, et son fils le remplaçait sur le trône.

@

HOAN-HOEI-WANG (272-239)

@

p.031 Des deux caractères, dont est composé le nom posthume ou historique du nouveau roi, le premier a trois significations très louangeuses ; en voici une : *prince qui agrandit son royaume, et lui soumit des régions éloignées* ; le second peut se traduire ainsi : *pacifique et père de son peuple**.

Des morts, on ne doit dire que du bien (de mortuis, nihil nisi bene) ; cet adage s'est vérifié ici dans son plein ; ces noms pompeux feraient soupçonner un grand et glorieux souverain ; nous allons voir au contraire un pauvre valet de la cour de Ts'in ; quant à ces régions éloignées qu'il soumit à sa domination, nous essayerons de les découvrir ; ce sera une tâche difficile, vu qu'il perdit, au contraire, une très grande partie de son territoire. Donc, prenons le contre-pied de ces noms glorieux, et nous aurons juste la vérité sur le règne de ce prince.

En 272, il eut une guerre avec l'État de Yen ; mais nous n'avons aucun détail ; ce qui prouve que le résultat n'en fut pas grand ; les voisins de Han grillaient d'envie de lui prendre quelque territoire ; le lion veillait à sa proie, et ne permettait pas d'y toucher, se réservant de la dévorer quand il le jugerait opportun.

En 265, le roi de Wei voulait essayer d'y porter la main ; ses ministres l'en dissuadèrent, et il renonça à son projet d'expédition. Le roi de Ts'i, plus audacieux, réussit à en enlever un lambeau, à savoir la ville de Tchou-jen*.

En 264, le terrible Pé-k'i, se présentait, écrasait l'armée de Han, à Hing-tch'eng*, coupait cinquante mille têtes sur les bords de la rivière Fen, et s'emparait de neuf villes, c'est-à-dire tout le territoire jusqu'au défilé Pé-king-ling*.

p.032 En 263, il revenait à la charge, prenait toute la contrée appelée Nan-yang*, puis le plus nécessaire des défilés de la chaîne de montagnes T'ai-hang* ¹.

¹ Ce défilé est le passage nécessaire entre Hoai-k'ing fou, dans le Ho-nan, et Tche-

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Ainsi le pays de Han se trouvait divisé en deux tronçons, séparés par les possessions de Ts'in ; désormais ses jours étaient comptés ; il n'avait plus qu'à attendre le coup de grâce.

Le tronçon du nord était la contrée appelée Chang-tang¹, dont nous avons si souvent parlé dans l'histoire de Ts'in ; le roi de Han n'en possédait plus qu'une partie ; le reste lui avait été enlevé par ses collègues de Tchao et de Wei.

À l'époque dont nous parlons, le gouverneur se nommait Fong-ting ; dans la situation nouvelle où il se trouvait, il harangua son peuple en ces termes :

— Les chemins de communication avec notre capitale Tcheng sont désormais interceptés ; le meilleur serait de nous soumettre au roi de Tchao ; celui de Ts'in viendra certainement l'attaquer ; pressé par le danger, notre nouveau maître ira, sans aucun doute, rechercher l'amitié de Han ; les deux États unis ensemble pourront résister à celui de Ts'in.

En conséquence, il adressa au roi de Tchao le message suivant :

« Le royaume de Han ne peut conserver la contrée de Chang-tang, menacée par les entreprises de Ts'in ; à aucun prix nous ne voulons devenir les sujets de ce tyran ; nous donc, officiers et peuple, nous désirons faire hommage à votre Majesté, et nous placer sous sa suzeraineté, avec les dix-sept villes et gros bourgs de notre territoire.

Le roi de Tchao consulta son Premier ministre Tchao-pao, seigneur de P'ing-yang; celui-ci lui répondit :

— Les anciens avaient une vraie peur des profits non acquis à la sueur de leur front.

— Mais, répliqua le prince, le peuple de Chang-tang m'estime à cause de ma probité, de ma vertu ; ce n'est donc pas une acquisition purement gratuite.

tcheou fou, dont il est distant de 45 li, au sud, dans le Chan-si. Il est long de 40 li ; en plusieurs endroits, il n'a que trois pas de large. Confucius voulant se rendre à la cour de Tsin, n'osa s'engager dans ce « boyau de bique », et rebroussa chemin.

¹ Le roi de Han n'y avait plus alors que le territoire actuel de Lou-ngan fou, et la moitié de celui de Tche-tcheou fou.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

— Le vrai motif, répartit le p.⁰³³ ministre, est que l'on craint le roi de Ts'in, et que l'on veut faire dériver sur nous les effets de sa colère ; il dévore peu à peu le pays de Han, comme le ver à soie ronge les feuilles de mûrier ; il en a déjà absorbé le milieu ; des deux autres parties, celle de Chang-tang est la plus en danger ; elle tombera en son pouvoir sans grande difficulté ; après avoir tant combattu pour ce territoire, est-il croyable qu'il nous en laisse la paisible possession ? Le mieux serait d'y renoncer.

Le seigneur de P'ing-yuen, oncle du roi, pressait au contraire de l'accepter, et son avis prévalut ; en conséquence, il fut envoyé lui-même prendre possession de cette province ; nous verrons, dans l'histoire de Tchao, les calamités causées à celui-ci par cette regrettable acquisition.

Le gouverneur Fong-ting fut élevé à la dignité de seigneur de Hoa-yang, mais refusa cet honneur, et ne consentit même pas à voir le délégué qui la lui annonçait :

— Je n'ai pas su, disait-il, garder le gouvernement qui m'avait été confié, et pour la défense duquel j'aurais dû verser la dernière goutte de mon sang ; d'après les intentions de mon souverain, je n'aurais dû remettre ce pays qu'au roi de Ts'in, et je n'ai pas su m'y résigner ; si j'acceptais la moindre gratification de la cour de Tchao, je paraîtrais lui avoir vendu cette province, tandis que je n'ai tenu compte que des aspirations de ses habitants ¹.

Le ministre ne s'était pas trompé ; le roi de Ts'in réclama cette contrée au roi de Tchao, qui la lui refusa ; le terrible Pé-k'i arriva bientôt avec son armée, commença une guerre effroyable, y coupa, en une seule fois, quatre cent cinquante mille têtes, à des soldats cernés de près, qui s'étaient rendus à lui pour avoir la vie sauve ; il s'empara du territoire en litige ; et le roi de Han, lui-même, dut encore lui céder la ville de Yuen-yong*, pour obtenir la paix. Cela nous donne à entendre que ses troupes étaient allées soutenir celles de Tchao ; de fait, [Se-ma Ts'ien mentionne](#) aussi cette épouvantable boucherie, à l'année 259 des annales de Han.

¹ Malgré ces beaux sentiments, la cession de Chang-tang au roi de Tchao ressemble bien fort à une trahison. Hoa-yang, fief dont il était nommé titulaire, a été identifié plus haut (année 273).

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 256, Kiou, général de Ts'in et digne émule de Pé-k'i, revenait à la charge ; d'abord contre Han, auquel il coupait quarante mille têtes, et prenait les villes de Yang-tcheng et de ^{p.034} Fou-chou* ; puis contre Tchao, auquel il coupait quatre-vingt-dix mille têtes, et enlevait vingt villes, au témoignage de quelques historiens

En 254, Hoan-hoei-wang faisait un voyage à la cour de son redoutable suzerain, le roi de Ts'in ; celui-ci n'avait qu'un mot à dire, et l'État de Han cessait d'exister ; il consentait à le laisser végéter encore quelques années ; c'était un bienfait dont il convenait de le remercier.

En 251, Tchao-siang-wang, ce fameux roi de Ts'in, mourait après cinquante-trois ans de règne d'un éclat inouï jusqu'alors. Hoan-hoei-wang prit le deuil, comme pour son propre père ; il retourna bien vite à la cour de Ts'in, pleura le défunt à chaudes larmes, et lui offrit un sacrifice.

En 249, malgré ces démonstrations extraordinaires de déférence et de soumission, l'armée de Ts'in lui enlevait encore les deux villes de Tch'eng-kao et de Yong-yang*.

En 247, mourait le seigneur Sin-ling-kiun, oncle du roi de Wei, grand capitaine qui avait eu la gloire de battre l'armée de Ts'in, réputée invincible ; par ce fait, il avait « sauvé la face » des troupes chinoises. En reconnaissance de ce service, Hoan-hoei-wang se rendit à la cour de Wei, pleurer l'illustre défunt ; mais il ne put lui rendre tous les honneurs qu'il désirait ; car le roi refusa de présider aux funérailles. Nous reparlerons de ces faits dans l'histoire de ce royaume.

En 246, Hoan-hoei-wang conçut une idée sublime, un stratagème de génie, pour arrêter les guerres de Ts'in ; il proposa tout un système de canalisation, à exécuter à travers le pays ; ainsi la cour serait occupée à cet immense travail, et le peuple en serait harassé ; les autres royaumes pourraient un peu respirer. Cette anecdote semble bien forgée par le cerveau d'un lettré ; cependant les historiens la rapportent comme authentique ; c'est pourquoi nous en avons donné les détails dans l'histoire de Ts'in.

En 244, le « stratagème » n'avait sans doute pas réussi ; car le pauvre pays de Han se voyait enlever treize villes à la fois, en une seule campagne.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

p.035 En 241, nouvelle idée sublime : Han, Tchao, Wei et Wei[], unissent leurs troupes à celles de Tch'ou, et l'on marche à la destruction de Ts'in ; on s'empare de Cheou-ling*, puis on s'avance vers le défilé de Han-kou-koan, déjà témoin autrefois d'une semblable levée de boucliers ; mais le tigre sort de nouveau de son antre, et le troupeau de moutons disparaît comme la première fois. Le commentaire ajoute que ce soulèvement était comme la dernière convulsion d'un moribond ; tous les États vont être anéantis l'un après l'autre, par les armes et la politique si habile et si suivie de Ts'in.

En 239, Hoan-hoei-wang meurt, et transmet à son fils Wang-ngan les derniers lambeaux de son pauvre royaume. Le lecteur peut maintenant juger de la valeur des noms posthumes !

@

WANG-NGAN (238-230)

@

p.036 Onzième et dernier roi de Han, il n'a pas de nom posthume ; parce que sa tablette n'a pas été déposée, par son fils, dans le temple de ses ancêtres ; n'ayant pas eu de successeur, il n'eut point de sacrifices.

Sur le trône de Ts'in se trouvait alors le jeune Che-hoang-ti, qui allait surpasser tous ses prédécesseurs, anéantir tous les États vassaux, les unir sous son seul et unique sceptre ; en un mot, fonder l'empire de la Chine. Juste à cette époque on le déclarait majeur, et il prenait les rênes du gouvernement.

En 233, Wang-ngan voyant une armée de Ts'in envahir son territoire, comprit que c'était la fin ; il envoya un ambassadeur, porter son cadastre et son sceau royal ; demandant seulement la grâce d'être accepté comme feudataire, avec la charge de protéger la frontière de Ts'in ; sa requête fut admise.

L'ambassadeur était un membre de sa famille, le fameux Han-fei-tse, qu'on a décoré du titre de philosophe ; encore un génie méconnu, comme il y en a tant parmi les lettrés en Chine ; selon lui, le royaume de Han eut pu être sauvé de sa ruine ; mais ses conseils furent dédaignés. Le roi de Ts'in avait le coup d'œil de l'aigle ; il apprécia le nouveau génie qui venait le saluer, et l'attacha de bon cœur à son service. Malheureusement, à la cour se trouvait un rival puissant, le célèbre ministre Li-se, ancien condisciple de Fei-tse, à l'école de l'illustre maître Siun-tse ; comment ces deux soleils auraient-ils pu rouler de concert dans la même orbite ? L'un des deux devait nécessairement disparaître ; Li-se calomnia d'abord son émule, puis le fit incarcérer, finalement l'empoisonna. Quand Che-hoang-ti fit appeler le nouveau venu, pour lui confier une haute dignité, il était trop tard ; le philosophe était mort ! Du moins, voilà ce qu'ont écrit les lettrés pour leur consolation. De ce marchand de sagesse, il nous reste vingt petits volumes souverainement ennuyeux ; ce sont des phrases vides, qui n'ont même pas le charme littéraire ; il est loin de son maître, qui se rapproche si fort de Mong-tse ¹.

¹ Quoique disciple de Siun-tse, notre soi-disant philosophe Han-fei-tse est regardé

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

p.037 En 231, Wang-ngan voyant que son abdication n'avait pas encore satisfait la cour de Ts'in, lui offrit encore ce qui lui restait du territoire de Nan-yang ; à la 9^e lune, Che-hoang-ti envoya une armée prendre possession de ce pays.

En 230, ce même roi députait le gouverneur de sa capitale, le seigneur Chen, à la tête d'une armée, avec ordre d'en finir avec le pauvre Wang-ngan, et de l'amener prisonnier. Le royaume de Han avait vécu ; il forma désormais la province appelée Yng-tchoan-kiun.

Bon nombre des membres de la famille royale purent s'échapper ; ils allèrent se cacher, sous le nom de Ho, entre la rivière Hoai et le Yang-tse-kiang, où ils se sont perpétués jusqu'à nos jours ; dans la contrée susdite, ceux qui portent ce nom, prétendent descendre de cette souche. Dans la suite, après la révolution qui anéantit la dynastie Ts'in, le royaume de Han fut rétabli, comme les autres, pour quelques années ; c'est le prince Sin, petit-fils du roi Siang-wang, qui fut placé sur ce trône éphémère.

@

plutôt comme sectateur de Lao-tse ; probablement parce qu'il n'avait pas grande confiance aux belles phrases de son maître et des autres Confucianistes, sur l'humanité, la vertu ; il croit que les passions de l'homme, pour être réprimées et contenues dans le droit chemin, requièrent autre chose que ces élucubrations onctueuses ; il veut des lois pénales et des châtiments. Sur ce point, il a raison ; le livre de la sagesse divine ne nous dit-elle pas : *initium sapientiæ, timor Domini* ? Si pour les hommes qui connaissent et honorent Dieu, le commencement de la sagesse réside dans la crainte de ce souverain Maître, que dire pour les païens ?

ROYAUME DE WEI

NOTES PRÉLIMINAIRES

@

p.039 La famille qui gouverna ce pays de Wei, n'était pas de la maison royale de Tsin, mais elle était d'ancienne noblesse, et très puissante*.

Le roi Hien-kong (676-652), s'étant emparé de la petite principauté de Wei, la donna en fief au grand seigneur Pi-wan, qui dès lors en prit le nom ; la capitale était alors à sept li nord-est de la sous-préfecture actuelle Joei-tch'eng-hien ; elle s'appelait Wei-tch'eng, puis plus tard Ho-pé-tch'eng (ville au nord du Fleuve Jaune) ; le seigneur Tao-tse, arrière-petit-fils de Pi-wan, la transporta à Houo ; le fameux ministre Wei-kiang, que le lecteur n'a sans doute pas oublié, la transféra à Ngan-i ; enfin, le roi Hwei-wang que nous étudierons bientôt, la fixa définitivement à Ta-leang* ¹.

En étendue, le royaume de Wei fut bien inférieur à celui de Tchao ; fut-il égal à celui de Han ? En puissance, il leur fut supérieur ; c'est du moins ce qui semble résulter de la comparaison des événements, survenus dans les trois États depuis leur séparation ; la raison première est celle-ci : dès le début, ce pays eut la bonne fortune d'être gouverné par un prince digne d'un trône ; Wen-heou fut grand capitaine, grand diplomate, grand administrateur ; ayant vécu longtemps, il put asseoir solidement son autorité ; ses deux collègues d'autrefois, désormais ses émules et ses rivaux, moins gratifiés par la nature et par le temps, ne purent jamais dans la suite prendre avantage sur lui.

p.040 Les frontières du nouveau royaume sont brièvement indiquées dans le recueil déjà cité, Kiang-yu-piao, vol. Chang, p. 26 : au sud, la rivière Hong-keou* ; à l'est, les rivières* Hoai et Yng ; au nord, le royaume de Tchao ; à l'ouest, la Grande muraille construite par le roi Hwei-wang.

Ajoutons quelques mots seulement : vers l'est, le pays de Wei s'étendait jusqu'aux préfectures actuelles Ta-ming-fou (Tche-ly) et Tong-

¹ Ta-leang : c'est K'ai-fong fou, Ho-nan.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

tchang-fou (Chan-tong) ; là, il touchait les royaumes de Tchao et de Ts'i. — Vers le sud-est, il touchait le royaume de Tch'ou, par la préfecture de Koei-te-fou (Ho-nan). — Vers le sud, il était séparé du pays de Han par le Fleuve Jaune. — Vers l'ouest, il touchait le pays de Ts'in par les préfectures T'ong-tcheou-fou et Hao-tcheou (Chen-si). — Vers le nord-ouest, il voisinait le même royaume par la préfecture Yong-ning-tcheou (Chan-si). — Vers le nord et le nord-est, il touchait encore l'État de Tchao, surtout par la préfecture P'ing-yang-fou (Chan-si), que celui-ci lui enleva dans la suite.

Ainsi, les riches contrées de Kiai-tcheou, Kiang-tcheou et P'ou-tcheou-fou du Chan-si, — K'ai-fong-fou, Tchang-te-fou, puis partie de Hoai-k'ing-fou et Koei-te-fou du Ho-nan, étaient toutes au royaume de Wei.

Quant à la Grande muraille dont nous venons de parler, voici quelques indications fournies par les annales de Tche-tcheou-fou (Chan-si), vol. 3, p. 3 ; et surtout par le recueil intitulé Kiang-yu-piao, vol. Chang, p. 110 :

Elle commençait à la ville de Tchang, — traversait les rivières Ping et Lo, — montait vers le nord, jusqu'à la ville de Yng-tcheou — puis se dirigeait vers Chen-tcheou. Ainsi elle atteignait l'extrême nord de la province actuelle du Chen-si ; c'est-à-dire le territoire appelé autrefois Chang-kiun, haut plateau sur lequel sont maintenant les préfectures Yen-ngan-fou, Yu-ling-fou et Soei-te-tcheou*.

p.041 Comme pour le royaume de Han, nous revenons un peu en arrière, pour compléter la série des événements qui n'ont pas été inscrits dans l'histoire de Tsin. Le lecteur n'a pas oublié que les trois seigneurs qui supplantèrent leur suzerain, tout en lui laissant encore un petit territoire, moururent dans la même année 425-424. C'est à partir de là que commence le présent récit ; le seigneur de Wei qui vient d'expirer se nommait Hoan-tse ; c'est donc son fils Se qui sera le premier roi de la dynastie, mais il n'aura officiellement que le titre de marquis (heou) ; son nom posthume ou historique est Wen-heou.

@

WEN-HEOU (423-387)

@

p.042 En 419, après une victoire sur les troupes de Ts'in, ce prince fortifiait la ville de Chao-leang*. En 413, il soutenait, avec ses collègues Han et Tchao, une guerre contre le roi de Ts'i ; ils y furent vaincus, la ville de Hoang-tch'eng fut démolie, celle de Yang-hou assiégée, comme nous l'avons dit dans l'histoire de Tsin ; ils se dédommagèrent par une victoire sur les troupes de Ts'in, près de la ville de Tcheng*.

En 412, ce même prince envoyait son fils Ki assiéger la ville de Fan-p'ang, sur le territoire de Ts'in ; l'expédition réussit, la population fut expulsée et remplacée par des gens de Wei ; on employait ce système, pour s'assurer la possession d'une ville à laquelle on tenait beaucoup.

En 409, après une nouvelle campagne contre le même royaume, Wen-heou fortifiait Ling-tsin et Yuen-li, contrée importante à cause du fameux défilé P'ou-koan.

En 408, il faisait la guerre au pays de Song ; de plus, son général Yo-yang lui ayant soumis la principauté de Sien-yu, appelée aussi Tchong-chan*, il la donna en fief à son fils et héritier Ki. Vers le même temps, il envoyait ce fils en expédition contre le pays de Ts'in ; celui-ci s'avança jusqu'à la ville de Tcheng (ci-dessus) ; revenu de cette campagne, il fortifia Lo-yang, Ho-yang et Fen-yng*.

p.043 En 407, Wen-heou recevait à sa cour le sage Pou-tse-hia, disciple de Confucius, qui lui apportait la vraie doctrine du « maître des maîtres » ; il le retint pour son précepteur et conseiller. À ce propos, les historiens racontent avec enthousiasme les marques de vénération prodiguées, paraît-il, par ce prince, envers les lettrés illustres qui vinrent à sa cour, ou furent attachés à son service : Ainsi, jamais il ne passait en char, devant la maison du sage Toan-kan-mou ¹, sans faire une révérence, même quand celui-ci n'était pas sur le seuil de sa porte ; et quand il avait le

¹ Ce sage lettré, maître et conseiller de Wen-heou, était un « saint solitaire », retiré dans un humble village, tout entier à la vertu et aux livres ; il avait refusé toutes les dignités, surtout celle de premier ministre, et en dépit des instances de Wen-heou. Bref. c'est le parfait modèle d'un lettré. (Liu-pou-wei, Hoai-nan-tse)

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

bonheur de recevoir une leçon de ce lettré, il n'osait s'asseoir, quelque longue qu'elle fût, et malgré n'importe quelle fatigue.

S'il est vrai que ce prince ait poussé, jusqu'à ce point, le fétichisme envers les lettrés, cela nous met en garde, contre les louanges que ces messieurs lui décerneront dans leur reconnaissance. Pour son troisième conseiller, il eut le sage T'ien-tse-fang ¹.

Nous accepterons « cum grano salis », c'est-à-dire sous toute réserve, l'historiette suivante, inventée sans doute par le cerveau fécond du narrateur : Le roi de Ts'in pensait à une expédition contre le pays de Wei ; un de ses seigneurs l'en dissuada en ces termes :

— Wen-heou vénère les lettrés, pratique l'humanité envers tout le monde, et procure la paix à son peuple ; aussi, petits et grands vivent-ils dans une parfaite harmonie ; un tel prince est inattaquable.

Frappé de cette remontrance, le roi renonça pour le moment à son projet ; c'était donc le triomphe de la seule vertu ; aussi Wen-heou fut-il un des princes les plus renommés de son époque.

p.044 Le lecteur a reconnu la « ritournelle » si chère aux lettrés. Tels que nous connaissons les rois de Ts'in, ces sauvages, comme on les appelle si souvent, ne devaient guère être sensibles à de telles sornettes sur la vertu ; si celui-ci renonça si volontiers à son dessein, c'est qu'il n'y tenait pas beaucoup, sans doute, ou qu'il eut d'autres motifs ignorés du narrateur.

Pour les hautes charges, Wen-heou ne voulait que des hommes éminents ; en cela il avait raison assurément ; le plus merveilleux, c'est que sa réputation lui en attirait de tous les pays ; c'est ainsi qu'il nomma

¹ Voici un trait qui peint suffisamment ce sage : Ki, le prince héritier, le rencontra un jour dans la ville de Tch'ao-ko ; il fit ranger son char de côté, pour lui laisser le passage libre ; bien plus, il descendit, et lui fit une profonde révérence ; le lettré ne daigna pas même le regarder. Le prince lui demanda : sont-ce les riches ou les pauvres qui peuvent faire les fiers ? — Les pauvres, répondit le marchand de sagesse ; eux n'ont rien à perdre ; les riches, en faisant les fiers, perdent leurs familles, ou leurs dignités, ou leurs royaumes ; si je déplais ici, ou si mes conseils ne sont pas reçus, je suis bien libre de m'en aller à la cour de Tch'ou, à celle de Yué : ce n'est pas plus difficile que de secouer la poussière de mes savates. Indigné de cette vertueuse arrogance, le prince remonta sur son char et fouetta ses chevaux, sans mot dire. Comme on le voit, la Chine a eu aussi ses Diogène.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Si-men-pao gouverneur de Yé*, et que tout le pays appelé Ho-nei ¹ fut admirablement administré.

En 405, voici un exemple du soin qu'il mettait à choisir ses hommes : Cette fois, il s'agissait d'élire son Premier ministre ; il demanda l'avis du sage Li-k'ô, encore un de ses nombreux conseillers :

— Vous m'avez enseigné, lui dit-il, qu'un homme pauvre doit se procurer une excellente ménagère pour épouse ; et qu'un roi doit se pourvoir d'un bon ministre pour aide. Or, j'ai jeté les yeux sur deux éminents dignitaires, mon frère Tch'eng et le sage Ti-hoang ; lequel préféreriez-vous ?

Li-k'ô répondit :

— D'après les anciens, un pauvre ne doit pas donner de conseils à un riche ; un étranger ne doit pas se mêler des affaires d'une grande famille ; moi, pauvre homme qui vis retiré loin de la cour, quel avis puis-je avoir sur un sujet si important ?

C'était un préambule de simple politesse ; le roi insista, et Li-k'ô reprit son discours :

— Votre Majesté n'a pas encore pris la peine d'examiner la conduite des deux candidats ; pour connaître un homme, il faut l'observer sur les cinq points suivants : a) quels sont ses amis et relations — b) s'il est riche, à qui il distribue ses largesses — c) s'il a de l'autorité, à qui il donne de l'avancement — d) s'il n'a pas de charge, à quoi il ne se prête pas, malgré son désir d'avoir un emploi — e) s'il est pauvre, est-il accessible aux cadeaux. — Ayant examiné ces choses, votre choix sera fixé sans avoir besoin de mon avis.

— Très bien, répliqua Wen-heou, vous pouvez vous retirer ; mon parti est pris.

Au sortir de l'audience, Li-k'ô passait devant la maison du vertueux Ti-hoang ; celui-ci l'interrogea :

¹ Ho-nei : c'est-à-dire le pays situé à l'intérieur de la grande courbe du Fleuve Jaune, au sud-ouest du Chan-si, dans ce coin où cette province voisine le Chen-si et le Ho-nan, dont elle n'est séparée que par ce fleuve.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

— D'après ce que j'ai entendu dire, le prince a voulu avoir votre conseil sur le nouveau ministre ; enfin, qui a été choisi ?

— Tch'eng, frère du roi, répondit le sage.

p.045 A ces mots, Ti-hoang changea de couleur, et plein d'indignation s'écria :

— D'après l'opinion commune de tous ceux qui connaissent mes faits et gestes, je ne suis nullement inférieur au prince Tch'eng ! N'est-ce pas moi qui ai proposé le seigneur Ou-k'i, pour gouverner la frontière occidentale ; et le seigneur Si-men-pao pour le pays si difficile de Yé ? tous deux n'ont-ils pas admirablement réussi ? N'est-ce pas moi qui ai proposé le seigneur Yo-yang, pour la guerre qu'il a si bien accomplie, au pays de Tchong-chan (ou Sien-yu) ? N'est-ce pas moi qui vous ai proposé pour gouverneur de cette même contrée ? N'est-ce pas moi qui ai fait nommer le vertueux K'iué-heou-fou comme précepteur du prince héritier ? En quoi donc suis-je inférieur au prince Tch'eng ?

Cette avalanche passée, Li-k'ô répliqua tranquillement :

— Vous m'avez recommandé à notre souverain afin que je le serve en toute franchise, et le conseille sans esprit de parti, dans le choix des dignitaires ; pour le cas présent, je n'ai désigné personne ; je tire seulement la conclusion des principes que j'ai développés devant sa Majesté. Mais, franchement, comment osez-vous donc vous mettre sur le même pied que le prince Tch'eng ? Lui, qui a dix mille mesures de grain pour ses revenus, se contente du dixième, et distribue le reste au peuple ; c'est grâce à ses largesses que des sages comme Pou-tse-hia, Toan-kan-mou et T'ien-tse-fang, se sont attachés au service de sa Majesté ; vous avez proposé de bons dignitaires, c'est vrai, mais ils sont loin de valoir ces trois hommes éminents ; comment osez-vous comparer vos services à ceux de ce prince ?

Ti-hoang confus se prosterna deux fois jusqu'à terre en disant :

— Vraiment je ne suis qu'un misérable, comme je l'ai prouvé par mes prétentions insensées ; veuillez me recevoir comme votre disciple, et me communiquer votre haute sagesse.

Ou-k'i, dont il vient d'être fait mention, était originaire du pays de Wei ; il avait d'abord été au service du duc de Lou, puis s'était attaché à Wen-

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

heou. S'il faut en croire la renommée, ce fut l'Hannibal chinois ; il remporta plusieurs victoires éclatantes sur l'armée de Ts'in, estimée invincible ; de plus, il fut un habile administrateur. Lui et Suen-tse sont réputés les plus grands capitaines de l'ancienne Chine ; on a encore maintenant le livre où sont consignés leurs stratagèmes, capables de vaincre n'importe quels ennemis ¹.

Un autre homme éminent, au service de Wen-heou, fut Li-k'ouei, gouverneur de Chang-ti*, dont on raconte aussi des merveilles : Il publia un jour, que celui-là gagnerait ses p.046 procès qui serait le plus habile archer ; sur ce, parmi le peuple, ce fut une rage de s'exercer au tir à l'arc. Survint une guerre avec le royaume de Ts'in ; ayant tant de bons archers, le pays de Wei remporta une éclatante victoire. Cela ressemble bien à un conte.

D'autres auteurs rapportent qu'il poussa ses administrés, à s'adonner activement à l'agriculture ; qu'il bâtit des digues, dessécha des marais, augmenta la prospérité publique, sans être obligé de diminuer les contributions ; il eut soin d'avoir toujours des greniers d'abondance bien garnis, et ne fut jamais pris au dépourvu par les années de disette ; il fit des règlements d'une grande sagesse, contre les voleurs, les brigands, les joueurs, les mœurs déréglées, On prétend même que le fameux Chang-yang de Ts'in n'a fait que copier ces lois si favorables au bonheur du peuple ; mais il faut nous défier de ces affirmations ; car les lettrés ont un parti pris de dénigrer tous ceux qui ont contribué à la grandeur de Ts'in.

² On raconte beaucoup de traits édifiants sur Wen-heou ; tous plus ou moins historiques, bien entendu ; en voici deux : Étant un jour à boire et à s'amuser avec ses amis, tout à coup il ordonna d'atteler son char, pour aller à la chasse, malgré la pluie qui aurait dû l'empêcher de partir :

— J'ai fixé ce jour, dit-il, et mes intendants m'attendent ; ainsi le devoir m'oblige à quitter votre compagnie, malgré le regret que j'en éprouve.

Une autre fois, il refusa des troupes auxiliaires aux deux rois de Han et de Tchao, ses deux collègues, qui voulaient se faire la guerre :

¹ Ou-k'i : sa biographie est dans Se-ma Ts'ien, chap. 65.

² Se-ma Koang, vol. 1, p.p. 12 et suiv., a encore d'autres anecdotes, qui célèbrent Wen-heou à l'égal des anciens saints.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

— Nous sommes frères, leur dit-il ; je ne puis vous aider à vous détruire mutuellement.

Ainsi gagna-t-il l'estime de tout le monde ; princes et peuple le révéraient à l'envi.

En 403, il recevait l'investiture de prince féodal de l'empire, étant non seulement l'égal de son ancien suzerain, le roi de Tsin, mais même son maître et l'arbitre de sa précaire existence ; d'accord avec ses deux collègues, Han et Tchao, il lui laissait encore quelques années de vie.

En 401, une armée de Ts'in faisait invasion sur le territoire de Wei, et pénétrait jusqu'à Yang-hou* ; elle se retira sans doute à l'arrivée de Wen-heou ; car il était connu comme grand capitaine ; et, à cette époque, on s'esquivait quand il n'y avait rien à espérer, surtout quand il y avait à craindre.

En 400, les armées réunies des trois collègues, Han, Wei et Tchao, envahissaient à leur tour le pays de Tch'ou, mais aussi ^{p.047} sans grand résultat ; on se contenta probablement de faire quelques bonnes razzias.

En 393, Wen-heou faisait la guerre au prince de Tcheng, fortifiait la ville de Soan-tsao*, puis battait l'armée de Ts'in près de la ville de Tchou* ; c'était donc une année bien remplie.

En 390, le roi de Ts'i lui enlevait Siang-ling*.

En 389, le roi de Ts'in se vengeait en lui prenant à l'improviste Yng-tsin*. Cette même année, le roi de Ts'i, usurpateur du trône, avait une entrevue à Tchouo-tche ; avec Wen-heou ainsi que les ambassadeurs de Tch'ou et de Wei[] ; il s'agissait d'obtenir de l'empereur la ratification officielle de l'usurpation ; Wen-heou unit son intercession à celle des autres États, et la grâce fut accordée.

En 387, une armée de Wei attaquait le pays de Ts'in ; mais elle était vaincue près de Ou-hia*, et le général Che était fait prisonnier.

Cette même année, Wen-heou mourait après un règne long et heureux ; son fils Ki lui succéda sur le trône, et nous allons l'y étudier sous le nom de Ou-heou*.

@

OU-HEOU (386-371)

@

p.048 Le nom posthume ou historique de ce prince, Ou, a cinq significations toutes élogieuses ; par exemple : *guerrier intrépide, caractère ferme et droit**.

Il s'était toujours montré digne fils de son père, dont il était aimé, et qu'il chérissait tendrement ; chargé de gouverner le pays de Tchong-chan (ou Sien-yu), nouvellement annexé, il s'y appliqua avec tant de soin, qu'il se priva pendant trois ans, du plaisir de venir saluer son père ; il envoyait à sa place le sage lettré Tchao-tsang-t'ang, son conseiller intime, lui confiant à chaque fois des cadeaux précieux, qui montraient toute la délicatesse de sa piété filiale. Ce lettré les rendait encore plus agréables, par les récits qu'il ajoutait à la louange du jeune gouverneur. Ravi d'avoir un fils si attentif, le père voulut désormais l'avoir auprès de soi, et confia le pays de Tchong-chan à son cadet, le prince Tche .

Le nouveau souverain choisit pour Premier ministre le sage T'ien-we ; le fameux capitaine Ou-k'i en fut fort mécontent, vu qu'il s'attendait à recevoir lui-même cette dignité ; il en querella ouvertement son heureux rival :

- Comparons nos mérites réciproques, lui dit-il, et voyons, s'il vous plaît, qui de nous deux méritait cette charge.
- Volontiers, répondit le ministre ; commencez !
- Conduire nos troupes, et les enflammer, au point qu'elles aillent à la mort avec joie, et déjouer ainsi tous les plans de l'ennemi ; qui de nous deux en est le plus capable ?
- Sur ce point, je vous cède la palme.
- Choisir de bons officiers, de bons gouverneurs, gagner le cœur des populations, entasser l'argent et les provisions dans nos dépôts ; qui de nous deux en est plus capable ?
- Sur cela encore, vous me surpassez.
- J'ai gouverné la province au delà du Fleuve Jaune ; j'y ai tenu en respect le roi de Ts'in ; j'ai amené les princes de Han et de Tchao à

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

rechercher notre amitié ; auriez-vous été capable d'en faire autant ?

— Je l'avoue, je n'aurais pu obtenir de tels succès.

— ^{p.049} Ainsi donc, sous ces trois points de vue, vous ne m'égalez pas ; pourquoi vous a-t-on accordé une dignité supérieure à la mienne ?

— Notre prince est nouveau, répondit T'ien-wen, le trône mal affermi ; bon nombre de hauts dignitaires ne sont pas encore gagnés au récent état de choses ; il y a des ferments de révolution parmi le peuple ; en pareilles circonstances, êtes-vous l'homme qu'il faut, pour tenir les rênes du gouvernement ?

Ou-k'ï resta silencieux ; après quelques moments de réflexion :

— Oui, dit-il, vous avez raison ; pour un office pareil, vous êtes plus apte que moi.

— Hé bien, reprit Tien-wen, c'est pour ce motif qu'on m'a préféré à vous.

Le nouveau ministre ne jouit pas longtemps de sa dignité ; à sa mort, il eut pour successeur Kong-chou, prince de la famille royale de Han ; Ou-k'ï se voyait encore une fois évincé.

Un des officiers de Kong-chou proposa un stratagème peu guerrier, pour écarter un compétiteur si gênant :

— Ou-k'ï, dit-il, est inaccessible à l'argent ; mais il est extrêmement chatouilleux sur le point d'honneur ; il faut le ruiner par ce côté-là ; voici quel serait mon plan : Ou-k'ï étant un homme si éminent, peut-être pense-t-il sortir de notre petit pays, pour se rendre au grand royaume de Ts'in, où il serait reçu avec joie ; proposez à notre souverain de le retenir ici en lui offrant une princesse pour épouse ; s'il l'accepte, c'est qu'il veut rester ici, et notre souverain continuera, comme par le passé, à lui accorder sa confiance ; il faut donc faire en sorte qu'il refuse, et paraisse ainsi vouloir nous quitter ; ce qui le ruinera dans l'affection de notre roi.

Pour obtenir ce dernier résultat, un moyen bien simple est celui-ci : votre Excellence s'offrira comme entremetteur du mariage ; il lui sera facile de fâcher la princesse et de se faire injurier par elle ;

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Ou-k'i étant si susceptible, et voyant le Premier ministre, son entremetteur, ainsi maltraité par la princesse, ne voudra plus la recevoir, et le tour sera joué.

Cette vilenie fut exécutée de point en point, et le résultat obtenu ; Ou-heou, qui ne se doutait de rien, commença dès lors à soupçonner son grand capitaine, quoique ce fût à grand regret. De son côté, Ou-k'i s'aperçut bien vite du changement survenu dans les dispositions du souverain à son égard ; pour échapper à toute éventualité, il s'enfuit au royaume de Tch'ou ; il y fut nommé Premier ministre, en 387 ; il y eut beaucoup d'influence et de succès ; mais à la mort du roi Tao son protecteur, en 381, il fut ignominieusement massacré, sur le cercueil même de ce prince, dans une révolution de palais.

En 386, au pays de Tchao, le prince Kong-tse-tch'ao se révoltait contre le nouveau roi Tsin, son cousin, qu'il voulait supplanter sur le trône ; n'ayant pas réussi, ce rebelle se retira à la cour de Wei, où il fut honorablement reçu ; il y intrigua si habilement qu'il en obtint une armée, pour revendiquer ses p.050 prétendus droits ; il mit le siège devant Hantant, la future capitale ; mais Ou-k'i n'était plus là, pour le seconder par ses habiles stratagèmes ; aussi fut-il vaincu, et dut s'en revenir piteusement à la cour de Wei ; après quoi, on ne sait ce qu'il devint ; il disparaît de l'histoire.

En 385, Ou-heou fortifiait Ngan-i et Wang-yuen*. En 384, aidé par les troupes de Tchao, il remportait une grande victoire à Ling-k'iou*, sur le roi de Ts'i.

En 383, grande victoire encore, sur l'armée de Tchao elle-même, auprès de la fameuse tour appelée T'ou-tai, ou "du lièvre"*.

En 382, nouvelle campagne contre Tchao, pour secourir la principauté de Wei[] ; avec l'aide des troupes de Ts'i, on s'empara de Kang-p'ing*.

En 381, Tchao aidé de Tch'ou, prenait sa revanche, et enlevait la ville de Ki-p'ou*.

En 380, les armées réunies de Han, Wei et Tchao battaient les troupes de Ts'i à Sang-k'iou, et forçaient le roi à restituer les conquêtes qu'il venait de faire sur le pays de Yen.

En 379, une armée de Tchao battait celle de Wei, et s'emparait de Hoang-tch'eng*.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

p.051 En 378, les troupes de Wei se voyaient encore vaincues, dans une grande bataille, par les Tartares Ti, auprès de la montagne Koei*. Dans le courant de cette même année, Han, Wei et Tchao recommençaient une campagne, contre le pays de Ts'i en révolution, et s'avançaient jusqu'à Ling-k'iou*.

En 376, Ou-heou, d'accord avec ses deux collègues Han et Tchao, met fin au royaume de Tsin, et réduit son ancien suzerain à l'état de simple particulier.

En 373, plusieurs États attaquant celui de Ts'i, Ou-heou en fait autant, et s'avance jusqu'à Pouo-ling*.

En 372, son armée remporte une grande victoire, sur celle de Tchao, à Pé-ling* ¹.

En 371, encore grande victoire sur les troupes de Tch'ou, et prise de Lou-yang*. Cette même année, mort de Ou-heou, dont le règne a été en bonne partie occupé par la guerre ; comme il n'a pas désigné son successeur, il y a des compétitions parmi les princes de la famille ; finalement, c'est son fils aîné Yng qui monte sur le trône.

@

¹ Ce pays tartare avait été conquis par le roi de Tchao.

HOEI-WANG (370-319)

@

p.052 Le nouveau souverain est un des plus célèbres ; c'est de lui dont il est si souvent parlé dans les discours de Mong-tse sous le nom de Leang Hoi-wang, ou Hoi, roi de Leang, parce que Ta-leang était la capitale de son pays. Le titre de Wang (roi) lui est donné officiellement dans son nom posthume, parce qu'il l'avait pris lui-même, de son vivant. Nous avons déjà indiqué les sens élogieux de Hoi, c'est-à-dire *débonnaire, bienfaiteur de son peuple**.

En 370, il eut à subir des combats contre son frère Kong-tchong-wan, qui voulait absolument le supplanter ; sa position devint critique au plus haut point ; car à la guerre civile s'ajoutèrent les attaques extérieures.

En effet, Kong-suen-ki, prince de la famille royale de Han, pressait sa cour avec celle de Tchao et de Song, de profiter des troubles de Wei pour abattre ce pays :

— Le prince Yng, disait-il, a su gagner à son parti le puissant seigneur Wang-ts'o ; il s'est emparé de Chang-tang, et ainsi le voilà maître d'une bonne moitié de son royaume ; tâchons de la lui enlever ; le reste, qui est aux mains de son frère, tombera encore plus facilement en notre pouvoir.

On intrigua si bien que le seigneur Wang-ts'o abandonna son maître, s'enfuit à la cour de Han, et fit cause commune avec elle. Bientôt les troupes réunies de Han et de Tchao se présentaient devant la capitale, et mettaient le pays à deux doigts de sa perte ; mais les deux vainqueurs n'ayant pu s'entendre sur le parti à tirer de leurs succès, se retirèrent l'un après l'autre ; le prince Yng, sauvé de ce péril, réussit à prendre son frère, le fit mettre à mort, et régna désormais sans opposition.

En 369, il se vengeait de Tchao à la bataille de Hoai ; puis de Han, à celle de Ma-ling*.

p.053 En 368, le roi de Ts'i lui enlevait Koan-tsing*, la capitale de l'ancienne petite principauté de Koan.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 366, Hoei-wang avait une entrevue amicale à Tche-yang, avec son rival de Han ; avec lui aussi il subissait une grande défaite, de la part de Hien-kong, roi de Ts'in, sous les murs de Lo-yang, capitale de l'empereur*.

En 365, il prenait la ville de I-tai* sur le royaume de Song.

En 364, Han avec Wei et Tchao perdaient la sanglante bataille de Chemenn, où le terrible Hien-kong fit couper la tête à soixante mille hommes ; Hoei-wang allait encore subir un désastre semblable, à Che-ngo*, s'il n'avait été sauvé par l'armée de Tchao.

En 363, Hoei-wang allait perdre la ville de Chao-leang*, attaquée par le même roi de Ts'in, quand il fut de nouveau sauvé par les troupes de Tchao.

En 362, revirement non expliqué par l'historien, Kong-chou-ts'ouo, prince héritier de Wei, battait les deux armées réunies de Han et de Tchao, sur les bords de la rivière Koei*. Le lecteur a déjà remarqué bien des fois ces volte-faces subites, dans l'histoire de Han ; nous en aurons continuellement de nouveaux exemples, dans les récits qui suivront ; la plupart du temps, l'auteur ne nous en donnera pas les motifs. Peut-être n'y en avait-il qu'un, très évident ; à savoir, la jalousie des trois États rivaux ; unis un moment, pour résister à un péril commun, ils se retournaient aussitôt l'un contre l'autre, pour s'entre détruire ; comme il arrive souvent aux fils d'une même famille, entre lesquels la paix est impossible.

p.054 Revenons à notre récit : le prince héritier avait eu la chance de faire prisonnier le général Yo-tso ; Hoei-wang était si content de son fils, qu'il alla au devant de lui jusqu'à la frontière, pour le féliciter ; en récompense, il lui donna en cadeau un million d'arpents de terre.

Le jeune généralissime refusa tout confus ; il se prosterna deux fois, le front dans la poussière, et dit au roi :

— Si nos officiers et soldats se sont montrés si intrépides, sans être émus par la mort de leurs compagnons, nous le devons aux instructions que nous a laissées le grand capitaine Ou-k'i.

Etudier d'avance le champ de bataille, avec ses avantages et ses difficultés ; calculer les chances du succès, l'assurer par des mesures de prudence ; bien préciser le but à atteindre par chaque

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

corps d'armée ; inspirer aux troupes une confiance absolue envers leur chef ; tels sont les mérites éminents des deux généraux Pa-ning et Ts'ouan-siang.

Publier les récompenses promises aux actions d'éclat, les châtiments réservés aux lâches et aux négligents, nous le devons à la haute sagesse de votre Majesté. Le seul mérite de votre humble serviteur, a été de choisir le bon moment pour tomber sur l'ennemi ; puis de battre le tambour sans relâche, pour faire avancer les troupes ; voilà tout.

Hoei-wang louangea cette extrême humilité de son fils ; puis il ordonna de rechercher les descendants du fameux Ou-k'i et de leur distribuer deux cent mille arpents de terre ; les deux généraux Pa-ning et Ts'ouan-siang en reçurent chacun cent mille.

Hoei-wang ravi de la belle conduite du prince héritier, disait à son entourage :

— Après avoir remporté une si brillante victoire, il en a attribué tout le mérite aux autres ; il m'a fait souvenir d'un homme éminent qui avait illustré notre pays ; il a glorifié ses deux collègues ; je veux le récompenser de nouveau pour sa vertu ; et il ajouta encore quatre cent mille arpents à son cadeau.

Cette grande gloire fut bientôt obscurcie par un échec humiliant : cette même année, le roi de Ts'in envoyait une armée, sous les ordres du seigneur Kouo ¹ envahir le territoire de Chao-leang ; cette ville fut prise, avec celle de P'ang, et le prince héritier fut fait prisonnier.

Cette même année encore (d'autres disent en 361), les troupes de Wei battaient celles de Tchao, sur les bords de la rivière Koei, et prenaient la ville de P'i-lao*.

p.055 En 360, l'historien relate la chute d'une étoile, en plein jour, et avec grand fracas du ciel. Si le fait est exact, comme il le semble, il s'agit sans doute d'un aérolithe, tombé en quelque endroit du pays de Wei ; l'anecdote est seulement exprimée en termes enfantins.

Dans l'histoire de Ts'in, nous avons raconté comment le génie lettré Wei-yang, de la famille royale de Wei, était venu offrir ses services au

¹ Ce seigneur avait le grade de Chou-tchang, (Voyez nos notes sur les dignités, au

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

prince héritier Kong-chou-ts'ouo ; celui-ci n'avait pas eu l'occasion de lui donner une charge digne de ses talents ; étant tombé gravement malade, il dit au roi son père :

— Nommez Wei-yang ministre, à ma place, malgré sa jeunesse ; ou bien mettez-le à mort ; car si un tel génie s'en va chez un autre prince, il vous causera le plus grand mal.

Hoei-wang ne fit ni l'une ni l'autre de ces deux choses, croyant que son fils déraisonnait. Wei-yang s'en alla donc à la cour de Ts'in, y devint Premier ministre, fit la grandeur de ce pays, et causa de grandes calamités aux voisins, surtout à l'État de Wei qui l'avait dédaigné.

Cette même année, les princes de Han, de Lou, de Song et de Wei étant venus ensemble pour une visite amicale, Hoei-wang leur donna un festin solennel, sur la fameuse tour appelée Fan-tai ¹ ; le repas est resté célèbre dans les annales de la Chine. Après avoir bien mangé, et bu mieux encore, on passa ensemble une longue récréation ; Hoei-wang invita le duc de Lou à dire quelques joyeusetés ; celui-ci, la fine fleur des princes chinois, lui dont le pays était la terre classique de la vertu, profita de l'occasion, pour servir à son hôte une bonne leçon ; la voici en abrégé : Votre Majesté nous a servi des vins délicieux — des mets exquis — sur une tour au site ravissant — où résident deux concubines séduisantes ; or, d'après les anciens sages, une seule de ces quatre choses suffit à perdre un État ; que sera-ce de leur réunion ? ²

Cette même année encore, aidé des troupes de Tchao, Hoei-wang faisait une campagne contre le pays de Ts'i ; c'est tout ce qu'on en sait.

En 359, d'accord avec ses deux collègues Han et Tchao, il transférait à Toan-che* son ancien suzerain, le roi de Tsin, en attendant le moment de s'en défaire définitivement.

p.056 En 358, Hoei-wang rencontrait par hasard son collègue Tchao, à Ko-gnié*.

En 357, il avait une entrevue amicale avec son collègue Han, à Hao*.

royaume de Ts'in).

¹ Fan-tai. cette tour est inconnue. Ce chef-d'œuvre littéraire est traduit, dans Zottoli vol. IV p. 193.

² La pièce de littérature est traduite en entier dans Zottoli, IV, p. 192. — Voir aussi Se-ma koang.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 355, entrevue avec le roi de Ts'in, à Tou-p'ing* ¹. Cette même année, nouvelle entrevue, avec le roi de Ts'i, à Kiao*, où il reçut encore une bonne leçon rapportée de la façon suivante : Il avait demandé à son hôte si son royaume possédait quelque trésor, quelque joyau insigne ; celui-ci lui répondit humblement :

— Nous n'avons chez nous ni perles précieuses extraordinaires, ni autres trésors ; il y a seulement de fidèles sujets, heureux de se dévouer au service de l'État.

Hoei-wang fut tout honteux d'avoir montré de l'estime pour ces bagatelles appelées joyaux ; au lieu de s'occuper à entasser de la vertu, seul trésor des anciens « saints ». Encore une de ces belles phrases, où messieurs les lettrés prêchent si bien, et pratiquent si peu !

Cette même année enfin, Hoei-wang faisait à son collègue de Tchao un grand cadeau de bois précieux, pour la construction de sa fameuse tour appelée T'an-tai* ; gage d'une amitié bien éphémère, puisque l'année suivante il lui fera une guerre à mort.

En 354, vaincu dans une grande bataille, à Yuen-li* ², par le roi de Ts'in, il perdait définitivement la contrée de Chao-leang, dont nous avons parlé plusieurs fois déjà ; située à l'ouest du Fleuve Jaune, elle était difficile à conserver par l'État de Wei ; elle était quasi partie intégrante du royaume de Ts'in, et devait fatalement lui être annexée tôt ou tard, et devenir sa frontière naturelle au bord du fleuve.

p.057 Hoei-wang cherchait à se compenser de cette amputation, en prenant l'équivalent à son soi-disant ami de Tchao ; il battit son armée et assiégea sa ville de Han-tan ; celle-ci eût peut-être succombé, si elle n'eût été secourue par les troupes de Tch'ou et de Ts'i ; pour le moment, il fallut renoncer au fruit de la victoire, et attendre un peu.

En 353, Hoei-wang revenait à la charge, et s'emparait de cette future capitale ; mais une armée de Ts'i lui infligea d'abord une grande défaite à Koei-ling*.

¹ Tou-p'ing : n'était pas une ville, mais plutôt un château royal de plaisance.

² Yuen-li : était un peu au nord-est de T'ong-tcheou fou. Le roi de Ts'ing n'y coupa que sept mille têtes ; c'était sans doute pour s'entretenir seulement la main.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Ensuite, en 352, les troupes de Ts'in et celles de plusieurs autres États envahirent son territoire, pour le forcer à lâcher sa proie ; elles mirent le siège devant Siang-ling* ; mais au lieu de céder, Hœi-wang construisit la Grande muraille dont nous avons donné une brève description dans les notes préliminaires ; elle était surtout destinée à arrêter les entreprises du roi de Ts'in, qui menaçait toutes les provinces situées à l'ouest du Fleuve Jaune.

Enfin, en 351, le ministre Wei-yang, que le lecteur n'a pas oublié, amenait lui-même une nouvelle armée de Ts'in, et prenait la ville de Kou-yang* ; cette fois, il n'y avait plus moyen de résister ; Hœi-wang consentit à rendre la fameuse Han-tan, et fit un traité de paix avec son collègue Tchao, sur les bords de la rivière Tchang*.

En 350, entrevue amicale avec le roi de Ts'in, à Tong*.

En 349, Hœi-wang lui accorde la permission de passer, avec ses troupes, à travers le territoire de Wei, pour aller guerroyer contre le pays de Ts'i ; l'État de Han commit aussi la même imprudence, comme nous l'avons noté à cette même année. D'ailleurs, il n'y eut aucune bataille dans cette expédition ; les deux ennemis s'étant réconciliés avant d'en venir aux mains.

p.058 En 343, ce même roi de Ts'in, nommé officiellement chef des vassaux, recevait les hommages de tous ses subordonnés, au bord du lac Fong-tche* ; après quoi il les conduisit, escortés de son armée, jusqu'à la capitale de l'empereur, soi-disant pour remercier celui-ci, de la grâce qu'il venait de leur accorder. Démarche bien forcée, car à peu près personne n'acceptait de bon cœur ce nouveau maître, qui s'imposait à tous, et rêvait leur anéantissement à son profit.

Cette même année, Hœi-wang prenait pour Premier ministre le prince de Tchong-chan (ou Sien-yu) ; nous avons vu, en 408, ce petit État annexé par Wen-heou, et confié au gouvernement de son fils, le prince héritier ; ensuite les choses avaient été rétablies selon l'ancien système, au dire de Se-ma Ts'ien et de son commentaire.

Quant à cette nomination elle-même, elle nous surprend peu ; nous avons vu tant de fois des étrangers devenir ministres des pays où ils s'étaient réfugiés ; pareille chose serait impossible de nos jours ; mais si nous voulons rechercher les raisons de cette ancienne manière d'agir, les

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

historiens ne nous donnent qu'une seule réponse : on choisissait pour ce poste les hommes les plus capables ; voilà tout.

Cette année encore, l'armée de Wei était battue à Cheou-yuen*, par celle de Tchao, sous les ordres du prince Kong-tse-k'ou.

En 341, Hoei-wang attaquait son collègue de Han ; celui-ci invoqua le secours du roi de Ts'ï, qui lui envoya son fameux capitaine Suen-tse, digne émule de Ou-k'ï, et dont nous avons déjà dit un mot en passant. Voici l'un des mille « stratagèmes » inventés par ce grand guerrier :

— Le premier jour de votre entrée sur le territoire de Wei, disait-il au généralissime, faites établir cent mille fourneaux, pour cuire le riz des soldats ; le deuxième jour, seulement cinquante mille ; le troisième, vingt mille ; l'ennemi croira que votre armée a pris la fuite, en grande partie, et qu'il vous reste peu d'hommes.

P'ang-kiuen, le généralissime de Wei, fut pris au piège ; chaque jour il examinait soigneusement le camp des envahisseurs ; il fut convaincu que les gens de Ts'ï avaient eu peur de lui, et s'étaient dispersés aux quatre vents du ciel ; il se mit à poursuivre une armée qu'il croyait si affaiblie ; pour aller plus vite, il laissait en arrière ses fantassins lourdement chargés, et n'emmenait que ses troupes légères.

p.059 Suen-tse, sûr de son « stratagème », avait ainsi amené son adversaire non loin du défilé de Ma-ling* ; au soir du 3^e jour, il s'y était lancé comme un fuyard, et y avait disposé ses hommes en embuscade ; pour narguer son rival, et exciter encore davantage son animosité, il fit tailler sur l'écorce d'un gros arbre « *ci-gît P'ang-hiuen, généralissime de Wei* ».

À la tombée de la nuit, celui-ci arrivait à son tour au défilé, et s'y engageait aussitôt, pour mieux surprendre les fuyards ; on lui montra son épitaphe ; il s'approcha avec une lanterne, pour la lire ; c'était le moment convenu ; des deux côtés du chemin, dix mille archers de Ts'ï, et des meilleurs, lancèrent une grêle de flèches sur les soldats de Wei, qui tombaient comme des mouches, sous les traits d'un ennemi invisible ; ce fut un désordre indescriptible ; pris comme dans un filet, les gens de Wei voulurent retourner sur leurs pas ; ils se débandèrent, s'écrasèrent les uns sur les autres ; bref, des cent mille hommes qui étaient venus contre l'armée de Ts'ï, bien peu retournèrent dans leurs foyers ; le prince héritier

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Chen fut fait prisonnier, ou du moins son cadavre fut pris par l'ennemi. Devant cette catastrophe, P'ang-kiuen s'écria :

— Je reconnais là une ruse de Suen-tse ; ce va-nu-pieds aura triomphé d'un vieux général comme moi ; il en aura une gloire immortelle.

Ayant ainsi parlé, il se coupa la gorge.

Pour se venger, Hwei-wang eut recours au roi de Tch'ou ; il eut la consolation de le voir se lancer sur le pays de Ts'i, et remporter une grande victoire à Siu-tcheou* au Chan-toung.

En 340, une armée de Ts'in envahissait à son tour le territoire de Wei ; elle était commandée par le rusé fripon Wei-yang ; celui-ci trompa indignement le prince Kong-tse-ngang ; il lui envoya le message suivant :

« Nous sommes d'anciens amis ; c'est pourquoi il m'en coûte de me battre avec vous ; venez donc me voir ; nous trouverons certainement moyen de conclure une paix durable entre nos deux royaumes, sans être obligés d'engager aucune bataille.

Le généralissime de Wei se présenta sans crainte, ne s'imaginant point un piège caché sous des paroles si conciliantes ; après avoir bien bu ensemble, le traître le fit saisir, tomba sur son armée, et la mit en déroute complète ; pour obtenir la paix, Hwei-wang fut forcé d'abandonner encore une partie de ses possessions ^{p.060} à l'ouest du Fleuve Jaune. On voit de nouveau le plan du roi de Tsin ; établi chef des vassaux, il attaque ses subordonnés l'un après l'autre, leur enlève peu à peu leurs territoires, pour s'en former un seul et unique empire.

Hwei-wang avait eu jusqu'alors sa capitale à Ngan-i* ; désormais elle était trop voisine du redoutable suzerain ; elle fut transférée à Ta-leang, où Mong-tse vint débiter ses onctueux discours sur la vertu.

À la 4^e lune, au jour kia-yng, ce changement était un fait accompli. Vers cette époque, Hwei-wang établissait prince héritier son fils Ho ; la mort lui avait ravi Kong-chou-ts'ouo, dont nous avons parlé au début de ce règne ; Chen avait péri à la bataille de Ma-ling, comme nous l'avons dit plus haut ; le troisième, dont il s'agit maintenant, précèdera encore son père dans la tombe. Heureusement Hwei-wang avait assez d'enfants pour remplir les vides causés par la mort ; outre le prince Tche, qui montera

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

sur le trône, l'historien en nomme encore trois autres, à savoir : Li, frère de Chen, puis Ming et Kao.

Cette même année, les armées de Ts'ï et de Tchao faisaient invasion sur le territoire de Wei ; mais nous ne savons pas autre chose sur cette campagne, sinon que les troupes de Hœi-wang furent vaincues.

En 338, Hiao-kong roi de Ts'in étant mort, Wei-yang, son protégé et son Premier ministre, dut prendre le chemin de l'exil, pour échapper aux nombreux ennemis qu'il avait à la cour. Il offrit de nouveau ses services à Hœi-wang, qui les dédaigna encore une fois ; humilié de ce refus, notre génie lettré se retira à Chang-yu*, magnifique fief qui lui avait été donné, en récompense de ses mérites éminents ; mais un homme de cette trempe ne pouvait vivre dans l'inaction ; les quinze villes de son apanage ne suffisaient pas à occuper ses loisirs ; il se mit en campagne contre celle de Tcheng*, et fut tué par les gens de Ts'in, pendant cette expédition.

En 336, Hœi-wang avait une entrevue amicale avec le roi de Ts'ï, à P'ing-ngo* ville de Ts'ï.

p.061 Voyant le royaume de Ts'in si bien pourvu d'hommes de génie, dans les lettres comme dans l'armée et l'administration, Hœi-wang se mit en devoir de s'en procurer aussi une collection ; cela semblait facile, puisque la Chine en est toujours pleine ; il fallait cependant avoir le coup d'œil pour les découvrir ; car il paraît qu'alors, comme de nos jours, les vrais talents se tenaient cachés dans l'ombre ; il eut le bonheur d'en trouver trois, qui sont restés célèbres ; à savoir : Tcheou-yen, Mong-tse et Chouen-yu-k'oen, que la cour de Ts'ï n'avait pas su apprécier à leur juste valeur, et qui furent très contents de venir au pays de Wei. Se-ma Ts'ien donne sa vie chap. 66, et Zottoli vol. IV. p. 241.

Parmi ces marchands de sagesse, le dernier était gendre du roi de Ts'ï ; il était petit de taille, mais beau parleur, grand sophiste, peu rigoureux sur la morale, aimant les festins, le vin, les femmes, la musique ; il brillait par ses réparties spirituelles en conversation, et par ses remontrances déguisées sous forme d'apologues ; ayant la langue si bien pendue, il fut souvent envoyé en ambassade, et il fascinait les cours par sa parole enchanteresse ¹.

¹ Se-ma Ts'ien, chap. 126, mentionne ce sage, ou plutôt ce sophiste ; il lui consacre même une biographie.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Le second est trop connu pour que nous soyons obligés d'en faire l'éloge ; il n'y a que Confucius au-dessus de lui chez les Chinois ; c'est tout dire en un mot ; comme lui, c'est un « saint », dont la doctrine est infaillible, et doit faire éternellement le bonheur des peuples ; précieusement enchâssée dans les « classiques » elle doit faire l'éducation de tout homme venant en ce monde ¹.

Le premier n'a pas reçu des Chinois un piédestal si élevé ; mais lui ne s'estimait point inférieur à son illustre émule ; comme lui il se croyait destiné par le ciel à la rénovation du genre humain, par sa doctrine soi-disant profonde ².

En 335, nouvelle entrevue amicale avec le roi de Ts'i, à Kiuen*, sur le territoire de Wei.

D'après Se-ma Ts'ien, Hwei-wang serait mort, cette même année ; mais Se-ma Koang, Tchou-hi, et la plupart des historiens, lui donnent encore seize ans de vie. Pour expliquer cette singulière contradiction, ces auteurs disent que ^{p.062} Hwei-wang, par humilité, et par reconnaissance pour les trois sages, qui venaient de le convertir à la « vraie doctrine » au « vrai gouvernement », estima tout son passé comme mal employé, inutile, indigne d'être rapporté dans les annales du royaume ; il voulut que son règne fût censé avoir commencé seulement à cette année, qu'il appela pour cette raison « la première » après sa rénovation [Kai-yuen] ; les mêmes auteurs affirment qu'il garda Mong-tse près de soi jusqu'en 319, époque où ce sage est retourné au duché de Lou, sa patrie. Nous suivons cette opinion, qu'on peut dire commune.

En 334, Hwei-wang avait encore une entrevue amicale avec le roi de Ts'i, dans la ville de Si, où se trouvèrent également plusieurs autres princes ; les deux premiers voulaient se faire reconnaître officiellement comme rois, et prendre désormais le titre de Wang ; ce n'était pas difficile à obtenir, puisque partout on en faisait autant.

En 333, le fameux sophiste Sou-ts'in parcourait les cours chinoises, pour établir une ligue générale contre leur suzerain, le roi de Ts'in ; nous avons vu comment il réussit à unir, contre ce chef officiel des vassaux, les

¹ Le même historien, chap. 74, parle longuement de Mong-tse, né en 375 ; voyez pages 1 et suiv.

² Le même historien, *ibid.*, donne quelques exemples curieux de cette doctrine.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

royaumes de Yen, Tchao, Han, Wei[], Ts'ï et Tch'ou ; vraie ligue de moutons contre un tigre ; avant la fin de l'année, elle commençait déjà à se désagréger, par la mort des princes de Yen et de Ts'ï.

En 332, le roi de Ts'in, envoyait, à son tour, un ambassadeur plus fin que Sou-ts'in, détruire comme un jeu d'enfants, cette conjuration que l'on croyait si bien ourdie ; ce diplomate, nommé Kong-suen-yen, manœuvra si habilement qu'il lança les deux armées de Wei et de Ts'ï contre le pays de Tchao.

Cette expédition n'eut d'ailleurs aucun résultat, sinon l'humiliation des envahisseurs ; car le généralissime de Tchao ayant détourné le cours d'une rivière, inonda leur camp, et les força à déguerpir honteusement. Le pauvre utopiste Sou-ts'in perdit aussi la face avec sa dignité de ministre ; le roi de Tchao se repentit d'avoir écouté ses conseils, le rendit responsable des suites malheureuses de la ligue, et le mit à la porte ; il se réfugia à la cour de Yen, où il chercha le moyen de punir le roi de Ts'ï, dont la défection avait entraîné celle des autres conjurés.

Hoei-wang se vit bientôt menacé par l'armée de Ts'in, qui venait lui demander raison de la fameuse ligue, à laquelle il avait adhéré ; pour obtenir son pardon, il céda le territoire de Yng-tsin*, à l'ouest du Fleuve Jaune.

p.063 En 330, cette même armée revenait à la charge ; Hoei-wang lui opposa tout d'abord quarante-cinq mille hommes, sous les ordres du général Long-kia ; mais celui-ci fut battu à Tiao-yng ; ayant reçu de nombreux renforts, il recommença la lutte, fut fait prisonnier, vit quatre-vingt mille têtes de ses soldats rouler à terre, et le vainqueur assiéger les villes de Tsiao et de K'iu-wo situées au sud du Fleuve Jaune. Pour obtenir la paix, Hoei-wang fut encore obligé d'abandonner plusieurs territoires, à l'ouest de ce même Fleuve.

En 329, le terrible suzerain l'appelait à Yng*, soi-disant pour une entrevue amicale ; en réalité, pour lui demander encore de nouvelles contrées ; ne les ayant pas obtenues de bonne grâce, il les enleva de force ; après une grande victoire à Tsiao, dont nous venons de parler, il prit les villes de Fenn-yng et de Pi-che, au cœur même du pays de Wei ; le pauvre Hoei-wang put alors se convaincre de l'inutilité de la Grande muraille, par laquelle il avait cru arrêter les envahissements de son dangereux voisin.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Les autres royaumes n'étaient pas sans inquiétude pour eux-mêmes ; c'est pourquoi le lettré-diplomate Tch'eng-tchen, de la cour de Tch'ou, n'eut pas de peine à persuader aux trois anciens collègues Wei, Han et Tchao, de faire trêve à leurs querelles réciproques, pour s'unir étroitement contre l'ennemi commun, le chef des vassaux.

Tch'eng-tchen voulait faire entrer le roi de Ts'i dans cette nouvelle fédération ; mais celui-ci ne s'y montra pas disposé ; d'abord, il n'était pas en danger immédiat comme les autres ; ensuite, il avait ses visées particulières, surtout sur la principauté de Song, qu'il voulait s'annexer ; il refusa donc de faire alliance pour avoir les mains libres ; toutefois il dut renoncer à ses projets de conquête, surtout à cause du roi de Tch'ou, qui convoitait le même pays de Song.

p.064 Pourquoi Hwei-wang se lança-t-il sur le royaume de Tch'ou, avant la fin de cette année ? L'historien ne le dit pas ; il note seulement la victoire remportée par les troupes de Wei, au pied de la montagne Hing-chan* ; il blâme aussi cette expédition contre un pays plongé dans le deuil national par la mort de son souverain. Nous avons déjà remarqué que tous les États commirent cette même faute, plus ou moins souvent, quand ils y trouvèrent leur avantage.

En 328, apparaît un nouveau « sage », le fameux Tchang-i, lettré-diplomate, fripon fieffé, futur Premier ministre du roi de Ts'in ; pour son coup d'essai, nous allons le voir bernier le pauvre Hwei-wang d'une belle manière.

Ce rusé demanda à son maître la permission d'aller assiéger la ville de P'ou-yang*, sur le territoire de Wei ; il s'en empara ; puis il conseilla de la rendre, pour montrer à Hwei-wang qu'on voulait vivre en bonne amitié avec lui ; bien plus, le roi de Ts'in envoya son fils You comme otage à la cour de Wei, pour enlever tout soupçon de supercherie.

Le rusé diplomate se rendit alors auprès de Hwei-wang, lui persuada de se montrer libéral envers un suzerain si généreux, lui montrant qu'il avait tout à gagner en obtenant la bienveillance d'un roi si puissant ; bref, il fut si habile qu'il obtint la cession bénévole de la province de Chang-kiun*, qui ne renfermait pas moins de quinze villes, à l'ouest du Fleuve Jaune. On comprend la joie du roi de Ts'in ; en récompense d'un tel service, il

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

nomma Tchang-i Premier ministre, et il eut lieu de s'en applaudir, car celui-ci se montra aussi bon administrateur que fin politique.

En 327, pour amadouer de plus en plus Hœi-wang, on lui rendit encore les villes de Tsiao et de K'iu-wo, qu'on lui avait enlevées trois ans auparavant.

En 325, Hœi-wang gagnait la ville de Tsouo-che d'une façon singulière. Le prince de Wei avait un esclave auquel il tenait beaucoup, et qu'il avait attaché à son service personnel ; celui-ci s'était enfui, et s'était réfugié à la cour de Hœi-wang ; étant habile médecin, il avait guéri la reine, alors gravement malade, et pour cela avait été comblé d'honneurs. Cependant, le prince avait appris où se trouvait son transfuge ; il le redemandait avec instance, offrant cinquante onces d'or en dédommagement ; p.065 il avait déjà envoyé cinq messages inutiles ; c'est alors qu'il céda la ville susdite, en échange de son esclave-médecin ¹.

En 324, Tchang-i venait avec une armée, prendre à Hœi-wang la ville de Chen-tcheou ; et il avait si bien l'intention de la garder, qu'il en expulsa les habitants, et les remplaça par des gens de Ts'in ; voilà une des premières suites de cette éternelle amitié qu'il avait soi-disant nouée entre les deux royaumes.

En 323, une armée de Tch'ou envahissait aussi le territoire de Wei, remportait une grande victoire à Siang-ling*, et forçait Hœi-wang à céder huit villes de sa frontière, pour obtenir la paix. Cette même année, Tchang-i présidait, à Gniè-sang*, une assemblée des ministres des divers royaumes.

En 322, Tchang-i simulait un désaccord avec le roi de Ts'in, abandonnait la cour, et venait s'offrir à Hœi-wang, qui s'empressa d'en faire son Premier ministre ; c'était le loup dans la bergerie, recouvert d'une peau de mouton, pour mieux tromper le vieux berger.

À cette époque, Hœi-wang et son collègue de Han envoyaient leurs princes héritiers à la cour de Ts'in, en visite amicale ; Tchang-i en profita pour exhorter son nouveau maître à se mettre sans réserve sous

¹ On réduisait souvent à l'esclavage des criminels qui ne méritaient pas la mort ; ils portaient des vêtements distinctifs et une corde autour des reins ; les dignitaires, et même les rois, avaient de ces sortes de gens à leur service.

l'obéissance de son suzerain officiel ; il insistait de toutes ses forces, affectant de vouloir en cela le plus grand bien du royaume de Wei ; son conseil avait d'autant plus de poids, que lui-même n'était plus l'ami de Ts'in ; le traître jouait son rôle à merveille. Hwei-wang eut assez de bon sens pour comprendre que ce serait se suicider ; il refusa, et ne voulut pas donner aux autres princes un exemple si funeste.

Le roi de Ts'in fut averti en secret de l'échec de son compère ; il envoya une armée seconder ses efforts ; celle-ci s'empara de P'ing-tcheou et de K'iu-wo (du nord)*, deux ^{p.066} villes qui furent ensuite rendues, quand Hwei-wang se montra moins rebelle aux suggestions de Tchang-i.

À cette date, le grave Se-ma Ts'ien relate sérieusement un fait extraordinaire, survenu au pays de Wei ; à savoir, qu'une femme se serait changée en homme. Un lettré que j'interrogeai sur ce texte, me fit remarquer que cela arrivait rarement ; le lecteur n'aura pas de peine à l'en croire sur parole.

En 321, le roi de Ts'i se préparait à entrer en campagne contre Hwei-wang ; le vieux prince en fut effrayé ; comme son ancien maître, le sage Chouen-yu-k'oen, était retourné à cette cour, il lui expédia le message suivant :

« Si votre Excellence peut détourner le coup qui me menace, je lui donnerai deux jades précieux et huit magnifiques chevaux tachetés.

Le vertueux lettré s'empressa d'exhorter son souverain :

— Le royaume de Tch'ou, lui dit-il, est notre ennemi héréditaire ; celui de Wei, au contraire, entretient avec nous des relations amicales depuis des générations ; votre Majesté affaiblira son peuple en guerroyant contre son ami ; elle deviendra ainsi une proie facile pour son ennemi ; cette expédition procurera peu d'avantages à notre pays, et lui causera bien des dangers.

Le beau parleur présenta si bien sa remontrance, que le projet fut abandonné.

¹ En 319, deux graves événements ; à savoir, mort de Hwei-wang et départ de Mong-tse. Quant au premier, nous n'avons qu'un détail

¹ Le recueil intitulé I-che, vol. 100, p. 14, donne des détails sur l'enterrement ; mais ne dit pas où est le tombeau. Nous avons déjà dit que la chronologie et la succession des faits se trouvent un peu en désordre ; qui veut les éclaircir, peut consulter Se-ma Koang — Se-ma souo-yng, à la mort de Hwei-wang.

insignifiant inscrit dans les annales ; il paraît qu'au moment de l'enterrement, il tomba une telle quantité de neige, qu'on dut remettre à plus tard cette cérémonie solennelle.

Quant au second, Mong-tse a pris la peine de nous donner la raison de sa retraite ; elle est bien simple : le prince héritier Tche ne tenait pas à lui ; il n'était pas entiché des lettrés, comme l'avait été son père ; notre « saint » déguise le vrai motif sous une amplification littéraire de sa façon ; parlant de sa visite au nouveau souverain, il dit :

— De loin, je n'ai pas vu en lui l'air majestueux d'un roi ; de près, rien qui inspirât le respect ; il m'a demandé brusquement comment le royaume pourrait retrouver la tranquillité ; je lui répondis : par l'unité dans le gouvernement ;

— Qui pourra lui procurer cette unité ?

— Celui qui n'aimera pas à faire périr les hommes ;

— Très bien ! mais qui voudra se donner à un roi si humain ?

— Tout le monde, sans exception. Prince, voyez les moissons ; si à la 7^e ou 8^e lune le sol est aride, elles se dessèchent ; s'il tombe une pluie abondante, elles grandissent rapidement ; qui donc pourrait les arrêter dans leur croissance ? p.067 A présent, dans tout l'empire, parmi les pasteurs de peuples, il n'en est pas un seul qui n'aime à faire périr les hommes ; si l'un d'eux avait des sentiments contraires, tous les mortels se tourneraient vers lui, et mettraient en lui leur espoir ; les peuples accourraient à lui, aussi naturellement que l'eau descend des vallées ; qui peut arrêter un torrent ?

Le système étant si simple, pourquoi donc Mong-tse ne l'a-t-il pas mis en pratique ? Lui, qui pendant si longtemps eut la confiance entière de Hwei-wang ! Eut-il jamais disciple mieux disposé ? N'a-t-il pas gouverné d'après ces principes ? Et cependant, aucun peuple n'est accouru vers lui ; au contraire, il a perdu une grande partie de son royaume. Avec un voisin comme le roi de Ts'in, quel pays pouvait avoir la paix ? Jalosé par ses collègues, berné par Tchong-i, le vertueux Hwei-wang n'a peut-être pas compris l'inanité de ces utopies ; son fils, qui n'avait pas le même fétichisme pour ces lettrés-errants, voulait sans doute se passer de leurs élucubrations ; voilà pourquoi Mong-tse s'en alla vendre sa sagesse au roi de Ts'i, qui rêvait de devenir empereur de toute la Chine.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Un jour, Che-Hoang-ti, roi de Ts'in, massacra les lettrés, brûlera leurs livres, s'emparera du pays situé entre « les quatre mers », et montrera comment il faut s'y prendre pour le gouverner ; ce n'est pas lui qui attendra que les peuples accourent comme un torrent descendant des montagnes !

@

SIANG-WANG

(318-296)

@

p.068 Le nom posthume ou historique de ce souverain a deux significations élogieuses : *prince toujours auguste*, et *orné de vertus** ; nous verrons si celles-ci rendront son règne plus heureux que celui de son père.

En 318, il débuta par un bel échec : ses troupes, unies à celles de Tch'ou, Han, Tchao et Yen, s'étaient avancées contre le roi de Ts'in, jusqu'au défilé Han-kou-hoan ; nous avons raconté comment l'ennemi, sortant de ces retranchements, dispersa les fédérés comme un troupeau de moutons. L'armée de Ts'i n'avait pas eu le temps d'arriver ; elle rebroussa chemin, et retourna dans ses foyers ; on avait essayé de reformer la fameuse ligue établie par Sou-ts'in ; quand on vit à quelles déceptions elle avait abouti, depuis le début jusqu'à la fin, on en rejeta la faute sur cet utopiste, et le roi de Ts'i le fit mettre à mort.

C'est alors que le fripon Tchang-i conseilla instamment à son nouveau maître de s'attacher sans réserve au service du suzerain officiel ; il eut quelque peine à obtenir de lui ce suicide moral ; il y réussit enfin ; Siang-wang fit un traité d'alliance et d'amitié avec le roi de Ts'in, et se sépara de ses collègues.

Tchang-i prétextait ensuite qu'il serait mieux à la cour du suzerain, pour y prendre soin des affaires de Wei ; ainsi il retourna près de son vrai maître, dont il avait si bien servi les intérêts ; il y reprit ses fonctions de Premier ministre, et continua ses tours de diplomate des plus madrés.

En 317, les rois de Ts'i et de Song voulurent punir Siang-wang de sa défection ; ils battirent d'abord son armée à Koan-tche* ; puis celle de Tchao, qui était venue à son secours.

De son côté, le roi de Ts'in infligeait une défaite aux troupes de Han ; il allait de même se lancer contre celles de Ts'i ; mais, avant d'en venir aux mains, on entra en pourparlers ; on se fit de mutuelles concessions, et la bataille n'eut pas lieu.

p.069 En 314, Siang-wang trouvant son servage insupportable, s'en débarrassait ouvertement, dans l'espoir que son suzerain, occupé par diverses expéditions, n'aurait pas le loisir de penser à lui ; il se trompait ;

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

le pays de Ts'in était de taille à mener plusieurs campagnes de front ; une armée envahit le territoire de Wei, s'empara définitivement de K'iu-wo ¹, en expulsa la population, et la remplaça par des émigrés de Ts'in. La conquête était si importante, qu'après cela on laissa Siang-wang tranquille, pendant plusieurs années, pour guerroyer contre les royaumes de Tch'ou et de Ts'i.

En 313, on lui fit seulement comprendre qu'il eût à établir son fils Tchen, comme prince héritier, parce que celui-ci était agréable au suzerain officiel ; et qu'ainsi on assurerait la bonne entente entre les deux pays. Siang-wang s'exécuta-t-il ? Nous ne savons ; en tous cas, ce n'est pas ce fils qui montera sur le trône, comme nous le verrons en son temps ; s'il refusa d'obtempérer à ce désir, on ne le pressa pas davantage ; car, dans cette même année, il eut une entrevue amicale avec ce même suzerain, à Ling-tsin hien*.

En 312, le roi de Tch'ou ayant été affreusement battu par l'armée de Ts'in, les troupes de Wei et de Han en profitèrent pour se jeter aussi sur ce même royaume ; elles s'avancèrent jusqu'à la contrée de Teng*, firent de grandes razzias, puis se retirèrent prudemment.

Après ces faciles exploits, Siang-wang attaqua le pays de Ts'i, remporta la victoire, sur les bords de la rivière Pou*, et fit prisonnier le seigneur Cheng-tse ; après quoi, il s'en alla, en compagnie des troupes de Ts'in, en campagne contre le pays de Yen.

En 311, il préparait une expédition contre le prince de Wei ; mais celui-ci gagna secrètement le grand officier Jou-eul, qui démontra si bien à son maître l'inopportunité de ce projet, qu'il l'amena à y renoncer.

p.070 En 310, nouvelle entrevue amicale, dans la même ville de Ling-tsing, avec Hoi-wen-wang, roi de Ts'in ; celui-ci avait alors de grandes guerres avec le pays de Tch'ou ; il amadouait les autres États, pour les empêcher de faire cause commune avec son rival.

D'ailleurs, lui-même mourut avant la fin de l'année ; son fameux Premier ministre n'était sans doute pas en bons termes avec le successeur Ou-wang, car il s'en vint à la cour de Wei, en compagnie du grand seigneur Wei-tchang, qui rentrait dans sa patrie.

¹ K'iu-wo. Il s'agit de celle du nord, qui avait été prise en 322, puis rendue ensuite (voyez ci-dessus).

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 309, Tchang-i mourait en exil, dans ce même pays de Wei auquel il avait fait tant de mal, loin du royaume de Ts'in pour lequel il s'était si fort dépensé ; telle fut la récompense finale de toutes ses roueries, et il y eut peu de personnes à plaindre son sort.

En 308, Ou-wang demanda des troupes auxiliaires, pour enlever la ville de I-yang*, sur le territoire de Han ; nous avons dit, dans l'histoire de ce pays, quelle importance on attachait à cette conquête, combien de temps dura le siège, comment le roi de Ts'in en personne amena des renforts à son armée découragée, comment enfin la place fut emportée dans un assaut désespéré. Siang-wang fut bien obligé de prendre part à cette expédition contre son collègue, sous peine de se voir attaqué lui-même ; Ou-wang l'y avait invité, dans une entrevue amicale, tenue encore à Ling-tsin (ou Yng).

En 307, malgré cet acte de soumission, malgré une visite officielle, faite par son prince héritier à la cour de Ts'in, il ne parvint pas à contenter le nouveau suzerain, son parent ; car celui-ci fit envahir le territoire de Piche ¹ ; il ne put toutefois s'emparer de cette ville, et bientôt la mort mit fin à cette entreprise.

L'épouse de Ou-wang était une princesse de Wei ; n'ayant pas eu d'enfants, elle fut rendue à sa famille ; on se débarrassait d'elle pour se permettre plus facilement de nouvelles attaques contre son pays.

En 303, en effet, l'armée de Ts'in prenait à Siang-wang les villes de P'ou-pan, Tsin-yang et Fong-ling*. p.071

Le roi de Tch'ou, précédemment chef de la ligue contre l'ennemi commun, le roi de Ts'in, venait de faire la paix avec lui, à l'imitation de Siang-wang ; celui-ci s'unit pourtant à ses collègues de Ts'i et de Han, pour le punir de cette désertion ; mais leurs trois armées apprenant l'arrivée des troupes auxiliaires de Ts'in, s'empressèrent de déguerpir.

En 302, Siang-wang avait encore une entrevue amicale, à Ling-tsin (ou Yng-ting) avec le nouveau suzerain officiel ; celui-ci eut la complaisance de rendre la ville de P'ou-pan, qu'il avait prise l'année précédente.

Ce n'était pas une pure gracieuseté ; le roi de Ts'in préparait une expédition contre celui de Tch'ou, son ami d'hier, devenu son ennemi ; il voulait avoir les troupes de Wei, Ts'i et Han, pour triompher plus

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

sûrement ; il les obtint, et avec leur secours s'empara d'une dizaine de villes, en l'année 301. En vérité, le chef des vassaux semblait seul intelligent ; voulant anéantir peu à peu ses subordonnés, il se servait des uns pour dauber les autres ; ceux-ci, par leurs querelles réciproques, facilitaient merveilleusement son jeu.

En 299, Siang-wang avait une entrevue amicale avec le roi de Ts'ï, dans la capitale même de Han ; il s'agissait sans doute de préparer la campagne dont nous allons parler.

En 298, Mong-tchang-kiun, grand seigneur de Ts'ï, et membre de la famille royale, ayant été Premier ministre de Ts'in, pendant un an seulement, avait été forcé de s'enfuir ; il était revenu chez lui, et pour se venger, avait excité son souverain à s'unir à ceux de Wei et de Han, pour une lutte à mort contre leur suzerain officiel ; lui-même prenait le commandement de leurs troupes, et remportait une brillante victoire. Le roi de Ts'in, pour les apaiser, rendit trois villes situées à l'est du Fleuve Jaune.

En 296, les États de Tchao et de Song, ayant adhéré à cette nouvelle ligue, les armées réunies pénétrèrent jusqu'à Yen-che² ; le roi de Ts'in entra encore en pourparlers avec les envahisseurs, et l'on ne poussa pas plus loin. Siang-wang récupéra la ville de Fong-ling, qui lui avait été ravie en 303.

Ce fut son dernier exploit, car il mourut avant la fin de l'année, et son fils Sou lui succéda sur le trône.

@

¹ Pi-che. Voyez à l'année 329, où cette ville fut prise, puis rendue, ou abandonnée.

² Yen-che : voyez cette ville, dans l'histoire de Han, même année.

TCHAO-WANG (295-277)

@

p.072 Le nom posthume ou historique de ce souverain a trois significations élogieuses, comme nous l'avons déjà dit ; à savoir, *prince d'une prestance majestueuse, et d'une conduite irréprochable**.

En 295, une armée de Ts'in guerroyait au pays de Wei, et envahissait le territoire de Siang-tch'eng*.

En 294, elle revenait à la charge, et remportait une grande victoire, à Kiai*.

En 293, Tchao-wang voulut prendre une revanche, et pour cela demanda le secours de Han ; mais le général Pé-k'i alors au début de sa carrière, la plus brillante qu'on eût jamais vue en Chine, leur infligea une épouvantable défaite, à Y-k'iué ¹ ; deux cent quarante mille têtes furent coupées sur le champ de bataille.

En 290, Tchao-wang céda bénévolement au roi de Ts'in, un terrain de quatre cents ly d'étendue en carré, comprenant les villes de Ngan-i, Ta-yang, P'ou-pan et Kiai* ; désormais le royaume de Wei n'exista plus que de nom, et marcha rapidement à sa ruine complète.

Cette même année, le général Mang-mao, originaire de Wei, mais attaché au service de Ts'in, commençait à jouer un rôle considérable ; c'était un homme intelligent et habile, mais traître et fripon, comme la plupart des grands génies de ce temps.

p.073 En 289, le roi de Ts'in trouvant insuffisant le cadeau qu'on venait de lui faire, envahissait de nouveau le pays de Wei, pénétrait jusqu'à Tche*, et s'emparait de soixante villes ou bourgs de toute grandeur.

En 287, il prenait encore Sin-yuen et K'iu-yang*.

En 286, il envahissait encore la contrée appelée Ho-nei*, et forçait Tchao-wang à lui abandonner ce qui restait du territoire de Ngan-i ; la population en fut expulsée, et remplacée par des émigrés de Ts'in.

¹ Voyez au royaume de Han, même année.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Cette même année, le roi de Ts'ï s'annexait le pays de Song, dont le dernier souverain, nommé Yen (328-286), se réfugia au royaume de Wei, et mourut à Wen*. Une autre version dit que le prince de Song fut tué dans cette expédition ; que les troupes de Tch'ou et de Wei prirent part à cette campagne ; et que le pays fut divisé entre les trois États vainqueurs.

En 285, le fameux seigneur Mong-tchang-kiun, étant tombé en disgrâce auprès de son parent, le roi Ming, de Ts'ï, s'enfuit à la cour de Wei, où il fut reçu à bras ouverts, et nommé de suite Premier ministre ; pour se venger de ses rivaux, il persuada à Tchao-wang de prendre part aux guerres que le royaume de Yen faisait alors à sa patrie.

En 284, tous les États voisins ayant adhéré à cette ligue, l'armée de Ming fut écrasée dans une effroyable bataille, à l'ouest de la rivière Ts'ï ; après quoi, les rois de Ts'in, de Wei et de Han eurent une entrevue amicale, dans la capitale même de l'empereur, et sans daigner faire une simple visite à leur hôte, le « fils du ciel »*.

p.074 En 283, l'armée de Ts'in, battait les troupes de Wei, près de Ngan-tch'eng*, et se dirigeait droit sur la capitale Ta-leang ; on semblait vouloir en finir avec ce royaume ; on s'en retourna cependant, sans avoir accompli ce dessein ; sans doute parce qu'on trouva cette ville trop bien fortifiée. Les années suivantes, le roi de Ts'in, occupé par ses grandes guerres contre les États de Tchao et de Tch'ou, laissa tranquilles ceux de Wei et de Han, dont il n'avait rien à craindre.

En 279, Mong-tchang-kiun étant mort, ses fils se querellaient pour la succession, et ils luttaient entre eux avec une véritable fureur ; le roi de Ts'ï profita de l'occasion ; avec le secours des troupes de Wei, il s'empara de Si ¹, capitale de leur fief, et extermina toute leur race.

En 277, Tchao-wang rejoignait ses ancêtres dans la tombe, après un règne très peu glorieux, comme on l'a vu ; son fils Yu lui succédait sur le trône.

@

NGAN-LI-WANG (276-243)

@

p.075 Les deux caractères qui composent le nom historique de ce souverain, ont des significations louangeuses ; Ngan veut dire *pacifique* ; Li, *caractère droit, capable de recevoir des remontrances, sachant s'arrêter devant des difficultés insurmontables**. Sing-ling-kiun, prince Ou-ki était son propre frère ; leur sœur était mariée à P'ing-yuen-kiun.

Dès la première année de son règne, il perdait deux villes, dont l'historien ne donne pas le nom ; c'est le terrible Pé-k'i qui lui infligeait cette défaite ; mais quel homme opposer à un pareil capitaine ? On ne trouva personne plus capable que Ou-ki, seigneur de Sin-ling (Sin-ling-kiun), et propre frère de Ngan-li-wang ; le choix fut heureux, car celui-ci se montra dans la suite un grand guerrier, releva l'honneur militaire de son pays, et en retarda quelque temps l'anéantissement*.

En 275, une armée de Ts'in revenant à la charge, Ngan-li-wang invoqua le secours de Han, bien malade lui-même ; en dépit de tous les efforts, on subit encore un grand échec ; quarante mille têtes jonchèrent le champ de bataille, et huit villes furent abandonnées au vainqueur.

C'était insuffisant ; l'armée de Ts'in recommença la campagne, vainquit le général Mang-mao, qui se retira à Pé-tche*, puis elle se rendit sous les murs de la capitale Ta-leang. Cette ville était bien fortifiée ; de plus, l'État de Han envoyait des troupes auxiliaires ; tout cela ne put rassurer Ngan-li-wang ; quand il vit les préparatifs du siège, il se crut perdu, et voulut à tout prix sauver sa couronne ; il céda le territoire de Wen*, et les assiégeants consentirent à se retirer.

p.076 En 274, il faisait alliance avec le roi de Ts'i, pour essayer de mettre une borne aux conquêtes de Ts'in ; comme réponse, une armée de l'insatiable suzerain se présenta, battit les troupes de Wei, coupa encore quarante mille têtes, et enleva quatre villes ; les auxiliaires n'avaient sans doute pas eu le temps de se mettre en marche, car il n'en est pas fait mention.

¹ Si : voyez à l'année 334.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 273, nouvelle invasion plus désastreuse que les précédentes ; Ngan-li-wang y perdit d'abord les villes de K'iuen, Ts'ai-yang et Tchang-che* ; à ce moment, des troupes auxiliaires de Han et de Tchao étant arrivées, le général Mang-mao reprit l'offensive ; il fut affreusement battu, cent trente mille têtes furent coupées, et le territoire de Nan-yang fut abandonné au vainqueur, pour obtenir de lui la paix, ou plutôt une trêve ; ce désastre eut lieu à Hoa-yang*.

L'historien nous explique indirectement la cause de tels revers ; Ngan-li-wang avait à sa disposition des lettrés de génie, mais ne sut pas s'en servir. L'un d'eux était Sou-tai, frère du fameux utopiste Sou-ts'ing que le lecteur n'a pas oublié sans doute ; comme son défunt aîné, c'était un fin politique, aux mille stratagèmes ; un sage capable d'élever à l'empire quiconque se serait mis sous sa conduite ; malheureusement, ses flots d'éloquence ne faisaient pas grande impression sur la cour de Wei.

Un autre génie méconnu était le célèbre Fan-tsiu, fripon insigne, qui s'en alla au pays de Ts'in, et lui rendit les plus grands services, dans ses guerres contre les vassaux.

En 272, le roi de Yen, par ses exploits militaires, excitait la jalousie de Ts'in et de Tch'ou ; ceux-ci unirent leurs troupes, pour lui faire la guerre, et Ngan-li-wang fut appelé à leur fournir son contingent, lui si affaibli, et qui ne vivait plus que par grâce.

p.077 En 268, Fan-tsiu conseilla au roi de Ts'in, son maître, d'envoyer une armée contre le pays de Wei, sa patrie ; le suzerain ne demandait pas mieux ; il y gagna la ville de Hoai*.

En 267, Tao-tse, prince héritier de Ts'in, mourait à la cour de Wei, où il se trouvait comme otage.

Depuis longtemps, sans doute, le lecteur se demande ce qu'est devenu le fameux Kong-tse-ou-ki dont nous annonçons la glorieuse carrière, au début de ce règne ; il est temps de le faire connaître : C'était un homme qui pratiquait l'humanité, prêchée par Mong-tse et autres « saints » de ce genre ; les lettrés, sages ou non, étaient en vénération auprès de lui ; ils n'avaient pas besoin d'autres titres, pour avoir part à ses faveurs ; jamais il ne se prévalut de ses richesses ou de ses dignités, pour faire le fier devant eux. Avec une telle réputation, il les vit affluer à lui des quatre vents du ciel ; bientôt il en eut jusqu'à trois mille à sa solde ; aussi pas un

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

souverain n'aurait osé s'attaquer à un homme servi par tant de génies supérieurs ; excepté, bien entendu, le roi de Ts'in, un sauvage.

Un jour, Ou-ki jouait aux échecs avec le roi son frère ; un messager accourut, disant que les signaux de feu annonçaient une invasion de brigands, venus du pays de Tchao ; Ngan-li-wang effrayé voulait immédiatement réunir son conseil, pour examiner ce qu'il y avait à faire ; Ou-ki l'arrêta en disant avec calme :

— C'est une fausse alerte : c'est le roi de Tchao lui-même qui chasse dans ces parages ; nos gens ont été ainsi induits en erreur ;

et il continuait à jouer comme auparavant.

Mais Ngan-li-wang n'était pas tranquille ; bientôt un second messager venait confirmer les paroles de Ou-ki, et expliquer la méprise des gardiens de la frontière. Le roi stupéfait demanda à son frère :

— Comment avez-vous pu deviner si juste ?

— J'ai, dit-il, des espions qui surveillent tous les actes du roi de Tchao, et m'en donnent des nouvelles ; c'est par eux que je savais cette circonstance.

Ce fut toute une révélation pour le roi. Désormais il eut peur de son frère, dont le talent se montrait si supérieur au sien, et qui était si bien servi par ses lettrés ; il craignait d'être supplanté par lui, et ne l'employa plus dans l'administration du royaume ; voilà pourquoi nous n'avons plus entendu parler de ce prince depuis dix ans ; voilà aussi la raison de tant de désastres ; par jalousie, le roi retenait dans l'ombre le sauveur de son pays.

Voici une petite historiette, racontée avec complaisance par notre auteur : Heou-yng, vieillard de 70 ans, gardien de la porte septentrionale de Ta-leang, était un génie ignoré ; p.078 Ou-ki en ayant été averti, alla le visiter, et lui offrit de riches présents ; le lettré les refusa en disant :

— Jusqu'ici j'ai pratiqué la perfection ; toutes mes actions sont restées pures, pendant de si longues années ; je ne commencerai pas aujourd'hui à recevoir des cadeaux.

À quelque temps de là, Ou-ki prépara un grand festin, pour une réunion solennelle de tous ses lettrés ; chacun avait son rang marqué, d'après ses mérites ; la place d'honneur seule était vide, ce qui intriguait beaucoup les courtisans. Ou-ki, en personne, monté sur son char, dont il

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

tenait lui-même les rênes, alla chercher Heou-yng ; tout le long de la route, on se demandait quel grand personnage il allait inviter.

Le lettré, vêtu de misérables habits et couvert d'un vieux chapeau, monta sur le char, et prit la première place, sans la moindre hésitation ; puis il dit au prince :

— Je voudrais parler à un de mes amis, un boucher qui demeure sur le marché ; veuillez donc faire un petit détour, et passer par là.

Ou-ki s'empressa d'obéir.

Arrivé devant la porte, Heou-yng descendit, appela son ami, se plaça de manière à ne pas perdre de vue son cocher royal, puis se mit à jaser longuement, au milieu d'une foule de spectateurs accourus à ce singulier spectacle.

Pendant ce temps, Ou-ki pensait aux trois mille convives, qui attendaient son retour pour se mettre à table ; sa figure ne trahit pas la moindre impatience ; les curieux, au contraire, s'indignaient du sans-gêne du vieux fou. Enfin, celui-ci remonta sur le char, et l'on se rendit au palais.

Ou-ki conduisit son homme à la place d'honneur, annonçant aux convives qu'il leur amenait un génie transcendant, qui les surpassait tous de cent coudées ; naturellement, on se montra plein de respect pour ce personnage.

Quand on servit le vin, Ou-ki porta un toast flatteur à ce sage éminent ; celui-ci répondit en félicitant le prince, d'avoir montré tant de patience le long de la route :

— J'ai voulu, disait-il, montrer au peuple à quel degré de vertu vous êtes parvenu, afin de vous procurer l'estime et la gloire que vous méritez.

Après le repas, Heou-yng dit au prince :

— Ce boucher se nomme Tch'ou-hai ; c'est un sage ignoré, qui se cache au public sous cette humble profession ; hâtez-vous de l'attacher à votre service, vous en recevrez de grands avantages.

Sur cette recommandation, Ou-ki se rendit auprès du boucher pour l'inviter à venir à la cour ; mais celui-ci ne daigna pas même le regarder.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Encore un Diogène ! le prince fut ébahi de cette indifférence ; nous n’y voyons qu’un « stratagème », un truc, pour se faire désirer davantage ; le système est vieux comme le monde. Mais nous avons, dans ce récit, une exacte peinture de l’infatuation de messieurs les lettrés ; ceux de nos jours se délectent de semblables contes ; ils y admirent leurs ancêtres, et se flattent de marcher p.079 sur leurs pas ; se sentant un génie égal au leur, ils s’efforcent d’imiter ces illustres modèles.

Seulement, sur la question des cadeaux, nous les voyons moins rigides ; ils les acceptent, ils les convoitent même, à n’importe quelles conditions ; leurs antiques devanciers firent sans doute de même ; mais pareilles faiblesses ne doivent pas s’écrire ; elles feraient tache au tableau de la pure vertu, que l’on prêche dans les livres.

Notre auteur rapporte avec abondance les nombreux « stratagèmes », proposés par les parasites de Ou-ki ; tous étaient infaillibles ; tous devaient abattre le royaume de Ts’in, et n’importe quel autre ennemi ; nous faisons grâce au lecteur, de ces fastidieuses élucubrations ; il nous en saura gré.

En 266, une armée de Ts’in prenait à Ngan-li-wang le territoire de Hing-k’iou* ; après quoi, il fut tranquille pendant plusieurs années, le terrible suzerain étant occupé à de grandes guerres avec le royaume de Tchao.

En 259, le sage lettré Tse-chouen devenait Premier ministre de Wei ; il était, dit-on, descendant direct de Confucius, à la 6^e génération ¹. Un ambassadeur spécial, muni de riches cadeaux en or et en soieries, était allé l’inviter, de la part de Ngan-li-wang ; avant de donner son consentement, notre homme posa ses conditions :

— Si le roi de Wei, dit-il, a confiance en moi et en ma doctrine, il y a encore espoir de remédier aux calamités qui accablent son royaume ; et je suis prêt à me dévouer corps et âme à cette entreprise, dussé-je avoir la plus misérable nourriture pour apaiser ma faim, et un peu d’eau pour étancher ma soif ; mais s’il veut seulement m’offrir une grande dignité et de magnifiques appointements, sans accepter ma doctrine, je ne lui rendrais pas plus de services que n’importe quel homme ordinaire ; alors, à quoi

¹ Sur ce sage, voir le recueil intitulé I-che, vol. 141, p. 5.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

bon m'inviter à sa cour ? elle possède assez de serviteurs de ce genre.

L'ambassadeur promit tout ; pria, supplia, conjura le lettré de donner sa parole, et finit par l'obtenir. Au jour fixé, Ngan-li-wang lui-même allait à la frontière de son royaume, recevoir le personnage si désiré, et l'amener à la cour ; c'était bien le comble de l'honneur, le roi ne pouvait faire davantage.

Le nouveau ministre commença par purger la cour de tous les flatteurs et favoris ; à leur place, il établit de vertueux lettrés ; il récompensa quiconque avait bien mérité du pays ; et pour cela, il employait les revenus donnés auparavant à des paresseux, des inutiles.

p.080 Ces mesures causaient bien des troubles ; on calomniait, on vilipendait le réformateur ; celui-ci s'en consolait, en pensant que la vertu est toujours persécutée ; finalement, il proposa des « stratagèmes » encore plus importants, qui devaient sauver le pays, et abattre tous ses ennemis ; mais le roi n'était pas de taille à les apprécier, encore moins à les mettre à exécution ; aussi, neuf mois à peine après son arrivée, le fameux sage retournait dans sa patrie le duché de Lou.

En 258, l'armée de Ts'in, qui depuis plusieurs années harcelait le royaume de Tchao, avait enfin mis le siège devant la capitale. Pendant les guerres précédentes, le pays s'était défendu avec une tout autre vigueur que ceux de Han et de Wei ; bien des fois, il avait appelé Ngan-li-wang à son secours, celui-ci avait fait la sourde oreille ; mais enfin, le danger était pressant ; Han-tan prise, le royaume allait être anéanti.

P'ing-yuen-kiun, oncle du roi, avait pour épouse la sœur aînée de Ou-ki et par conséquent la sœur de Ngan-li-wang ; ce prince suppliait ses deux beaux-frères, d'envoyer promptement une armée ; de son côté, le roi de Ts'in les menaçait de sa colère, s'ils osaient le braver.

Pour ne mécontenter personne, Ngan-li-wang leva une armée de cent mille hommes, et la confia au général Tsin-pi ; mais il ne remit pas à celui-ci son brevet de généralissime ; de plus, il lui enjoignit de rester dans son camp, près de Yen* ¹, et d'y attendre des ordres ultérieurs. Aux envoyés de Tchao, on répondait : l'armée est déjà partie ; à ceux de Ts'in : vous

¹ Ou-ki s'empara des pièces officielles du généralissime Tsin-pi, à Wei-kiang, ville qui se trouvait un peu au sud-est de T'ang-yng. (Grande géogr., vol. 49, p. 40).

n'avez rien à craindre ; nous restons vos parfaits amis. N'était-ce pas un habile « stratagème » ?

Cependant les choses prirent une tournure inattendue : le seigneur de P'ing-yuen ayant de nouveau envoyé un pressant message, Ou-ki s'adressa une dernière fois à Ngan-li-wang et n'en obtint rien ; alors il arma tous ses lettrés-parasites et, avec les gens de son fief, forma un petit corps d'armée d'environ cent chars ; donc à peu près dix mille hommes, tous résolus à suivre leur maître jusqu'à la mort.

p.081 Sortant par la porte du nord, Ou-ki salua son ami, le fameux sage Heou-yng, dont nous avons parlé plus haut ; celui-ci lui indiqua un bon moyen de se procurer le brevet du généralissime Tsin-pi, avec l'ordre écrit d'entrer en campagne immédiatement ;

— Ces deux pièces, lui dit-il, sont toutes prêtes ; elles sont dans le tiroir du roi ; Jou-ki, la concubine favorite, vous les transmettra volontiers en secret.

Ou-ki obtint en effet les deux pièces en question, et revint près de son Mentor :

— Si le généralissime, dit-il, se doute de quelque fraude, et refuse de se mettre en marche, que faire ?

— Mon ami le boucher, répondit le vieux sage, va vous accompagner ; si le généralissime refuse de partir, il lui enfoncera un couteau dans le ventre, et vous prendrez le commandement des troupes.

De la part d'un vieux « sage », pour ne pas dire un « saint », voilà des conseils assez singuliers, qui supposent une idée aussi singulière de la « vertu » ; c'est ainsi qu'il prétendait reconnaître les faveurs de Ou-ki ; toutefois, il fallait prévoir la colère du roi, le jour où il s'apercevrait du tour qu'on lui aurait joué ; notre sage avait encore son expédient :

— Quand je serai à peu près sûr de votre arrivée au camp, ajouta-t-il, je me tournerai vers le nord, pour vous saluer de loin, et je me couperai la gorge ; le roi, voyant que l'auteur de notre vertueuse supercherie s'est puni lui-même, ne cherchera querelle à personne ; et vous pourrez poursuivre votre campagne.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Parvenu au camp, Ou-ki exhiba l'ordre royal ; mais le généralissime émit des doutes, et hésita à l'exécuter ; le boucher-lettré était là, une barre de fer de quarante livres à la main ; il lui en asséna un coup sur la tête et l'assomma. Ou-ki partit aussitôt avec l'armée entière, tomba comme la foudre sur les assiégeants, délivra la capitale, et sauva le royaume.

Mais comment retourner à la cour de Wei, après une conduite pareille ? Ou-ki chargea un autre général de rapatrier l'armée ; quant à lui, il demeura au pays de Tchao, où le roi lui assigna la ville de Hao comme fief*.

De son côté, Ngan-li-wang, content que son frère eût infligé une si grande défaite aux troupes de Ts'in, ne lui retira pas son fief de Ning-ling ; mais il le laissa en exil, pour ne pas provoquer la colère du terrible suzerain.

Nous voici arrivés à la fin de l'année 257. Ou-ki devait sa nouvelle situation aux conseils du vieux Heou-yng, et il n'en avait point regret ; pour le prouver, il se mit en quête de lettrés, comme ceux qu'il avait dans sa patrie, afin de se préparer à tout évènement.

p.082 Il apprit bientôt qu'un joueur enragé, nommé Mao-kong, et un garçon marchand de vin, nommé Si-kong, étaient deux génies cachés ; il alla leur faire visite, mais ils refusèrent de le recevoir ; c'était bon signe ; ils avaient donc conscience de leur valeur ; le prince reconnaissait à ce trait la marque de fabrique des vrais lettrés ; il s'arrangea si bien, qu'il put les rencontrer, et lier amitié avec eux.

Le prince Chen, seigneur de P'ing-yuen, qui ne comprenait rien à ce système, était peu flatté de voir son beau-frère nouer de telles accointances ; il en parla devant son épouse, et celle-ci avertit son frère :

— Oui, répondit Ou-ki, je vois que le prince Chen ne veut que des riches et des nobles pour amis ; il ne se soucie pas de trouver des hommes de valeur, fussent-ils de la dernière condition ; étant dans ma patrie, la renommée m'avait appris l'existence de ces deux génies ignorés ; j'ai fini par les découvrir et me les attacher, pour le plus grand avantage du royaume de Tchao ; mais puisque le prince Chen sait si peu apprécier mes services, je ne veux pas rester plus longtemps dans ce pays.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Ayant ainsi parlé, Ou-ki fit ses préparatifs de départ. Désolé de cette nouvelle, son beau-frère vint le trouver, lui fit les plus humbles excuses de son erreur, et le supplia de rester. Ou-ki se laissa fléchir, et recommença ses enquêtes ; l'anecdote fit du bruit ; les lettrés affluèrent comme au pays de Wei, Ou-ki en eut bientôt une légion ; avec eux, son influence alla grandissant de jour en jour.

En 254, les affaires allaient mal au royaume de Wei ; une armée de Ts'in ayant pris la ville de Ou-tch'eng*, Ngan-li-wang renonça à son titre de vassal de l'empire, et se déclara feudataire direct du roi de Ts'in ; moralement, le royaume n'existait plus ; son vainqueur attendit encore quelques années avant de se l'annexer définitivement.

En 252, Hoai-kiun marquis de Wei[] (282-253), était venu faire une visite amicale à la cour de Wei ; on l'y retint d'abord prisonnier, puis on le mit à mort ; à sa place, on mit sur le trône son propre frère, marié à la sœur de Ngan-li-wang, et qui est connu dans l'histoire sous le nom de Yuen-kiun (253-229).

En 248, Ngan-li-wang faisait une campagne contre le pays de Yen ; nous en parlerons dans l'histoire de Tchao, qui vint alors au secours de Wei.

En 247, Mong-ngao, général de Ts'in, prenait à Ngan-li-wang les villes de Kao-tou et de K'i* ; puis ^{p.083} il battait encore ses troupes en plusieurs rencontres ; le pauvre roi se crut à sa dernière heure ; il envoya une ambassade à son frère Ou-ki, le suppliant de revenir, et de sauver sa patrie d'une ruine imminente.

Celui-ci craignait un piège, il refusa de retourner à son pays ; feignant une grande colère, il publia l'avis suivant : quiconque de mes serviteurs s'abouchera avec l'ambassadeur, sera puni de mort ; ainsi personne n'osait lui faire des remontrances au sujet de son erreur. Mao-kong et Si-kong eurent seuls cette audace :

— Votre seigneurie, lui dirent-ils, est estimée et honorée de toutes les cours souveraines, à cause de votre titre de prince de Wei ; or votre patrie est dans la détresse la plus extrême, et vous refusez de la secourir ; si l'armée de Ts'in s'empare de votre capitale, et détruit le temple de vos ancêtres, quelle figure ferez-vous devant l'empire tout entier ?

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Ces deux messieurs n'avaient pas encore fini leur exhortation, que déjà la rougeur était montée au front de Ou-ki ; vite, il ordonna d'atteler son char, et partit pour la cour de Wei. À son arrivée, Ngan-li-wang le prit par le bras, et se mit à pleurer ; il le nomma aussitôt son généralissime, le priant d'aviser aux meilleurs moyens de conjurer le péril.

Ou-ki envoya demander secours aux divers souverains ; ceux-ci apprenant son retour, s'empressèrent de fournir des troupes, dont il fit un choix ; ainsi renforcé, il prit l'offensive, battit l'armée de Ts'in, la contraignit de repasser le Fleuve Jaune, et la poursuivit jusqu'au défilé Han-kou-koan, où il lui infligea une dernière défaite.

C'était comme une résurrection. Dès lors, la renommée de Ou-ki se répandit par toute la Chine ; les hommes de talent et de courage accoururent à son service, lui apportant tous les vieux livres qui traitaient de l'art militaire ; il les mit en ordre, et en composa l'ouvrage intitulé *Wei-kong-tse-ping-fa*, c'est-à-dire *l'art militaire d'après (Ou-ki) le prince de Wei* ¹.

Notre héros voulut poursuivre la carrière qu'il venait d'inaugurer avec tant d'éclat ; il mit le siège devant la ville de Koan* ; mais, en dépit de tous ses efforts, il ne put s'en emparer. Furieux de cet échec, Ou-ki manda au vieux seigneur Chou-kao d'ordonner à son fils, le commandant de la place, de faire immédiatement sa soumission ; ou de venir lui-même avec des ^{p.084} troupes, aider à le réduire. Le père répondit par un refus respectueux.

Ou-ki s'adressa au seigneur de ce fief, Ngan-ling-kiun*, lui demandant d'ordonner à son sujet de se rendre ; et le menaçant de venir avec ses cent mille hommes, s'il ne donnait pas cette injonction ; il alla même jusqu'à exiger de ce seigneur, de lui envoyer enchaînés le commandant et son père. Ou-ki et Ngan-ling-kiun étaient cousins au 3^e degré ; il se montra donc bien fier.

Il en reçut la réponse suivante :

« Mon ancêtre Tcheng-heou a reçu du roi Siang (318-296) ce fief de Ngan-ling, comme les archives de Wei en font foi ; dans le diplôme d'investiture il est dit : le sujet qui mettrait à mort son

¹ Je n'ai pu savoir si ce recueil existe encore. [c.a. : cf. [Ou-tse, dans Sun-tse et les anciens Chinois ...](#)]

souverain, le fils qui tuerait son père, seront punis de mort ; et jamais il n'y aura de pardon pour eux, même dans une amnistie générale ; le commandant qui livrerait une place, le père qui enjoindrait une trahison à son fils, seront passibles de la même peine. Le commandant de Koan et son père ne font qu'observer ces règlements ; et votre seigneurie m'ordonne de les lui livrer captifs ; je préfère mourir, plutôt que de commettre une pareille infamie.

Ngan-ling-kiun ne voulut pas se compromettre et perdre son fief.

On pouvait tout craindre de la fureur de Ou-ki ; le vieux Chou-kao imagina une solution tout à fait chinoise ; il se rendit chez le messenger du prince, et se coupa la gorge ¹. À cette nouvelle, Ou-ki prit le deuil, et se retira dans une chambre solitaire, pour y pleurer le défunt, comme s'il eût été son parent ; puis il adressa au seigneur de Ngan-ling le billet suivant :

— Je suis un misérable ; excusez la démence où j'étais tombé dans mon embarras ; j'ai eu tort envers votre seigneurie, et vous en demande pardon.

Voyons maintenant ce qui se passait à la cour de Ts'in : Tseng, prince héritier de Wei, s'y trouvait en otage ; le roi voulait le mettre à mort, pour se venger des victoires de Ou-ki ; un de ses ministres l'en dissuada en disant :

— Le grand seigneur Kong-suen-hi a conseillé au généralissime de nous combattre à outrance, afin de nous exciter à massacrer le prince héritier ; alors le royaume de Wei se lèvera comme un seul homme ^{p.085} contre nous ; ce qui peut devenir dangereux ; que votre Majesté veuille donc prendre garde à ce piège. Le mieux serait, à mon avis, de traiter le plus amicalement possible, le prince héritier et le roi lui-même ; les États de Ts'i et de Han commenceraient à douter de leur allié.

Ce conseil fut suivi ; au lieu des armes, on employa la ruse pour perdre Ou-ki ; un messenger des plus habiles fut envoyé à la cour de Wei ;

¹ Voilà une pratique constante, journalière, universelle, dans toute la Chine ; et souvent pour des querelles de minime importance ; pour faire tort à son adversaire, on se noie, ou l'on se pend ; ou l'on avale de l'opium cru, et l'on s'en va mourir chez lui ; ce qui est le *nec plus ultra* de la vengeance ; pour se tirer d'affaire, il n'a plus qu'à en faire autant ; sinon, l'opinion publique l'accuse d'avoir poussé à bout un pauvre malheureux ; il doit donner vie pour vie (ti-ming), ou bien ouvrir sa bourse sans mesure ; même ayant raison, il est ruiné ; ce que voulait l'autre.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

il emportait dix mille livres d'or, à distribuer aux personnages qui pouvaient faciliter sa mission secrète ; c'est par l'entremise de ces traîtres, qu'il fit parvenir au roi la remontrance suivante :

« Ou-ki a vécu dix années en dehors de Wei, et s'est concilié l'affection des divers souverains ; rappelé dans sa patrie, et nommé généralissime, il s'est acquis une gloire incroyable ; dans toute la Chine, on ne parle que de lui, sans s'occuper du roi son frère ; la cour de Ts'in lui a déjà plusieurs fois fait demander quand il pensait prendre officiellement la couronne, puisqu'il a assumé toute l'autorité.

La jalousie et l'ambition de plusieurs courtisans, soutenues par l'or de Ts'in, surent si bien et si souvent présenter cette discrète calomnie, que Ngan-li-wang finit par en être ébranlé ; sans donner le motif de sa résolution, il retira à son frère son titre de généralissime ; cette fois, le royaume était sûrement perdu.

Ou-ki comprit le coup qui le frappait, il ne s'en plaignit point ; il prétextait une maladie, pour ne plus paraître à la cour ; il s'adonna avec rage au vin et aux femmes ; au bout de quatre ans, il mourut de ses excès et de son chagrin. Triste fin, pour un homme qui avait passé sa vie entouré de tant de sages !

Aussitôt que cette lamentable nouvelle eut été répandue, le roi de Han se rendit à la cour de Wei, pour rendre les honneurs à l'illustre défunt ; Yong-tse, fils de Ou-ki, demanda au sage Tse-chouenn, dont nous avons parlé plus haut, comment il fallait se conduire en pareille occurrence :

— Refusez cet honneur, répondit le lettré ; car, d'après les « rites », si un souverain vient offrir ses condoléances, le roi doit lui tenir compagnie, et présider aux cérémonies ; or, votre oncle ne vous a fait aucune communication, il s'abstient ; vous n'avez qu'à remercier humblement le roi de Han, de la peine qu'il s'est donnée pour vous.

Ce conseil du descendant de Confucius fut accepté et suivi avec un religieux respect ; n'était-ce pas un oracle !

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 245, une armée de Ts'in envahissait le pauvre pays de Wei, lui coupait trente mille têtes, et lui prenait la ville de K'iuén ¹ ; le roi de Tchao profita de l'occasion, pour lui enlever p.086 celle de Fan-yang* ; il n'en jouit pas longtemps, car il mourait avant la fin de l'année. Lien-p'ouo, son fameux général et son protégé, se voyant privé de sa charge par le nouveau souverain, se réfugia auprès de Ngan-li-wang, auquel il venait de faire un si grand tort ; mais il n'y reçut pas une dignité en rapport avec ses talents ; c'est pourquoi il s'en alla au pays de Tch'ou, et y mourut avant d'avoir remporté aucune victoire éclatante.

En 244, Ngan-li-wang commençait des travaux considérables, pour établir une grande voie de communication, entre les deux villes P'ing-i et Tchong-meou* ² ; le moment était bien mal choisi pour une telle entreprise ; avec un royaume à l'agonie, que pouvait-il espérer ? Les guerres aussi l'empêchèrent de mener ce travail à bonne fin.

À la 10^e lune de cette même année, les troupes de Ts'in qui souffraient d'une horrible famine dans leur propre pays, envahirent celui de Wei, sous la conduite du général Mong-ngao, et mirent le siège devant Tch'ang-you-kouei* ; c'est seulement après trois mois d'efforts, qu'elles purent s'emparer de cette ville ; quand elles prirent le chemin du retour, on était en plein hiver de l'année suivante.

En 243, Ngan-li-wang formait le projet d'élever une tour, dont la hauteur dépasserait de beaucoup tout ce que l'on avait vu ou entendu de plus merveilleux en ce genre ; il l'avait même nommée d'avance Tchong-t'ien-tai, c'est-à-dire *tour qui atteindra la mi-hauteur du ciel*. On avait essayé des remontrances sur les difficultés, sur l'inopportunité d'une telle entreprise ; il avait fini par se fâcher, et menacer de mort quiconque chercherait à le dissuader. Si le fait est vrai, il prouve un jugement affaibli p.087 chez le vieux roi ; rien d'étonnant, puisqu'il ne devait pas voir la fin de cette même année.

¹ K'iuén : prise par Ts'in, en 273, avait donc été rendue ou abandonnée. (voyez à cette année).

² Tchong-meou : au pied de la montagne de ce nom, était à 50 li à l'ouest de T'ang-yng hien, qui est à 45 li au sud de sa préfecture Tchong-te fou. A cet endroit, la montagne et le Fleuve Jaune rendaient le chemin très difficile ; depuis des siècles on aurait dû penser au travail dont il s'agit ; mais les meilleures idées viennent souvent les dernières, et quelque fois trop tard. Tchong-meou avait toujours appartenu au royaume de Tchao ; en 259, le seigneur Leou-yuen, s'étant enfui à la cour de Wei, lui avait fait hommage ce fief. ([Se-ma Ts'ien, chap. 43, 32](#)).

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Quoiqu'il en soit, il se trouva cependant un homme assez habile pour lui faire abandonner ce projet insensé ; c'est Hiu-koan, un sage ignoré qui vivait à la campagne, occupé à la culture de quelques arpents de terre ; son hoyau à la main, il se présenta à la cour, et dit au roi :

- Majesté, je viens me mettre à votre service.
- En quoi pouvez-vous m'être utile ?
- C'est vrai, je suis vieux et cassé ; mais je voudrais proposer un simple conseil.
- Sur quoi donc ?
- Voici la question :

J'ai appris qu'il y a quinze mille ly de distance, entre le ciel et la terre ; votre Majesté veut construire une tour qui atteigne la moitié de cette hauteur ; pour cela, il lui faudra une base de huit mille ly de côté ; notre pays n'ayant pas cette étendue, il faudra prendre les royaumes voisins, puis les territoires des sauvages ; ensuite, il s'agira de trouver encore une place suffisante pour les habitants de tous ces pays, dont votre tour occupera le territoire, et qui, en labourant la terre, vous fourniront l'argent nécessaire pour cette entreprise gigantesque ; enfin, quand on aura la moitié des fonds et des matériaux, on pourra mettre la main à l'œuvre.

Ngan-li-wang demeura bouche bée, devant ce compte de paysan ; il ne fut plus question de la fameuse tour. D'ailleurs, peu de temps après, le souverain avait cessé de vivre, et son fils, le prince héritier Tseng, le remplaçait sur son trône chancelant.

@

KING-MING-WANG (242-223)

@

p.088 Les deux caractères de ce nom historique se contredisent un peu ; King signifie *prince qui, par son esprit de justice, vint à bout de tout* ; Ming se traduit : *prince qui eut beaucoup de deuils** ; assurément c'est le second qui est le plus vrai, comme nous allons le voir.

En 242, le terrible général de Ts'in, Mong-ngao, prenait vingt villes avec leur territoire, et en formait, pour son maître, la province de l'est (ou Tong-kiun)* ¹ ; après ce coup décisif, il ne devait pas rester grand'chose au pauvre King-ming-wang.

En 241, les autres royaumes craignant tous pour leur propre existence, essayèrent encore une fois d'opposer une digue aux envahissements de Ts'in ; le roi de Tch'ou se mit à leur tête ; une armée composée de ses troupes, unies à celles de Han, de Wei, de Tchao et de Wei[], prit l'offensive et s'empara de Cheou-ling*, ville assez importante ; puis elle se dirigea vers le dangereux défilé Han-kou-koan, dont elle voulait se rendre maîtresse. De nouveau, cet endroit fut fatal à la ligue ; les gens de Ts'in s'élançèrent de leur montagne, comme le tigre de son antre, et dispersèrent les fédérés aux quatre vents du ciel ; la coalition avait vécu. Pour punir en particulier le pays de Wei, on lui prit une ville, et King-ming-wang perdit celle de Tch'ao-ko* ².

En 240, l'armée de Ts'in lui prenait celle de Ki*.

p.089 En 239, King-ming-wang offrait celle de Yen* au roi de Tchao, qui avait encore une armée respectable, en dépit de ses nombreuses défaites précédentes, et qui pouvait encore accorder un secours utile.

En 238, les troupes de Ts'in prenaient les villes Yuen, P'ou et Hien-che*.

¹ C'est-à-dire depuis la préfecture actuelle de Wei-hoei fou, dans le Ho-nan, jusqu'à celle de Ta-ming fou, dans le Tche-li, et celle de Tong-tchang fou, dans le Chan-tong.

² Tch'ao-ko : dont nous avons tant parlé, à la fin du royaume de Ts'in.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 237, le sage lettré Wei-leao, originaire de Wei, se voyant méconnu dans sa patrie, s'en alla offrir ses services au roi de Ts'in ; entre autres conseils, il lui donna celui-ci :

— Ne ménagez pas vos trésors ; alors vous viendrez facilement à bout de toute la Chine.

En voilà un qui connaissait bien son monde ! Nous avons, dans l'histoire de Ts'in, montré que le souverain comprit à merveille, et sut mettre à profit, cette « doctrine » de son sage-ambulant.

En 231, pour éviter de se les voir enlevés de force, King-ming-wang offrait plusieurs territoires, que l'historien n'indique même pas ; c'était inutile sans doute, dans sa pensée ; car c'était la fin du royaume ; il n'en restait plus guère que la capitale.

En 228, King-ming-wang descendait dans la tombe, laissant à son fils, le prince héritier Kia, le triste honneur de clore la liste des rois de Wei.

@

WANG-KIA (227-225)

@

p.090 Dernier roi d'une dynastie éphémère, il n'eut pas sa tablette dans le temple de ses ancêtres ; il n'eut pas de nom posthume, et garda celui qu'il porta pendant ses deux années de règne.

En 225, Che-hoang-ti de Ts'in qui avait déjà anéanti les royaumes de Tchao et de Han, voulut aussi en finir avec celui de Wei ; il envoya son général Wang-pen assiéger la capitale Ta-leang. Nous savons que cette ville était une des mieux fortifiées ; aussi, après trois mois d'assauts infructueux, le général ennemi se vit réduit à creuser des canaux et des fossés, à diriger des cours d'eau sur les murs de la ville, qui finirent par s'écrouler.

Au milieu d'une si grande inondation, toute résistance était devenue impossible ; les habitants déposèrent les armes, le souverain fut mis à mort, et son royaume annexé à celui de Ts'in.

Ngan-ling-kiun, petit feudataire de Wei, n'avait pas encore été attaqué ; le roi de Ts'in, qui l'estimait sans doute, préférait le gagner amicalement à sa cause ; il se montra bon sire envers lui ; il lui offrit un territoire de cinq cents li d'étendue, presque un royaume, en échange de son petit fief de Ngan-ling ; mais ce seigneur, qui ne voyait là qu'un piège bien alléchant, fit la belle réponse suivante :

— Votre Majesté est vraiment trop généreuse de me proposer un si grand pays ; mais mon petit fief a été donné à mes ancêtres, depuis longtemps, par le roi de Wei ; je veux y vivre et y mourir, sans l'échanger contre n'importe quel territoire ¹.

Che-hoang-ti n'insista pas ; il avait bien le temps de s'en emparer, quand il le jugerait opportun. Probablement, ce fief minuscule continua de rester indépendant ; car Tchao-ti, empereur de la dynastie Han, en faisait présent au seigneur Tchang-ngan (années 86-74 avant J.-C.).

¹ Ngan-ling : (voyez l'identification, à l'année 247).

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

À la suite des révolutions qui renversèrent la dynastie impériale Ts'in, le royaume de Wei fut rétabli, ainsi que les autres, mais pour un temps très court ; c'est le prince Pao qui monta sur le trône, avec P'ing-yang pour capitale ¹.

@

¹ P'ing-yang : c'est P'ing-yang fou, Chan-si. (Annales du Chan-si, vol. 8, p. 36) — (Se-ma Ts'ien, chap. 90, donne la biographie de ce prince Pao) — (voyez encore notre Histoire du royaume de Ts'in).

ROYAUME DE TCHAO

NOTES PRÉLIMINAIRES

@

p.091 De même que la précédente, cette famille n'était pas de la maison royale de Tsin ; mais elle était de haute et antique noblesse, comme on peut le voir dans les annales du Chan-si (vol. 8, pp. 20 et 33) ; elle descendait du fameux Pé-i, ministre de l'illustre empereur Chouen, vers l'an 2257 avant Jésus-Christ*.

Se-ma Ts'ien dit qu'elle venait des mêmes ancêtres que la maison royale Ts'in ; et qu'elle était ainsi du clan Yng. Son fondateur vraiment historique est Tchao-fou, conducteur du char de l'empereur Mou-wang (1001-947) de la dynastie Tcheou ; il en reçut le fief Tchao*, d'où cette famille tira son nom seigneurial.

Ses descendants occupèrent successivement de hautes charges à la cour impériale, jusqu'à l'époque 781-771 ; alors le seigneur Chou-tai, voyant l'empereur Tcheou You-wang perdu de mœurs, se retira à la cour de Tsin, et se mit au service de Wen-heou (780-746).

Relativement à cette troisième phase de l'histoire de Tchao, c'est-à-dire celle de son incorporation au royaume de Tsin, c'est ce seigneur Chou-tai qui est considéré comme son nouveau fondateur. Désormais, elle fournit à son pays d'adoption, une longue série d'hommes éminents, et par eux conquiert une grande influence sur la destinée du royaume.

Tchao-sou ayant reçu du roi Hien-kong (676-652) le fief de Keng*, en récompense de ses grands services, y transporta l'antique capitale.

p.092 Tchao-chouei son frère cadet, reçut à son tour le fief de Yuen*, dont la position était bien préférable ; il y transféra la nouvelle capitale.

Tchao-yang, bien connu du lecteur, la transféra à Tsin-yang*.

Tchao-wan fils du seigneur Tai-tcheng-kiun, dont nous aurons à parler, la transporta à Tchong-meou*.

Enfin Sou-heou (349-326) l'établit définitivement à Han-tan*, où elle resta jusqu'à l'anéantissement du royaume, en 229.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Le recueil intitulé Kiang-yu-piao, vol. Chang, p. 26, donne brièvement les frontières de l'État de Tchao, ainsi qu'il suit : à l'ouest, la montagne Tchang-chan ; au sud, le Fleuve Jaune et la rivière Tchang ; à l'est, le fleuve Tsing-ho ; au nord, le pays de Yen.

Ajoutons seulement quelques mots : Ce royaume ayant une étendue de trois mille li en carré, était environ trois fois plus grand que celui de Han et celui de Wei. Dans la province actuelle du Chan-si, il possédait le territoire de T'ai-yuen, par lequel il voisinait le pays de Wei ; en remontant vers le nord il n'avait pour limite que les contrées habitées par les Tartares nomades, auxquels il prenait tout ce qu'il voulait. Dans la province actuelle du Chen-si, il était à peu près dans les mêmes conditions, au nord. Sa capitale Han-tan était dans la préfecture de Koang-p'ing-fou, province du Tche-li. Ho-kien-fou et King-tcheou, même province ; Ling-tsing-tcheou dans le Chan-tong ; tous ces territoires étaient à lui ; et par eux il touchait aux royaumes de Yen et de Ts'i. À l'ouest, il avait pour frontière le pays de Ts'in, qui finira par l'absorber.

Le lecteur n'a pas oublié la part prépondérante prise par le seigneur Tchao-ou-siu à l'anéantissement de la famille Tche en 453 ; dès lors, le royaume de Tsin avait ^{p.093} moralement cessé d'exister ; il eut encore un roi nominal, pendant quelques années ; mais l'autorité était entre les mains des trois maisons spoliatrices, Tchao, Han, et Wei ; toutes les autres étaient abattues.

Tchao-ou-siu mourait en 425 ; son successeur Tchao-wan ou Tchao-hien-tse, en 409, après avoir été reconnu comme prince de l'empire, mais sans avoir reçu l'investiture officielle.

Tsi, fils de ce dernier, est considéré comme le premier roi de Tchao ; il régna de 408 à 400 ; il est connu dans l'histoire sous le nom de Lié-heou ; c'est lui qui reçut l'investiture, avec le titre de marquis [heou], de même que ses collègues de Han et de Wei.

LIÉ-HEOU (408-400)

@

p.094 Nous connaissons déjà le sens élogieux de ce nom : *prince guerrier, qui sut procurer la paix à son pays**.

En 403, l'empereur le reconnaissait comme vassal de l'empire, indépendant de son ancien souverain de Tsin, et lui donnait l'investiture officielle, avec le titre de marquis (heou) ; en réalité il était vrai roi ; on le nommait ainsi dans les relations officielles, en attendant que l'un de ses successeurs prît ouvertement la qualification si désirée de Wang.

Voici une historiette qui nous fera connaître le caractère de ce prince ; il demanda, un jour, à son Premier ministre Kong-tchong-lien :

— Puis-je anoblir des hommes que j'aime beaucoup ?

Le ministre répondit en lettré :

— Il est en votre pouvoir de les enrichir, mais non de les anoblir.

— Très bien, reprit le prince, voilà Ts'iang et Che, deux musiciens fameux, venus de Tcheng, je veux leur donner à chacun dix mille arpents de terre, avec la population qui s'y trouve ; cherchez donc un endroit convenable pour cela.

— Bien ! répondit le ministre ;

et il n'en fit rien.

Un mois plus tard, revenant de Tai, Lié-heou demanda si l'ordre était exécuté.

— Pas encore, dit le ministre ; je n'ai pu trouver un territoire convenable.

Quelque temps après, le prince fit la même interrogation ; le ministre laissa voir son déplaisir ; puis il prétextait une maladie, et ne parut plus à la cour.

Un sage lettré, gouverneur de P'an-ou*, originaire de Tai, fit au ministre l'observation suivante :

— Votre Excellence a une bonne idée, et veut corriger son souverain ; mais elle ne sait pas s'y prendre ; depuis quatre ans

qu'elle administre cet État, quel sage et vertueux lettré a-t-elle appelé, pour l'aider dans son difficile office ? Peut-être n'en a-t-elle pas trouvé ? Je lui en propose trois, qui sont vraiment recommandables ; à savoir, Niou-hiu, Siun-hing et Siu-yué.

p.095 Le Premier ministre les accepta, et les présenta lui-même au souverain ; celui-ci demanda si enfin son ordre était exécuté.

— Pas encore ; je n'ai pas trouvé un territoire digne de ces hommes éminents.

Niou-hiu, dans ses entrevues avec Lié-heou, lui enseigna les principes de l'humanité et de la justice ; lui montrant que c'était là le premier moyen à mettre en œuvre, pour devenir un grand prince, à l'exemple des anciens « saints ». Lié-heou fut ravi de cette doctrine.

Siun-hing lui enseigna, de même, que pour gouverner un peuple, il fallait choisir des hommes éminents, leur confier de hautes dignités, pour faire rayonner partout la bonne doctrine et les bons exemples.

Siu-yué, à son tour, lui recommanda la modération, l'économie dans les dépenses ; le soin d'examiner les vrais mérites, la vertu sincère, de ceux qu'il se propose de récompenser ; de cette manière, il aurait toujours de quoi suffire à tous les besoins.

Lié-heou enchanté de ces instructions, envoya un billet au Premier ministre, lui disant de ne pas donner suite à son projet ; de plus, Niou-hiu devint conseiller intime du prince (che) ; Siun-hing fut établi grand-juge de la cour (tchong-wei) ; Siu-yué fut gouverneur de la capitale, et grand-archiviste (nei-che) ¹.

Le Premier ministre méritait aussi une récompense ; il reçut deux magnifiques vêtements de gala. Gouverné par de si sages dignitaires, le pays de Tchao prospérait à vue d'œil, et n'avait plus rien à craindre.

En 400, Lié-heou unissant son armée à celles de Han et de Wei, prenait sa part dans l'expédition contre Tch'ou dont nous avons parlé autrefois. On s'avança jusqu'à Sang-k'iou, puis on se retira avec le butin qu'on avait recueilli dans cette razzia.

¹ Naturellement, on ne connaît plus clairement quelles étaient les attributions de ces hauts dignitaires.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

À la fin de cette année, Lié-heou n'était plus ; son frère lui succéda, sous le nom de Ou-heou. Ainsi disent la plupart des historiens, qui attribuent treize années de règne à ce dernier prince, mais n'en rapportent aucun fait. À sa mort, disent-ils, c'est le prince héritier Tchang, fils de Lié-heou, qui monta sur le trône.

Quelques auteurs nient l'existence de Ou-heou, et ajoutent ces treize années au règne de Lié-heou ; la question n'est pas dirimée.

@

KING-HEOU (386-375)

@

p.096 Voici une des significations louangeuses de ce nom : *prince attentif nuit et jour à toutes ses actions**.

En 386, le prince Tchao, cousin du nouveau souverain, et fils de Ou-heou, disputait la succession au trône ; après un premier échec, il se réfugia au pays de Wei ; là on lui prêta une armée pour revendiquer ses droits ; il vint mettre le siège devant Han-tan, mais ne put s'emparer de cette ville importante ; après ce nouvel échec, on ne sait ce qu'il devint ; son nom disparaît de l'histoire.

En 385, l'armée de Ts'i ayant envahi le territoire de Tchao, subit une défaite éclatante à Ling-k'iou*. *Se-ma Ts'ien prétend* que King-heou transféra alors sa capitale à Han-tan ; mais il semble bien faire erreur ; d'autres historiens mettent ce changement sous le règne de Sou-heou (349-326).

En 384, les troupes de Tchao unies à celles de Wei, remportaient une nouvelle victoire sur celles de Ts'i, à Ling-k'iou*.

En 383, l'armée de Wei, se tournant contre celle de Tchao, lui infligeait une grande défaite, auprès de la tour du lièvre (T'ou-tai) ¹.

En 382, King-heou avait précédemment pris la ville de Kang-p'ing ² au marquis de Wei, et s'était empressé de la fortifier ; mais les troupes de Ts'i et de Wei vinrent la lui reprendre, et la rendirent à son maître légitime.

p.097 En 381, King-heou, pour se venger, faisait appel au roi de Tch'ou, et, avec son secours, enlevait à son collègue de Wei la ville de Ki-p'ou ³.

En 380, les troupes de Tchao, de Han et de Wei, allaient au secours du pays de Yen, harcelé par le roi de Ts'i ; elles vainquirent ce dernier, à Sang-k'iou ⁴, et lui arrachèrent ses conquêtes.

¹ T'ou-tai : pour cette tour et résidence princière, voyez au royaume de Wei, année 383.

² Kang-p'ing : voyez, même année, au royaume de Wei.

³ Ki-p'ou : voyez, même année, l'histoire de Wei.

⁴ Sang-k'iou : ibid., même année.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 379, King-heou revenait à la charge contre le marquisat de Wei[], et le faisait envahir à l'improviste ; mais il ne réussit pas dans cette entreprise ; il fut plus heureux contre son propre collègue de Wei, auquel il enleva la ville de Hoang-tch'eng ¹.

En 378, nouvelle expédition contre le pays de Ts'i ; quelques historiens disent que c'est une pure erreur de chronologie, et qu'il s'agit de la campagne rapportée 380 ; de fait, on ne raconte ici aucun détail.

En 377, guerre contre la petite principauté de Tchong-chan (ou Sien-yu), dont nous avons souvent parlé dans l'histoire de Ts'in ; la bataille eut lieu à Fang-tse*, mais sans résultat décisif.

En 376, King-heou, d'accord avec ses deux collègues de Han et de Wei, réduisait son ancien souverain, le roi de Tsin, à la condition de simple particulier, lui enlevant les derniers lambeaux de territoire qui lui restaient, lui interdisant les sacrifices à ses ancêtres, et mettant ainsi la dernière main à l'anéantissement du royaume.

Cette même année, King-heou revenait à la charge contre les Tartares de Tchong-chan, et faisait envahir leur territoire ; une nouvelle bataille avait lieu à Tchong jen* ; mais le pays ne fut ni conquis ni annexé, car nous allons voir les successeurs se protéger par une Grande muraille, et y recommencer plusieurs fois la guerre. *La victoire décisive ne se rapportera qu'en 295.*

En 375, mort de King-heou, remplacé sur le trône par son fils, le prince héritier Tchong.

@

¹ Hoang-tch'eng : voyez, même année, au royaume de Wei.

TCH'ENG-HEOU (376-350)

@

p.098 Singulier nom historique, pour un souverain qui ne passa presque pas une année sans quelque guerre ; Tch'eng signifie *prince qui, par un bon gouvernement, assura la paix à son peuple**.

En 374, il avait à se défendre contre un rival, le prince Chen, qui prétendait à la couronne, et qui avait pour lui un parti considérable ; il finit toutefois par se rendre maître de cette rébellion.

En 373, merveille rare, en plein été, on vit tomber de la neige !

En 372, T'ai-meou-ou, nommé Premier ministre, faisait envahir le marquisat de Wei[] auquel on prit soixante-treize bourgs ou villages. Ce succès excita la jalousie de l'État de Wei, qui se mit en campagne contre Tchao, et remporta une éclatante victoire à Pé-ling ¹.

En 371, l'armée de Tch'eng-heou avait l'insigne honneur de vaincre celle de Ts'in, à Kao-ngan*.

En 370, guerre contre le pays de Ts'í, dont on attaqua la ville de Kien* ; mais Wei[] tour à tour ami et ennemi, vint au secours de la place assiégée, et battit l'armée de Tchao à Hoai ². Tch'eng-heou, pour se dédommager de cette défaite, se jetait sur la principauté de Tcheng, s'en emparait, et la céda à son collègue de Han, en échange du pays de Tchang-tse*.

p.099 En 369, construction d'une Grande muraille, pour arrêter les Tartares de Tchong-chan, dont nous avons parlé un peu plus haut ; travail énorme, qui suppose une immense quantité de corvées imposées au peuple ; et qui, en définitive, n'empêchait guère les invasions des voisins. Les rois de Ts'í et de Wei ont bâti de semblables remparts, qui n'ont pas arrêté les conquêtes du fameux Che-hoang-ti de Ts'in ; celui-ci, à son tour, a élevé la fameuse muraille de « dix mille ly » qui existe encore de nos jours ; elle n'a pas empêché ses successeurs de perdre l'empire qu'il

¹ Pé-ling : voyez, même année, au royaume de Wei.

² Hoai : voyez, même année, au royaume de Wei.

leur avait transmis ¹. Malgré tout, ces grandes murailles ont rendu des services signalés.

Cette même année, Tch'eng-heou et son collègue de plan s'étant unis contre leur compère de Wei, battirent son armée sur les bords du lac Tch'ouo-tche ², et mirent le siège devant sa capitale ; il était perdu ; la discorde survenue entre ses deux vainqueurs fut son salut ; car ceux-ci se retirèrent l'un après l'autre.

En 368, une armée de Tchao envahit le pays de Ts'i, et s'avança jusqu'à sa Grande muraille, dont elle prit une des portes ³ ; après quoi, s'unissant aux troupes de Han, elle alla vexer l'empereur lui-même. Il y avait un prétexte à cette audacieuse entreprise ; il ne s'agissait pas de conquérir son pauvre petit domaine ; toute la Chine se serait levée contre un tel sacrilège ; on voulait, soi-disant, mettre un peu d'ordre à ses affaires, assez embrouillées par les révolutions intestines.

En 367, nos deux sauveurs imaginèrent un moyen génial de rétablir la paix ; deux empereurs au lieu d'un ! le nouveau eut sa capitale dans la ville de Kong* ; l'ancien continua de résider p.100 à Lo-yang, à quelques cent trente ly de son rival. Ce bel exploit accompli, les deux sauveurs de l'empire s'en retournèrent contents chez eux ; mais les choses étaient pires qu'auparavant.

En 366, l'armée de Tchao recommençait ses attaques contre son voisin Ts'i ; il y eut bataille à Ngo-hia*, mais sans résultat décisif.

En 365, elle envahissait le marquisat de Wei[], dont elle prenait enfin la ville de Kien* ⁴.

En 364, le roi de Wei étant en guerre avec le terrible souverain de Ts'in, ses deux collègues Tchao et Han accoururent à son secours ; leurs trois armées furent vaincues à Che-menn*, et laissèrent soixante mille têtes de leurs soldats sur le champ de bataille.

¹ Tchong-chan : était à l'ouest de Pao-ting fou, Tche-li. La muraille qui est au nord-ouest de cette préfecture est probablement celle dont il est question ici.

² Le lac Tch'ouo-tche : Histoire de Wei, même année.

³ La grande muraille de Ts'i avait plus de mille li de long ; elle commençait, à l'ouest, sur le territoire actuel de P'ing-yng hien, 190 li nord-ouest de sa préfecture T'ai-ngan fou, Chan-tong ; elle passait au nord-ouest de la montagne célèbre T'ai-chan, rejoignait à l'est la fameuse ville Lang-ié, puis finissait à la mer... à 70 li au sud de Tch'ou-tch'eng, il y a encore des restes de la muraille.

⁴ [365-362] : voyez aux mêmes années, Histoire de Wei et de Han. Quelques auteurs reculent d'une année la bataille de Koei.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 363, l'armée de Tchao seule revenait encore au secours de Wei, contre Ts'in ; elle empêcha la prise de Chao-leang*, après avoir conjuré une dangereuse défaite à Che-ngo*.

En 362, pour récompense de si beaux services, Kong-chou-ts'ouo, prince héritier de Wei, battait l'armée de Tchao, sur les bords de la rivière Koei*, et enlevait la ville de Pi-lao*. Comme le collègue Han était venu à son secours, Tch'eng-heou eut une entrevue cordiale avec lui, à Chang-tang*.

En 361, ces deux amis faisaient ensemble la guerre à leur dangereux voisin, le roi de Ts'in ; c'est tout ce qu'on en dit ; ce ne furent sans doute que des escarmouches, sans importance.

En 360, Tch'eng-heou réconcilié avec son collègue de Wei, l'aidait dans une guerre contre le pays de Ts'i ; résultat passé sous silence.

En 359, les trois spoliateurs, Tchao, Han, et Wei, transfèrent à Toan-che ¹ leur ancien souverain détrôné, comme nous l'avons dit dans les derniers mots de l'histoire de Tsin.

En 358, à Ko-gnié ², rencontre fortuite de Tch'eng-heou avec son collègue de Wei.

En 356, entrevues amicales du même, avec les souverains de ^{p.101} Ts'i et de Song, à P'ing-lou* ; puis avec celui de Yen, à Ngo*.

En 355, il reçoit un grand cadeau de bois précieux, de son collègue de Wei, pour bâtir sa tour appelée T'an-tai ³.

En 354, l'ami Wei, devenu subitement ennemi, bat l'armée de Tchao, et met le siège devant la capitale Han-tan ; mais le roi de Tch'ou d'abord, puis celui de Ts'i, puis celui de Ts'in étant venus au secours de Tch'eng-heou, la lutte devient acharnée ; pendant cela, le siège est levé.

En 353, Wei revient et prend Han-tan ; Ts'in, Ts'i, Han, et peut-être d'autres États encore, l'attaquent à son tour, et veulent le forcer à lâcher sa proie ; il résiste à tout le monde.

En 351, ce n'est qu'après des coups réitérés, qu'il rend la ville, et fait la paix sur les bords de la rivière Tchang ⁴. Alors, nouvel incident : le roi

¹ Toan-che : voyez à la fin de l'histoire de Tsin.

² Voyez à l'histoire de Wei, même année.

³ Voyez à l'histoire de Wei, même année.

⁴ Voyez à l'histoire de Wei, même année.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

de Ts'in se fâche contre Tch'eng-heou, et lui prend la ville de Pé-ling ¹, dont nous avons parlé en 372.

En 350, mort de Tch'eng-heou, remplacé sur le trône par son fils, le prince héritier Yu ; celui-ci voit s'élever contre lui un prétendant, nommé Sié ; mais il en triomphe, et le force à se retirer à la cour de Han.

@

¹ Voyez à l'histoire de Wei, même année.

SOU-HEOU (349-326)

@

p.102 *Prince qui, par sa constance, vint à bout de tout** ; telle est la signification élogieuse du nom posthume ou historique donné au nouveau souverain.

En 349, il trouvait sans doute que son ancien suzerain, le roi détrôné de Tsin, était encore trop bien, dans le petit fief de Toan-che qu'on lui avait assigné comme résidence ; d'accord avec ses deux compères de Han et de Wei, il le transfère à Touen-liou* ¹.

En 348, entrevue de Sou-heou avec son collègue de Wei, à Ing-tsin*.

En 347, Kong-tse-fan, parent de Sou-heou, prétend lui enlever la couronne, attaque à l'improviste la capitale Han-tan, sans pouvoir la prendre, et y trouve la mort.

En 346, Sou-heou fait une visite à l'empereur ; ce qui, à cette époque, était chose rare, et devait causer un certain étonnement.

En 344, l'armée de Tchao fait la guerre au pays de Ts'i, et lui prend la ville de Kao-t'ang*.

En 343, Kong-tse-k'o, parent de Sou-heou, conduit une armée contre l'État de Wei, auquel il prend la ville de Cheou-yuen ².

Cette même année, le roi de Ts'in, qui venait d'être établi officiellement chef des vassaux, les envoyait, sous l'escorte de son armée, faire une visite à l'empereur ; acte de déférence calculée, p.103 par lequel il faisait le premier usage de sa nouvelle autorité, pour la mieux proclamer. Sou-heou dut s'exécuter comme les autres, quoique ce fût à grand regret.

En 340, le roi de Ts'in faisant une rude campagne contre le pays de Wei, Sou-heou en profita pour envahir aussi le territoire de son collègue ; mais, bien qu'il fût aidé par le souverain de Ts'i, sa campagne fut sans grand résultat.

En 335, Sou-heou fortifiait sa ville de Cheou-ling*.

¹ Touen-liou : d'abord territoire de Wei, appartient ensuite à Han.

² Cheou-yuen : Histoire de Wei, année 343.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 334, il allait se divertir à Ta-ling*, où il resta assez longtemps ; puis à Lou-men* ¹. Là, l'ancien Premier ministre T'ai-meou-ou lui donna une verte leçon ; il arrêta le char du prince, et lui dit :

— Au plus fort des travaux des champs, vous vous amusez ; vous prenez au peuple un temps précieux ; actuellement, le paysan qui chôme une journée pour vous, perd la nourriture de cent jours !

On dit que Sou-heou descendit, pour remercier humblement le vieux seigneur de cet avis si salubre, et retourna à sa capitale.

À cette époque, le roi de Ts'ï, semblait devenir trop puissant, paraît-il ; celui de Tch'ou et en était jaloux ; il se mit à lui faire la guerre, avec l'aide de Sou-heou.

En 333, celui-ci voulut aussi faire quelques conquêtes sur son collègue de Wei, et assiégea sa ville de Hoang, sans pouvoir s'en emparer*.

C'est à ce moment, que le fameux utopiste Sou-ts'in organisait sa ligue des six vassaux contre leur suzerain officiel, le roi de Ts'in ; nous savons à quel misérable échec elle aboutit. Sou-heou était aussi égoïste que les autres fédérés ; il n'avait pas la vue plus longue que la leur ; il voulait se servir de cette machine de guerre, pour son propre avantage, et non pour le bien commun ; il s'allia, se sépara, en un mot changea comme le vent.

p.104 Il crut mieux faire, en construisant aussi une Grande muraille ; mais moins pour se protéger contre le roi de Ts'in, l'ennemi commun, que contre les Tartares du nord, qui étaient bien moins à craindre ² ; il harassa donc aussi son peuple à ce travail peu utile en réalité.

En 332, le roi de Ts'in avait si bien semé la désunion parmi les ligueurs, qu'il lançait une armée de Ts'ï et de Wei contre le pays de Tchao, comme nous l'avons dit dans l'histoire de Wei.

¹ Lou-men : probablement résidence royale de chasse, près de la rivière Pé-lou hong.

² La grande muraille du roi Sou protégeait tout le nord du royaume, c'est-à-dire le nord-est du Chan-si actuel ; elle prenait au nord de Wei tcheou, qui est à 240 li sud-ouest de sa préfecture Siuen-hoa fou, Tche-li : passait au nord de Ta-t'ong fou, Chan-si, où il y en a encore des restes ; puis elle allait toujours vers l'ouest, jusqu'à Lan tcheou, ou K'o-lan tcheou, qui est à 320 li nord-ouest de sa préfecture T'ai-yuen fou (ci-dessus). (Se-ma Koang vol. 6, p. 17, à l'année 244, où il parle aussi de celle de Ts'in et de Yen) — Contre le roi de Ts'in, Sou-heou se croyait assez protégé par les montagnes qui séparaient les deux pays. Le royaume de Tchao avait donc plusieurs grandes murailles.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 328, Tchao-tche, général de Tchao, conduisait ses troupes à l'ouest du Fleuve Jaune, en plein pays de Ts'in ; il était bon guerrier, et ses soldats avaient une juste réputation de bravoure ; il fut cependant vaincu et tué ; l'armée ennemie passa le Fleuve Jaune, à la suite des fuyards, entra sur le territoire de Tchao, et prit les villes de Ling et de Li-che*.

En 327, Han-kiu, autre général de Tchao, tombait à la bataille de Sang-k'iou*, contre Ts'i et Wei, entre les mains de ses ennemis : ce qui équivalait à une défaite.

En 326, mort de Sou-heou. Son enterrement fut sans pareil ; les rois de Ts'in, de Tch'ou, de Yen, de Ts'i et de Wei y furent présents, chacun avec une escorte de dix mille hommes.

@

OU-LING-WANG (325-299)

@

p.105 Le nouveau souverain s'appelait Yong ; il était fils du précédent ; son nom posthume ou historique est assez singulier ; le premier caractère, Ou, indique un prince guerrier, *constant dans ses entreprises, et droit dans ses ordonnances* ; le second, Ling, a six explications, plus ou moins réservées, même mauvaises ; en tout cas, opposées aux cinq sens élogieux du premier ; à savoir, *prince qui ne prenait conseil que de lui-même, et voulait pourtant se rendre célèbre**.

En 325, les deux collègues de Han et de Wei, chacun avec son prince héritier, venaient saluer Ou-ling-wang, dans son palais appelé Sin-kong* ¹.

Celui-ci, trop jeune encore pour gouverner seul, choisit trois grands lettrés pour ses conseillers intimes ; de plus, il chargea trois dignitaires de lui servir d'admoniteurs, et de l'avertir de ses fautes ou de ses erreurs ; chaque fois qu'il avait une décision à prendre, pour l'administration, il consultait d'abord le seigneur Fei-i, conseiller intime du roi précédent ; loin de l'écartier de la cour, il l'avait élevé en dignité.

Dans tout le royaume, les vieillards de quatre-vingts ans et plus étaient divisés en trois classes ; chaque mois, au jour marqué, on leur rendait des honneurs ; et, s'ils en avaient besoin, on leur distribuait des vivres. En un mot, c'était un commencement de règne, d'après le modèle des anciens « saints empereurs », si vantés par les lettrés.

En 324, Ou-ling-wang fortifiait la ville de Hao* parce qu'il y tenait beaucoup et ne voulait plus la perdre.

En 323, il avait une entrevue amicale avec son collègue de Han, à Kiu-chou, dont on ne connaît plus l'emplacement exact.

p.106 En 322, il prenait pour son épouse une princesse de Han ; elle fut reine titulaire.

En 318, son armée était mise en fuite, avec celles des autres ligueurs, par les troupes de Ts'in, au défilé de Han-kou-koan*.

¹ Sin-kong : palais de plaisance.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Cette même année, les princes des Tch'ou, Yen, Han et Wei prenant officiellement le titre de roi (wang), lui se contentait humblement d'être appelé seigneur (kiun) :

— Je n'ai pas ce qu'il faut pour être un roi, disait-il, et je ne veux pas d'un vain titre.

En 317, les troupes de Tchao prenaient part à la grande bataille de Siou-yu*, avec les armées de Han et de Wei, contre celle de Ts'in ; quatre-vingt mille têtes y furent coupées, comme nous l'avons déjà raconté. Ces boucheries sauvages avaient un double but, jeter la terreur parmi les divers royaumes, et les affaiblir en les privant d'une telle quantité d'hommes valides ; les gens de Ts'in ne réussirent que trop dans leur dessein.

Cette même année, les troupes de Tchao étaient encore vaincues par celles de Ts'i, à Koan-tche ¹.

En 316, Ou-ling-wang se voyait enlever les deux villes de Tchong-tou et de Si-yang*, par les bouchers de Ts'in.

En 315, son général Yng (d'autres disent Gni) était encore vaincu par eux.

Cette même année, la cour de Yen étant troublée, Ou-ling-wang chercha quelque sûr moyen d'y remettre le bon ordre ; il rappela le prince royal Tche, en exil au pays de Han, lui donna une armée, pour le conduire à la capitale, et l'aider à monter sur le trône ; mais cette entreprise, confiée au général Yo-tch'e, n'eut pas de succès ; les grands dignitaires venaient de tout apaiser, en proclamant roi le prince héritier P'ing, connu dans l'histoire sous le nom de Tchao-wang.

En 313, l'armée de Ts'in remportait une nouvelle victoire sur les troupes de Tchao, faisait prisonnier le général Tchao-tchoang, p.107 et reprenait la ville de Ling, qui avait été rendue quinze ans auparavant.

Cette même année, les rois de Tch'ou et de Han venaient à la capitale Han-tan, pour une conférence amicale avec Ou-ling-wang ; l'historien n'en donne pas le sujet ; il est facile à deviner ; il s'agissait d'arrêter les envahissements du roi de Ts'in ; plusieurs fois on avait en vain tenté l'entreprise, on espérait trouver quelque meilleur moyen.

¹ Koan-tche : Histoire de Wei, même année.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 312, Tchao-ho, probablement de la maison royale, opérait une razzia sur le territoire de Wei.

En 310, Ou-ling-wang étant allé s'amuser, dans son château de plaisance appelé Ta-ling, vit en songe une jeune fille qui jouait du luth, et qui chantait les paroles suivantes : *Il est une jeune personne ravissante, et parée de brillants atours ; son visage est plus beau que la fleur Tiao ; hélas, ma pauvre Yng, quel sera ton destin ; puisque personne ne te connaît* ¹.

Quelques jours plus tard, le prince, animé par les joyeuses libations d'un festin, raconta plusieurs fois ce songe ; il semblait en être absorbé. Le seigneur Ou-koang, descendant du fameux empereur Chouen, apprenant ces détails, s'imagina aisément que la mystérieuse personne désignait sa propre fille, nommée Yng, et dont le surnom était Mong-yao ; il l'offrit à la reine, et par cette entremise, l'introduisit auprès du prince.

Elle captura le cœur de Ou-ling-wang, à tel point qu'il en était devenu comme fou ; il oubliait son royaume ; il était tout entier à cette concubine ; il lui donna même le titre de reine (Hoei-heou).

En 309, il se rendait à la ville de Kiou-men*, pour y choisir l'emplacement d'une tour et d'une résidence qu'il voulait y bâtir, afin d'y vivre à loisir avec cette concubine, et de là aussi contempler à l'aise la frontière de Ts'ï et de Tchong-chan, deux pays qu'il convoitait. Cette résidence fut d'abord appelée Yé-tai ², la tour solitaire ; puis plus tard Y-tai tour de la justice (de la vertu ?).

p.108 En 307, à la 1^e lune, Ou-ling-wang tenait un grand conseil de ministres et de hauts dignitaires, dans son palais Sin-kong, dont nous avons parlé plus haut ; les conférences ne durèrent pas moins de cinq jours ; et le sage Fei-i eut encore des entretiens particuliers ; nous allons voir, dans un moment, quel était le sujet de cette grave consultation*.

À la 8^e lune, Ou-wang, roi de Ts'in, étant mort, Ou-ling-wang manda en toute hâte à Tchao-kou, gouverneur de la province de Tai, d'aller au plus vite saluer le prince héritier Tsi, alors en otage à la cour de Yen, de

¹ Tiao : d'après les dictionnaires, signifie *petit pois, vesce* ; sa fleur est d'un rouge cramoisi, presque violet (tse), disent-ils ; de fait, cette plante s'appelle tse-tiao dans ces pays-ci. Les naturalistes en font peut-être une description différente.

² Yé-tai : ou I-tai, qu'on pourrait traduire, à la façon européenne, *Sans-souci, Mon Repos*.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

l'accompagner à sa capitale, et d'assister à son intronisation ; il voulait, par cet empressement, gagner les bonnes grâces du nouveau suzerain. Celui-ci n'était encore qu'un lionceau ; bientôt il donna la mesure de ses forces et de son ambition ; ce fut peut-être le plus glorieux souverain de Ts'in ; sans lui, le fameux Che-hoang-ti, son successeur, n'aurait trouvé ni l'armée ni le pays préparés aux gigantesques entreprises, qui devaient le rendre si célèbre ; son nom historique est Tchao-siang-wang.

La conclusion de la conférence, dont nous venons de parler, fut une expédition contre la principauté de Tchong-chan ; on en prit une partie, jusqu'à la ville de Fang-tse* ; après quoi, Ou-ling-wang traversa la province de Tai, monta vers le nord, jusqu'au désert, où jamais aucune armée de Tchao n'avait encore pénétré ; puis il tourna vers l'ouest, parvint au bord du Fleuve Jaune, et monta sur la montagne Hoang-hoa-chan, appelée aussi Long-liu-chan*.

Là, il eut encore une longue conférence avec le sage Fei-i, sur un sujet bien curieux : il voulait adopter, pour son armée, l'uniforme et l'armement des Tartares, qui se montraient cavaliers et archers parfaits, et l'emportaient de beaucoup sur les Chinois.

— Les gens bornés, disait-il, vont rire de moi et du changement que je médite ; mais les gens sensés en reconnaîtront les avantages et l'approuveront ; qu'on rie tant que l'on voudra ; pourvu que de cette manière nous devenions les maîtres du pays de Hou (Hou-ti), et de celui de Tchong-chan*.

p.109 Lui-même, tout d'abord, s'habilla donc à la tartare, pour donner l'exemple ; mais personne ne voulait l'imiter ; parmi les grands dignitaires, des princes de sa propre famille, tels que Tchao-wen, Tchao-ts'ao et Tchao-tsuen, le suppliaient de renoncer à ce projet, si contraire aux anciens usages réputés sacro-saints par toute la nation.

Le seigneur Tcheou-chao insistait dans le même sens. Ou-ling-wang répondait :

— Les anciens « saints empereurs » ont été si grands, parce qu'ils n'ont pas imité les autres, et ont innové où c'était nécessaire ; les dynasties Hia et Ing se sont perdues, pour avoir tenu mordicus aux antiques usages, et refusé les réformes qui s'imposaient. Ainsi, changer les anciens usages n'est pas nécessairement une faute ;

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

les conserver n'est pas toujours vertu ; les vêtements doivent être commodes pour l'homme et ses travaux ; les rites doivent s'adapter aux circonstances.

Les anciens « saints » examinaient les divers pays, les circonstances, les hommes et les choses ; ensuite, ils réglèrent la conduite à tenir, la plus conforme aux besoins de leurs peuples ; car leur principe était de procurer le bien public et la stabilité du royaume.

Chaque pays a ses mœurs particulières ; les anciens « saints » savaient s'y adapter, et ne tenaient pas obstinément à leurs idées ; ils ne mesuraient pas tout le monde à la même aune, et ne chausaient pas tout le monde au même point.

Il faut absolument que nous puissions lutter à armes égales avec nos adversaires ; s'ils nous surpassent, il faut adopter leur système ; l'instinct de la conservation lui-même nous en impose l'obligation ; ainsi en est-il du cas présent ; l'amour-propre, un aveugle attachement à nos traditions, ne doivent pas prévaloir sur le bien public, et nous attirer de grands malheurs.

Ayant ainsi parlé, Ou-ling-wang fit cadeau à son oncle d'un uniforme tartare ; ce prince, qui avait été le plus opposé à la réforme, fut le premier à l'adopter, après le roi ; il avait été vaincu par le raisonnement de son neveu. Bientôt, le changement fut un fait accompli dans tout le royaume de Tchao ¹.

En 306, Ou-ling-wang retournait à la charge contre la principauté de Tchong-chan, et pénétrait jusqu'à la ville de Ning-kia* ; de là il envahissait le pays de Hou jusqu'à p.110 Yu-tchong sur les bords du Fleuve Jaune. Le chef de cette dernière contrée employa un bon moyen pour se débarrasser de lui ; sachant son désir d'avoir une cavalerie comme celle des Tartares, il lui fit un présent de magnifiques chevaux ².

¹ [Se-ma Ts'ien, chap. 43, p.p. 17 et suiv.](#), consacre huit pages à raconter cette réforme ; le fier lettré laisse bien voir à quel point il en est révolté : selon lui, la Chine, seul point lumineux sur la terre, refuge de quiconque voulait se civiliser, gardienne unique de la saine doctrine, la Chine oublie alors sa haute destinée, elle dégénère, elle devient sauvage : elle reconnaît l'impuissance de sa culture intellectuelle, réputée jusque-là sacro-sainte, infaillible, nécessaire à tous les peuples. Quelle humiliation !

² Hou : peuplades tartares appelées aussi Ling-hou (Hou des forêts) ; leur capitale était alors sur le territoire de Chen tcheou ;

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Sur ce, Ou-ling-wang députa plusieurs seigneurs aux cours voisines, pour demander des troupes auxiliaires, afin d'en finir avec la principauté tartare Tchong-chan ; voici les noms de ces ambassadeurs : Leou-wan se rendit au pays de Ts'in ; K'iou-i, à celui de Han ; Wang-pen à celui de Tch'ou ; Fou-ting à celui de Wei ; le prince Tchao-tsio à celui de Ts'i ; le prince Tchao-kou gouverneur de la province de Tai, resta au pays des tartares Hou, pour y organiser aussi des troupes auxiliaires.

En 305, d'après le contexte, il ne semble pas que les cours voisines aient fourni le moindre contingent ; Ou-ling-wang dut se contenter des subsides venus de Tai et de Hou ; il prit lui-même la direction suprême de la campagne, ayant pour général des subsides le prince Tchao-hi ; le prince héritier Tchang, conduisait le centre de l'armée ; le prince Tchao-chao l'aile droite ; le seigneur Hiu-kiun, l'aile gauche ; le seigneur Niou-t sien était l'intendant de la cavalerie et des chars de guerre.

Les différents corps d'armée avaient ordre de se concentrer autour de K'iu-yang*, puis ils se dirigèrent sur le défilé appelé Tsing-hing (ou simplement Hing*).

L'expédition réussit à souhait ; on prit la ville de Tan-k'iou ; on occupa la montagne de Hoa-yang et le défilé Che ; on s'empara encore de Hao, Che-i, Fong-long et Tong-yuen* ; pour obtenir la paix, le prince tartare dut offrir encore quatre autres villes, et l'armée se retira ; en réalité, c'était seulement une trêve.

p.111 En 303, Ou-ling-wang retournait à la charge contre le même pays ; mais le succès ne fut pas grand, paraît-il, car l'historien n'en dit pas un mot.

En 301, mourait la fameuse concubine dont nous avons parlé plus haut ; si Ou-ling-wang ne devint pas fou de chagrin, nous allons le voir commettre sottises sur sottises, par affection pour son fils, le prince Ho, né de cette femme.

En 300, il s'emparait des trois quarts du pays de Tchong-chan, dont le prince tartare se réfugia à la cour de Ts'i. Le territoire annexé s'étendait au nord jusqu'à la province de Tai et au royaume de Yen ; à l'ouest, jusqu'à Yun-tchong et Kiou-yuen ; c'était donc une magnifique acquisition*.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 299, Ou-ling-wang tenait cour plénière dans son palais appelé Tong-kong (ou de l'est), à la 5^e lune, au jour nommé meou-chen. Dans cette assemblée solennelle de tous les grands du royaume, il déclara son fils aîné, le prince héritier Tchang, déchu de ses droits ; à sa place, il nommait le prince Ho, né de la concubine favorite ; et, pour couper court à toutes les difficultés, il abdiquait en sa faveur, et le faisait reconnaître comme roi par tous les dignitaires présents ; après quoi, on se rendit au temple des ancêtres, leur annoncer cette grande nouvelle, puis on procéda de suite à l'intronisation.

Le nouveau souverain, qui n'avait pas encore dix ans, reçut le nom de Hoi, en souvenir de sa mère, et fut appelé Hoi-wen-wang ; le sage Fei-i fut établi son précepteur et son Premier ministre. Ou-ling-wang se contenta du titre de ^{p.112} tchou-fou (père du souverain), et se chargea d'enseigner à son fils l'art du gouvernement.

En dépit de toutes les précautions prises pour éviter une révolution, le nouvel état de choses ne durera pas cinq ans ; un soulèvement était inévitable ; il se produira, quand l'heure sera venue ; Ou-ling-wang y perdra la vie. Pour expliquer son obstination à introduire l'uniforme et l'armement des tartares, divers lettrés recourent à la fascination exercée sur lui par cette concubine ; c'est une erreur ; il avait déjà arrêté son plan avant d'avoir même rêvé à cette femme.

@

HOEI-WEN-WANG (298-266)

@

p.113 Hoi pourrait se traduire *le débonnaire, le bien-aimé* ; car il signifie prince qui aime son peuple, et lui fait de grandes largesses ; Wen donne tout de suite l'idée de *beauté, bonté, majesté, belle prestance* ; les deux caractères réunis forment donc une louange complète*.

Comme on s'y attend, Ou-ling-yang restait le vrai maître du pouvoir ; il continuait à régner sous le nom de son fils. Ayant assuré la tranquillité du pays, il partit en guerre contre les Tartares Hou, ses alliés dans la dernière expédition ; mais sa campagne fut plutôt une course rapide à travers leur territoire. Arrivé à Yun-tchong et Kiou-yuen, il se dirigea vers le sud ; à la frontière de Ts'in, il se donna pour un ambassadeur, entra ainsi dans le royaume, et tomba comme la foudre à la capitale, où il se fit donner audience par le roi, sans se faire reconnaître. Son but était d'explorer le pays et ses forces réelles, de juger la valeur du roi et de ses ministres, et il avait parfaitement réussi. Tchao-siang-wang avait cependant été intrigué de l'air majestueux de cet ambassadeur ; il avait fait prendre des informations après son départ ; il avait même envoyé des troupes pour le ramener à la cour ; mais Ou-Ling-wang avait fait diligence, et avait déjà repassé la frontière. Quand enfin on eut la certitude sur l'identité du faux ambassadeur, la cour de Ts'in fut dans la stupeur, devant une telle audace et une telle habileté.

Le jeune Hoi-wen-wang avait un frère cadet, nommé Chen ; à la fin de l'année, celui-ci fut élevé à la dignité de seigneur de P'ing-yuen [P'ing-yuen-kiun* ¹].

p.114 En 296, Ou-ling-wang s'en allait visiter le pays de Tchong-chan, sa conquête ; de là, il passait à la province de Tai, puis à Yun-tchong ; enfin il mandait le chef des Tartares Leou-fan* ² à une entrevue, à l'ouest du Fleuve Jaune, et lui imposait un contingent de troupes auxiliaires, pour les guerres qu'il méditait ; il tenait absolument à avoir de la cavalerie tartare.

¹ Pourquoi ce titre, puisque le jeune prince n'en avait pas l'apanage ?

² Les Tartares Leou-fan : de la tribu des Hou.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 295, avec le secours des rois de Ts'ï et de Yen, il mettait la dernière main à l'annexion du pays de Tchong-chan ; il réussit à prendre le chef, et le reléguait à Fou-che*, parmi les Tartares occidentaux. Devenu maître de la capitale Ling-cheou, il avait le chemin libre à travers ces pays du nord.

Ou-ling-wang revint à la capitale, publia une amnistie générale, ordonna des festins et des réjouissances qui ne durèrent pas moins de cinq jours ; puis, pour adoucir le chagrin de son fils aîné, le prince Tchang, il le nomma gouverneur indépendant de la province de Tai , avec le titre de seigneur de Ngan-yang [Ngan-yang-kiun* ¹] ; mais il ne réussit pas à guérir la blessure profonde, creusée dans son cœur par son injuste déchéance ; un homme comme Tchang, nature fière et quelque peu mal équilibrée, avait plus de peine à supporter patiemment une telle faute commise par son père.

Ou-ling-wang lui donna pour ministre le grand seigneur T'ïen-pou-li ; choix malheureux, car ce dignitaire, aussi orgueilleux que son maître, était incapable d'apaiser son ressentiment ; c'était jeter de l'huile sur le feu.

Le seigneur Li-touei apprenant cette nomination, vint trouver le Premier ministre Fei-i, et lui dit :

— Le prince Tchang, caractère altier, nature énergique, a un parti très nombreux dans le royaume ; il ne se contentera pas de sa nouvelle dignité ; son ministre T'ïen-pou-li, de son côté, n'est pas moins ambitieux, et fait bon marché de la vie d'un homme ; tous deux ^{p.115} se trouvant si unis par la conformité de leurs sentiments, ne tarderont pas à former des intrigues ; n'envisageant que le profit momentané, sans prévoir les suites ultérieures, ils mettront immédiatement la main à l'œuvre, et leur révolte ne saura attendre bien longtemps avant d'éclater au grand jour. C'est sur votre Excellence que tomberont leurs premiers coups ; pourquoi ne pas prétexter une maladie, et remettre votre charge au prince Kong-tse-tcheng ? vous échapperiez ainsi aux calamités qui vous menacent.

Fei-i répondit :

¹ Comme on le voit, le prince héritier déchu était relégué honorablement à la frontière.

Ngan-yang : ou Tong-ngan-yang, était un peu au sud-est de Ta-t'ong fou, au nord du Chan-si [carte [Maspero](#)].

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

— Quand le roi confia son fils, notre souverain, à mes soins et à ma loyauté, il ajouta ces paroles : « ne vous ralentissez jamais dans votre zèle pour cet enfant ; ne reculez devant aucun péril, dût votre fidélité vous coûter la vie ! » Par deux fois, je me suis prosterné jusqu'à terre, protestant que je ne tromperais pas sa confiance, et que j'exécuterais ses ordres sans faillir jamais ; je les ai écrits, pour les avoir toujours sous les yeux. Et maintenant, par la seule crainte d'une révolte, de la part de ce T'ien-pou-li, j'oublierais des serments si sacrés ! Y pensez-vous ? *« Celui à qui, j'ai juré fidélité est mort ; mais j'agirai de telle sorte que s'il ressuscitait, je puisse lever hautement la tête devant lui »* ; vous connaissez ce proverbe ; il me dicte la conduite à tenir ; j'apprécie votre affection, et je suis touché des craintes qu'elle vous inspire à mon égard ; mais ma résolution est prise ; je ferai mon devoir, sans me préoccuper de ma sécurité personnelle.

— C'est parfait assurément, répliqua Li-touei, et je ne puis qu'applaudir au dévouement héroïque de votre Excellence ; mais je vois déjà le malheur fondre sur vous !

Ayant ainsi parlé, il se retira en pleurant à chaudes larmes. À peu de temps de là, il rencontra le prince Kong-tse-tcheng, et le pressait de prendre des précautions pour empêcher une révolution qu'il croyait inévitable.

De son côté, Fei-i s'adressant au seigneur Sin-ki (ou Kao-sin) lui parla ainsi :

— Le prince Tchang et son ministre sont deux hommes vraiment odieux ¹ ; dans leurs rapports avec moi, leurs paroles sont doucereuses ; mais elles ne peuvent réussir à cacher leur mauvais cœur ; ils pourront peut-être leurrer le père de notre souverain ; alors ils se serviront de son nom pour usurper le pouvoir, et, rusés comme ils sont, ils renverseront l'ordre établi par lui. Je prévois ces malheurs ; la nuit, je n'en puis dormir ; le jour, je n'en puis prendre de la nourriture ; il faut aviser aux précautions nécessaires : si quelqu'un désormais demandait une audience au

¹ Le sage Fei-i n'aurait-il pas dû tenter l'impossible pour empêcher le roi de bouleverser follement l'ordre de la succession ? N'aurait-il pas dû se retirer de la cour, au lieu d'accepter une telle charge ? Mais n'oublions pas ce que vaut la sagesse païenne !

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

jeune roi, il faut m'avertir ; afin que je voie s'il y a quelque piège, quelque danger.

Sin-ki promit d'obéir ponctuellement.

p.116 A quelque temps de là, Ou-ling-wang tenait cour plénière, afin que tous les grands du royaume vinsent renouveler leurs hommages au jeune roi ; en réalité, c'était plutôt pour accoutumer tout le monde à lui obéir, comme au souverain légitime, et définitivement établi ; c'était du même coup enlever au prince héritier Tchang tout espoir de monter sur le trône, et à son parti lui-même toute velléité de soulèvement.

À cette assemblée solennelle, Ou-ling-wang se tenait à côté du jeune souverain ; il fut touché de l'air triste et de la contenance embarrassée du prince Tchang, mêlé parmi la foule des autres dignitaires ; alors seulement il eut regret de l'avoir écarté du trône ; il songea au moyen de réparer cette faute, et se proposa de diviser le royaume en deux parties ; celle du sud resterait à Hoi-wen-wang ; celle du nord, avec Tai pour capitale, serait donnée au prince Tchang ; mais il voulut réfléchir à son aise, sur un projet si gros de conséquences, et si dangereux pour la tranquillité du peuple ; pour le moment il n'en parla à personne.

Peu de temps après cette réunion, Ou-ling-wang conduisait le jeune roi à une de ses résidences d'été, nommée Chao-k'ou* ¹, pour y prendre quelques jours de repos ; chacun d'eux habitait un palais séparé, ne pensant à aucun danger de révolte.

C'était pourtant le moment prévu et attendu avec impatience, par le prince Tchang et ses partisans, pour exécuter un coup de main : ils entourèrent secrètement les deux palais ; puis ils écrivirent un faux billet, mandant le jeune souverain auprès de son père. Le Premier ministre Fei-i ayant reçu ce message, sortit pour voir ce qu'il en était ; il fut aussitôt massacré. Le seigneur Sin-ki donna l'alarme, et conduisit les gardes du roi repousser les assaillants ; le prince Kong-tse-tcheng et le seigneur Li-touei amenèrent du renfort de la capitale, et les révolutionnaires furent vaincus.

Cependant, le prince héritier Tchang, cerné par les troupes du roi, allait tomber entre leurs mains, et être massacré ; Ou-ling-wang eut pitié

¹ Chao-k'ou, tour et résidence.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

de lui, et lui ouvrit la porte de son palais ; Kong-tse-tcheng en fit l'assaut, captura le pauvre réfugié, et le mit à mort.

Tout semblait fini ; nullement ! Kong-tse-tcheng prévoyant l'avenir dit à Li-touei :

— Le vieux roi ne nous pardonnera jamais d'avoir attaqué son palais, et massacré son fils ; il faut nous défaire de lui ; sinon, nous et nos deux familles, nous sommes perdus !

Sur ce, on continua de cerner le palais ; on publia l'avis suivant : quiconque ne s'empressera pas d'en sortir, sera exterminé p.117 avec toute sa parenté. Bientôt le vieux roi se trouva seul ; pour ne pas mourir de faim, il capturait quelques petits oiseaux ; enfin, après trois mois de réclusion absolue, il mourut d'inanition et de chagrin*. Ajoutons que Ts'in Che-hoang-ti mourut en 210 dans ce même palais.

Bien entendu, on se hâta de prendre le deuil selon les rites, et l'on annonça officiellement le décès à toutes les cours souveraines ; les partisans de Tchang et de T'ien-pou-li furent exterminés jusqu'au dernier.

Quant au jeune roi, il se trouvait à la merci de ses sauveurs ; le prince Kong-tse-tcheng devint Premier ministre tout-puissant, avec le titre de Ngan-p'ing-kiun ¹, ou sauveur de la patrie ; Li-touei fut établi ministre de la justice (se-k'eu).

En 294, Hwei-wen-wang cédait au roi de Yen les deux villes de Mou et de I* ; les historiens n'en indiquent pas le motif ; mais on le devine aisément ; au milieu des troubles que nous venons de raconter, le voisin chercha querelle sans doute ; pour ne pas avoir une guerre avec lui, on lui fit ce cadeau.

En 291, on fortifiait la ville de Nan-hing-t'ang*.

En 290, les troupes réunies de Tchao, de Wei et de Ts'i, partaient en guerre contre le pays de Han ; on se livra bataille près du défilé Lou-yang-koan*.

En 288, le général Tong-chou, ayant aidé le roi de Wei, dans une expédition contre le pays de Song, Hwei-wen-wang reçut en récompense la

¹ Voilà encore un exemple d'un titre nobiliaire, indiquant des mérites exceptionnels au service du pays ; non pas un nom tiré du fief de la famille.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

ville de Ho-yang ; mais pendant ce p.118 temps les troupes de Ts'in lui enlevaient celle de Tou-yang*.

En 287, Tchao et Wei guerroyaient contre Ts'i, leur allié ; celui-ci les avait leurrés, sans doute, comme c'était la coutume entre amis.

En 286, Han-siu, probablement originaire de Han, mais alors général de Tchao, retournait à la charge contre Ts'i ; ce ne fut qu'une simple razzia ; car il n'y a pas de détails.

Cette même année, grand deuil à la cour : Hwei-wen-wang perdait une sœur, fille de la fameuse concubine.

En 285, l'armée de Tchao prêtait son concours, ainsi que celles de Wei, de Han et de Ts'in, au célèbre général de Yen pour les grandes guerres que celui-ci commençait contre le pays de Ts'i.

Cette même année, à Tchong-yang*, entrevue de Hwei-wen-wang avec le roi de Ts'in.

En 284, le roi de Yen lui-même venait en visite amicale à la cour de Tchao, demander encore des troupes auxiliaires, pour continuer la campagne contre Ts'i ; cette fois, les alliés prirent la capitale Ling-tche* ; l'armée de Tchao prit pour son propre compte la ville de Si-yang*.

En 283, les troupes de Ts'in et de Tchao poursuivaient à outrance la guerre d'extermination commencée contre Ts'i ; ce pays fut sauvé du péril par le pinceau d'un lettré, le sage Sou-li, frère de l'utopiste Sou-ts'ing bien connu du lecteur. Ce génie entreprit de retirer Hwei-wen-wang de son alliance avec le roi de Ts'in, et il y réussit du premier coup ; il lui écrivit la lettre suivante : p.119

« Les anciens sages disaient qu'un bon roi reçoit la rosée bienfaisante, la pluie opportune, les récoltes abondantes, la prospérité de son peuple, et l'affection des gens vertueux, parce qu'il mérite ces bénédictions célestes, par la vertu qu'il fait briller sur tout son royaume, par les saines instructions qu'il prodigue à ses sujets, par les sacrifices qu'il offre régulièrement aux Esprits tutélaires. Que votre Majesté médite ces principes, et les applique selon les circonstances.

Ce n'est pas envers le seul roi de Ts'in que votre Majesté s'est montrée généreuse ; ce n'est pas pour le seul roi de Ts'i qu'elle

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

réserve sa colère. Le roi de Ts'in simule une amitié intime envers vous, pour obtenir de force des troupes auxiliaires de Han, et faire une guerre acharnée à notre pays. Son amour pour vous est-il sincère ? Sa haine contre nous est-elle irréconciliable ? De tels excès des deux côtés ont des motifs qu'un prince sage doit examiner :

Cet amour et cette haine sont un masque, destiné à cacher le vrai but de Ts'in ; ce qu'il veut, c'est s'annexer le pays de Han, prendre les deux capitales de l'empire, et en finir avec l'empereur ; craignant d'être empêché par les autres souverains, il leur jette le royaume de Ts'i comme appât ; il veut des alliés pour cette guerre simulée contre nous, pour cacher son vrai plan aux yeux des autres États ; c'est ainsi qu'il vous a entraînés, vous et le roi de Wei, dans cette campagne ; et cela malgré vous ; fourbe comme il est, il sentait que vous n'auriez pas confiance en lui sans de sûrs otages ; craignant un soulèvement général contre lui, il se procure des alliés ; ainsi, trompant les uns, effrayant les autres, il tient tous les princes à sa remorque ; mais il se cache en vain ; son jeu est démasqué, et sautera aux yeux de tout le monde.

Attention toutefois ! pris dans un engrenage, on en sort difficilement ! Un corps roulant sur une pente rapide, entraîne dans sa chute beaucoup d'autres, qui n'avaient pas de connexion avec lui. Vous nous fournissez un exemple récent : vous avez pris le pays de Tch'ong-chan, parce que le roi de Wei, occupé à sa guerre contre Tch'ou, ne put venir au secours du prince tartare qui l'en suppliait ; de même, cette campagne acharnée contre nous, permettra l'anéantissement de Han. Le roi de Ts'in promet de partager notre pays entre six souverains ; pendant ce temps, il prendra celui de Han pour lui tout seul ; après quoi il confisquera de même le territoire de l'empereur, enlèvera les neuf trépieds qui sont le palladium de l'empire, et s'arrogera les vases réservés au seul « fils du ciel » pour les sacrifices solennels. Ainsi, toutes les peines et les fatigues auront été pour vous, le profit pour lui.

Voici maintenant une autre considération : D'après les sages politiques de notre époque, lorsque le roi de Han aura perdu son

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

p.120 territoire appelé San-tchoan ¹, et le roi de Wei celui de Ngan-i*, le malheur s'approchera de Tchao à pas de géant.

Le roi de Ts'in avant pris le pays de Han, aura tout l'ouest de l'empire ; le roi de Yen, de son côté, prenant le nord de Ts'i, c'est-à-dire la contrée de Pei-tcheou*, ces deux alliés, pour se donner la main, n'auront que trois cents li à parcourir, et seront sous les murs de vos villes Kiu-lou et Chao-k'iou* ; vous serez enlacé de deux côtés.

La province appelée Chang-tang, de Han, n'est qu'à cent li de votre capitale Han-tan ; par là encore, les deux alliés n'auront que trois cents li à franchir, pour arriver au cœur de votre royaume.

La province de Chang-kiun de Ts'in, n'est pas très éloignée du défilé Ting-koan ; de là, le roi n'a que quinze cents li à faire, pour se rendre à votre territoire de Yu-tchong* ².

Si donc, réunissant les troupes des trois provinces voisines, ce roi envahit votre contrée de Chang-tang, vous perdrez, du même coup, tout ce qui se trouve à l'ouest du défilé Yang-tchang, et tout ce qui est au sud de la montagne Keou-tchou* ; partant de là, ce prince insatiable ira s'emparer de votre chaîne de montagnes si importante Tchang-chan, (ou Heng-chan ³) ; alors il n'aura plus que trois cents li, pour donner la main à son compère de Yen.

Alors, tous les chemins du nord vous étant fermés, vous ne pourrez plus tirer de chevaux du pays de Tai, ni de chiens du pays de Hou, ni de jades précieux de la montagne Koen-chan. Que de pertes à la fois !

Si votre Majesté continue la guerre contre nous, elle fortifiera son ennemi le plus redoutable, assurera la ruine de Han, et s'attirera les malheurs que je viens d'indiquer ; qu'elle veuille donc examiner ces quelques considérations que je lui propose.

¹ San-tchoan : c'est-à-dire *les trois fleuves*, a savoir, le Fleuve Jaune (Hoang-ho), le fleuve Lo-chouei, et le fleuve I-chouei, dans le Ho-nan ; là se trouvait la fameuse forteresse I-yang ; on appelait aussi San-tchoan la contrée enfermée par ces trois fleuves. (Grande géogr., vol. 48, p. 16).

² Ting-koan : ce défilé se trouve dans les montagnes nord-ouest du Chan-si.

Yu-tchong : est le pays montagneux du nord de la province du Chan-si.

³ [c.a. : s'aider des cartes [Maspero](#), et [Reclus](#)]

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

D'ailleurs, le roi de Ts'in nous harcèle surtout à cause de la sincère amitié, que nous avons toujours professée envers la maison de Tchao : En 288, prenant pour soi le titre d'empereur occidental (si-wang), il proposait à notre souverain celui d'empereur oriental (tong-wang) ; il essayait d'armer toute la Chine contre votre royaume, qu'il voulait exterminer ; déjà il avait, dans ce but, fait alliance avec le pays de Yen ; déjà le jour de l'entrée en campagne était fixé ; déjà le partage de vos provinces était réglé, et le lot de chacun des alliés était déterminé. Au dernier moment, notre souverain s'opposa résolument à cette entreprise, et son veto vous a sauvé d'une ruine imminente ; voilà pourquoi il supporte maintenant leur vengeance implacable ; il subit les calamités dont il vous a délivré à ses risques et périls.

De toutes ses forces, il s'est opposé aux envahissements du roi de Ts'in ; il le força de déposer le titre d'empereur occidental ; il l'obligea de rendre au pays de Wei les villes de Kao-p'ing et de Keng-jeou ; de vous restituer Hing-chan (ou Keou-tchou) et Sien-yu*. Notre souverain vous a donc montré le plus grand dévouement ; si vous le récompensez par la guerre, qui voudra désormais vous rendre service ?

Que votre Majesté daigne considérer les faits que je viens de rappeler ; elle n'aura pas de peine à cesser une guerre si funeste. Alors le cœur de notre souverain et de tout son peuple vous sera gagné plus que jamais ; alors la Chine entière célébrera votre justice et votre humanité ; tous les princes feront cause commune avec vous, contre le roi de Ts'in ; et si celui-ci tentait d'imposer à l'un d'eux son joug tyrannique, c'est encore vous qui l'en empêcheriez. Quelle gloire, quelle autorité en reviendrait à votre Majesté !

[Se-ma Ts'ien rapporte](#) avec amour ce memorandum du diplomate, pour montrer de quoi est capable un vrai lettré ; il sauve tout quand il s'en mêle. Quant aux platitudes et aux flatteries de la fin, elles étaient la conclusion obligatoire d'un écrit de ce genre.

p.122 Il paraît que Hwei-wen-wang fut tout à fait persuadé par les raisons du lettré ; il quitta l'alliance de Ts'in, cessa la guerre contre Ts'i, et eut une entrevue avec le roi de Yen ; ce qui n'empêcha pas son général

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Lien-p'ouo, de garder la ville de Si-yang qu'il avait prise, et de continuer quelque temps encore une apparence de campagne, pour ménager le roi de Ts'in, et éviter son ressentiment.

En cette même année 283, Ling-siang-jou, sage et courageux lettré originaire de Tchao-tch'eng, se chargeait d'une commission assez curieuse : Hoi-wen-wang avait une pierre précieuse extrêmement remarquable, appelée Houo-che ; le roi de Ts'in la voulait à tout prix ; il avait même offert quinze villes en échange ; c'était un leurre ; il se proposait sans doute de ne jamais les livrer, ou de les reprendre dans une guerre. Mais comment lui refuser un objet auquel il tenait si fort ? C'était s'exposer à son courroux ! Notre lettré demanda lui-même à être chargé de cette affaire ; il promettait de porter cette pierre précieuse à la cour de Ts'in, de l'offrir à Tchao-siang-wang et de la rapporter à son maître, après avoir berné ce sauvage suzerain.

Nous avons raconté, dans l'histoire de Ts'in, comment l'intrépide lettré exécuta son programme ; comment il alla jusqu'à menacer de son poignard le roi de Ts'in, s'il ne lui rendait pas le fameux joyau. Les historiens chinois ont fait, sur cette anecdote, un poème épique aussi important que l'expédition de *la toison d'or* chez les Grecs ; actuellement encore on raconte ce fait, pour prouver que tout vrai lettré est un héros né, capable de tout ; si, par hasard, l'un d'eux se montrait lâche, c'est que la sagesse lui commanderait cette façon d'agir ; car une vérité incontestable, c'est que tout vrai lettré ne se guide jamais que par la sagesse.

Quant à notre héros, il était de la maison royale de Han ; son ancêtre Han-k'ang avait reçu un fief, dont la capitale s'appelait Ling*, d'où la famille avait pris ce nom.

En 282, Yo-i, le fameux général de Yen, aidé des troupes de Tchao, faisait la guerre au pays de Wei, et lui p.123 prenait la ville de Pé-yang* ; de son côté, le roi de Ts'in, mécontent de ce que Hoi-wen-wang avait quitté son alliance, lui prenait deux villes qui ne sont pas spécifiées.

En 281, il lui enlevait encore la ville de Che-tch'eng*. Hoi-wen-wang voulut se dédommager, en prenant quelque chose à son collègue de Wei ; il se rendit donc à Tong-yang, pour recommencer la guerre contre lui ; par suite de grandes pluies, la rivière Tchang coulait à pleins bords ; il en dériva le cours et le lança sur le camp de Wei ; après quoi, il remporta

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

facilement une éclatante victoire. Ce pays de Tong-yang était d'une grande importance stratégique, ainsi il était très disputé des voisins. Le roi de Tchao y tenait.

Cette même année, le fameux diplomate de Ts'in, nommé Wei-jan ¹, venait offrir ses services à la cour de Tchao ; il était le frère de la reine douairière Siuen-t'ai-heou, donc l'oncle maternel de Tchao-siang-wang ; il était Premier ministre ; des jalousies et des intrigues le forçaient à s'expatrier momentanément ; mais il ne tarda pas à retourner à son poste ; en attendant, il eut l'honneur de remplir le même office auprès de Hoi-wen-wang.

En 280, l'armée de Ts'in ayant battu celle de Tchao, s'emparait encore de deux villes, dont on ne donne pas le nom. Pour se réconcilier avec son collègue de Wei, Hoi-wen-wang lui rendit Pé-yang, qu'il lui avait enlevée deux ans auparavant ; pendant ce temps, son général Tchao-che envahissait le pays de Ts'i, et lui prenait la ville de Ma-k'iou*.

Cette même année, le terrible Pé-k'i de Ts'in remportait une grande victoire sur l'armée de Tchao, coupait vingt mille têtes, et enlevait la ville de Kaong-lang-tch'eng* qui, autrefois, avait appartenu au prince de Tai.

p.124

En 279, Lien-p'ouo, général de Tchao, retournait encore en campagne contre le pays de Ts'i ; c'est ainsi que l'on pratiquait l'amitié envers lui, après avoir, en sa considération, rompu avec le redoutable suzerain de Ts'in.

Voici maintenant une anecdote typique, où les lettrés se montrent dans tout l'éclat de leur supériorité : Tchao-siang-wang tenait, paraît-il, à l'amitié de Hoi-wen-wang ; du moins, il ne voulait pas l'avoir contre soi, dans ses guerres d'extermination contre Han et Wei ; il lui fit donc proposer une entrevue à Ming-tch'e*, au sud du Fleuve Jaune ; mais Hoi-wen-wang, craignant un piège, ne voulait pas s'y rendre ; Lien-p'ouo et Ling-siang-jou l'exhortaient à y aller ; sinon, ce serait trahir sa peur et sa faiblesse.

Hoi-wen-wang y consentit enfin ; mais il voulut avoir pour compagnon ce même Ling-siang-jou, le héros de la pierre précieuse ; il

¹ Wei-jan : s'appelait aussi marquis de Jang [Jang-heou] ; nous en parlons longuement dans notre histoire de Ts'in.

prit encore d'autres précautions minutieuses, comme s'il allait à la mort ; Lien-p'ouo l'escortant jusqu'à la frontière, il lui dit :

— Trente jours sont bien suffisants pour le voyage et l'entrevue ; passé ce temps, si je ne suis pas de retour, il faudra déclarer roi mon fils, le prince héritier ; de cette manière, si je suis retenu captif, Tchao-siang-wang n'aura plus, entre les mains, qu'un simple particulier, duquel il ne pourra rien extorquer de nuisible au royaume de Tchao.

Tchao-siang-wang ne semble guère avoir médité rien de semblable ; il donna un grand festin en son honneur ; s'y étant enivré, il s'oublia jusqu'à lui demander de vouloir bien lui jouer du luth. Hoi-wen-wang condescendit à ce bizarre désir. Les gens de Ts'in ne comprenant pas cet acte de vertu, s'en moquaient entre eux ; l'archiviste s'approcha, et se mit à écrire : telle année, tel mois, tel jour, les deux rois de Ts'in et de Tchao se trouvant à un festin solennel, ce dernier régala sa Majesté de Ts'in d'un air de guitare.

Ling-siang-jou se leva, prit le vase d'argile, instrument de musique national au pays de Ts'in ; il le présenta à Tchao-siang-wang, et lui dit :

— À votre tour maintenant !

Le roi refusant, Siang-jou le menaça de son poignard ; les courtisans se jetèrent sur lui ; p.125 mais il leur lança de tels regards, il poussa des cris si terribles, que ces sauvages en reculèrent épouvantés. Tchao-siang-wang dut s'exécuter, et frapper son pot d'argile. Siang-jou dit à l'archiviste :

— Poursuivez votre narration ; écrivez que sa Majesté a regalé son hôte d'un air de ... pot de chambre.

Ces sauvages ne riaient plus ; le triomphe du lettré était complet.

De retour à la capitale de Tchao, on peut imaginer quelle fut la gloire de Siang-jou ; il avait sauvé la vie et l'honneur de son roi ; il avait humilié le terrible suzerain, et toute sa cour de sauvages ! Naturellement, les félicitations et les honneurs tombèrent en avalanche sur l'intrépide lettré ; à tel point, que le fameux général Lien-p'ouo finit par en être jaloux ; mais notre héros le vainquit encore par son humilité ; il lui prouva combien son épée, si glorieuse fût-elle, était inférieure au pinceau d'un vrai lettré ; comment un sage, avec ses trois pouces de langue, remportait plus de victoires, sauvait plus de royaumes, que les plus grandes prouesses guerrières. Le fier général reconnut sa faute, lui fit amende honorable, à

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

genoux, le dos dénudé, prêt à recevoir les coups de cravache qu'il avait mérités par son orgueil.

Se-ma Ts'ien, chap. 81, pp. 1 et suiv., raconte cela du ton le plus sérieux, dans la biographie de ces deux hommes illustres ; comment le révoquer en doute ? Ce n'est donc pas seulement de nos jours, qu'en Chine la toge l'emporte si fort sur la cuirasse !

Cette même année, Tchao-wang, roi de Yen, étant mort, son grand capitaine Yo-i, en butte aux calomnies de ses envieux, se retira de la cour, et vint offrir ses services à Hoi-wen-wang ; celui-ci le reçut avec empressement, le combla d'honneurs, et lui attribua le fief de Koan-tsing*, avec le titre assez curieux de Wang-tchou-kiun ou seigneur de Wang-tchou. Ce dernier nom était celui d'un étang situé au pays de Ts'i ; Hoi-wen-wang indiquait, par là, qu'il se proposait de conquérir cette région ; ce qu'il fit plus tard, en effet.

En 278, Hoi-wen-wang changea le cours de la rivière Tchang, et la fit passer à l'ouest de Ou-p'ing*.

En 277, il y eut une grande peste au pays de Tchao ; Hoi-wen-wang craignant d'être emporté par le fléau, voulut assurer la succession au trône, et choisit son fils Tan pour prince héritier.

En 276, son général Leou-tchang guerroyait contre l'État de Wei ; il avait mis le siège devant la ville de Ki*, p.126 mais ne parvenait pas à s'en emparer ; le général Lien-p'ouo amena du renfort, et la prit enfin à la 12^e lune ; mais l'expédition ne fut pas terminée pour cela ; l'occasion était trop favorable ; le roi de Ts'in semblait vouloir anéantir le royaume de Wei ; il lui faisait alors une guerre acharnée ; Hoi-wen-wang désirait sa part du gâteau.

En 275, Lien-p'ouo reprenait la ville de Fang-tse*, qui autrefois faisait partie du royaume de Tchao, la fortifiait, puis enlevait celle de Ngan-yang.

En 274, Yen-tcheou, autre général de Tchao, envahissait le pays de Ts'i, et s'emparait, après une vive résistance, de Tch'ang-tch'eng et de Kao-t'ang* ¹.

¹ Tch'ang-tch'eng : était précédemment le fief du fameux général Yo-i (ci-dessus), qui, pour cela, avait le titre de seigneur du (petit) royaume de Tch'ang [Tch'ang-kouo-kiun].

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 273, une armée de Tchao battait la petite principauté tartare des Tong-hou. Ceux-ci avaient envahi le pays de Tai, avaient excité la population à la révolte, poussés eux-mêmes, il est probable, par les secrètes manœuvres du roi de Ts'in ; la répression fut prompte et énergique, et la principauté fut annexée au royaume de Tchao ¹.

Cet exploit fut suivi d'un désastre ; car les troupes de Hwei-wen-wang étant allées au secours de Wei contre Han, celui-ci fut sauvé par l'armée de Ts'in ; il y eut une bataille terrible à Hoa-yang ², où les bouchers de Ts'in coupèrent cent trente mille têtes.

En 272, les précédents travaux de canalisation, au sujet de la rivière Tchang ne rendant pas les services qu'on en attendait, on en fit de nouveaux, pour faire passer cette rivière au sud de p.127 Ou-p'ing. De son côté, le Fleuve Jaune, ce grand devastateur des provinces du nord, grossi par des pluies considérables, inondait des régions entières, et causait d'immenses désastres.

Cette même année, Hwei-wen-wang élevait à la dignité de P'ing-yang-kiun (seigneur de P'ing-yang) son oncle Tchao-pao, frère de la fameuse concubine Hwei-heou.

En 271, Ling-siang-jou, l'intrépide lettré, génie universel, conduisait une grande armée contre le pays de Ts'i ; ce fut sans doute une pure démonstration militaire ; car on dit seulement qu'il s'avança jusqu'à P'ing-i ; et qu'à son retour, il acheva les fortifications de Kiou-men-tch'eng* ³ ; de prouesses et de conquêtes, pas un mot.

À cette même année, Se-ma Koang, raconte l'anecdote suivante : P'ing-iuen-kiun (le seigneur de P'ing-iuen, l'oncle du roi), omettait de payer l'impôt, comme il arrive souvent aux grands personnages de Chine ; Tchao-che, intendant des contributions, fit mettre à mort neuf des employés du prince royal ; celui-ci entra dans une telle fureur, qu'il voulait massacrer le ministre des finances, qui approuvait la conduite de son subalterne ; mais ce grand dignitaire lui dit avec beaucoup de sang-froid :

¹ Tong-hou : peuplade des Huns [Hioung-nou, mendiants, esclaves], demeurait, ou plutôt errait dans les plaines sablonneuses au nord du Tche-li ; parmi ces tribus nomades, c'était celle-ci qui était le plus à l'est ; d'où son nom de Hou orientaux. (Grande géogr., vol. 18, p. 30).

² Hoa-yang : voyez les Histoires de Wei et de Han, à cette année.

³ Kiou-iuen-tch'eng : la ville aux 9 portes.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

— Les lois sont faites pour tout le monde, et sont le plus ferme soutien du royaume ; votre Altesse doit en protéger l'observation, bien loin de les enfreindre ; elle doit le bon exemple à son peuple ; ainsi, grands et petits agissant de concert, cette union rendra l'État inébranlable, et assurera le trône à la famille régnante, dont vous êtes l'un des membres les plus illustres ; votre Altesse elle-même aura donc sa part des avantages d'une bonne administration : négliger les lois, serait préparer la ruine de ce royaume, l'offrir comme une proie facile au premier attaquant.

Le seigneur fut calmé par cette réponse pleine de bon sens ; il eut même la loyauté de raconter le fait et de louer la fidélité de Tchao-che devant le roi ; en récompense, l'intendant devint ministre des finances ; il remplit son office avec tant de probité, qu'il n'y avait plus de difficultés à recueillir les impôts ; le trésor était toujours en bon état, et le peuple était à l'aise.

Voici maintenant une anecdote d'un tout autre genre : Ce seigneur de P'ing-iuen était un amateur de lettrés, il avait plusieurs milliers de ces parasites à sa solde, et un grand nombre de ces meubles précieux ornaient son propre palais. Un jour, une ^{p.128} de ses concubines prenant le frais à l'une des fenêtres de l'étage supérieur, d'où l'on avait une belle vue sur la campagne, aperçut un boiteux qui marchait sur le chemin d'une façon assez comique ; elle en rit à gorge déployée ; mal lui en prit :

Le lendemain, l'estropié se présentait à la cour du prince, et parlait ainsi :

— On m'a dit que votre Altesse aime les lettrés, et que ceux-ci franchissent des milliers de li, pour venir se mettre à votre service, parce que vous les estimez à leur juste valeur ; vous n'êtes pas passionné pour les femmes, comme le sont malheureusement d'autres princes. Quant à moi, la nature m'a affligé d'une grande infirmité, comme vous le voyez ; je n'en suis pas moins un lettré, imbu de la sagesse des anciens ; or, hier, une de vos misérables concubines a osé rire de moi ; pour réparation, je vous demande la tête de cette personne.

Le prince répondit en plaisantant ; mais l'autre ne l'entendait pas ainsi ; n'ayant pas reçu satisfaction, il fit connaître à ses collègues l'humiliation dont il avait été l'objet ; ceux-ci voyant leur docte caste méprisée, organisèrent

une sorte de grève, et se retirèrent les uns après les autres ; au bout d'un an, il n'en restait plus que la moitié, résolus à en faire autant.

Pour prévenir leur départ, le prince fut obligé d'exécuter sa concubine ; et d'aller en personne chez le boiteux, lui demander pardon d'avoir plus aimé une femme qu'un savant lettré ¹.

Cette anecdote, que ces messieurs tiennent pour historique, dépeint très bien l'incroyable fatuité de ces personnages ; vraie ou fausse, cette narration leur sert à prouver que leurs privilèges existent de temps immémorial, et reposent sur des bases inébranlables. Mais le lecteur, qui aura avec nous étudié les histoires des divers royaumes de la Chine, sera convaincu que cette classe d'hommes a toujours été la plus vile et la plus méprisante, au milieu de cette grande nation aux qualités éminentes.

En 270, une armée de Ts'in envahissait le territoire de Tchao, et mettait le siège devant Ngo-yu*. À cette nouvelle, Hwei-wen-wang tint conseil avec son fameux général p.129 Lien-p'ouo et avec Yo-tcheng, fils du grand capitaine exilé Yo-i dont nous avons parlé plus haut ; ces deux guerriers firent observer que la route était longue ; qu'elle était dangereuse, à cause des nombreux défilés qu'elle parcourait ; qu'ainsi ce serait difficile d'aller au secours des assiégés.

Hwei-wen-wang interrogea ensuite le seigneur Tchao-che, qui lui répondit :

— En vérité, le chemin est long et périlleux ; dans les défilés, il faut se serrer les uns contre les autres, comme deux rats qui passent ensemble un même trou ; mais, comme toujours, c'est le plus courageux qui l'emportera.

Sur ce, Tchao-che fut chargé de conduire une armée au secours de Ngo-yu. Étant parti de Han-tan, la capitale, il fit trente li la première journée, et ordonna de dresser les tentes, selon les anciens usages ; puis il fit publier l'avis suivant : quiconque critiquera ma manière de faire sera puni de mort.

¹ L'un des plus célèbres, parmi ces parasites, fut Kong-suen long, dont on a encore quelques ouvrages ; ou plutôt des ouvrages portant son nom, car ils semblent apocryphes.

Un autre, de quelque renom, est K'ong-tch'oen. Le recueil intitulé I-che, vol. 140, pp. 4 et 10, a des spécimens de leurs savants entretiens sur la « haute diplomatie » de l'époque.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

À ce moment, une autre armée de Ts'in, jointe aux troupes auxiliaires de Han, arrivait sous les murs de Ou-ngan*, située non loin de là ; les tambours, les cris des hommes faisaient un tel vacarme, que les maisons de la ville en tremblaient. Quelqu'un, dans le camp de Tchao, s'écria qu'il fallait d'abord courir au secours de Ou-ngan ; le généralissime lui fit aussitôt couper la tête.

Après quoi, il se contenta d'élever un camp retranché, où il demeura en expectative pendant vingt-huit jours, sans rien faire, sinon hausser et solidifier ses murs de terre. Un espion de Ts'in s'étant hasardé jusqu'à venir dans le camp, fut pris et conduit devant le généralissime, qui ordonna de le régaler et de le relâcher.

Le captif libéré s'empressa de raconter ce qu'il avait vu ; son général en riait de bon cœur :

— Après une journée de marche, disait-il, les gens de Tchao se sont cantonnés, sans oser avancer plus loin ; c'est juste ; Ngo-yu ne leur appartient plus !

Mais Tchao-che, après le départ de l'espion, avait fait plier bagage, puis, au pas de course, pendant un jour et une nuit, avait conduit son armée jusqu'à 50 li seulement de Ngo-yu, il avait passé les lignes ennemies et les défilés sans être aperçu. Aussitôt il choisit son camp et s'y fortifia solidement. Ce n'est qu'après cela que l'armée de Ts'in arriva.

L'officier Hiu-li avait demandé un moment d'entretien avec Tchao-che, il lui dit :

— Les troupes de Ts'in seront furieuses de notre arrivée inattendue ; elles vont nous charger avec rage ; veuillez donc serrer et appuyer les rangs, tenir tout prêt pour soutenir leur attaque. Maintenant, punissez-moi de mon audace, pour avoir osé critiquer mon général.

p.130 Tchao-che content de sa remarque lui répondit :

— Allez ; nous en reparlerons une autre fois !

Le même officier demanda alors permission d'ajouter un mot :

— Celui, dit-il, qui le premier aura occupé cette colline au nord, sera vainqueur ; celui qui y arrivera trop tard est perdu !

Le généralissime approuva encore la proposition si raisonnable de son inférieur, et envoya dix mille hommes occuper le point stratégique le plus important. Ce fut à peine fait que l'armée de Ts'in voulut s'en emparer :

vains efforts ! elle fut battue. Tchao-che lança alors ses gens sur elle et la mit en grande déroute ; par cette victoire il obtint encore le retrait des troupes qui assiégeaient la ville de Ngo-yu, et rentra ainsi triomphalement à la capitale Han-tan. Il avait fait une campagne que les meilleurs généraux avaient jugée impossible.

En récompense, il fut élevé à la dignité de Ma-fou-kiun (seigneur de Ma-fou) ¹, et fut sur le même rang que Lien-p'ouo et Ling-siang-jou ; quant à l'officier Hiu-li, il monta au grade de Kouo-wei, haute dignité militaire dont on ne connaît plus les attributions.

En 269, une nouvelle armée de Ts'in revenait à la charge contre cette importante ville de Ngo-yu, sans pouvoir s'en emparer. Hoi-wen-wang, fier de ses succès, pensait à tourner ses armes contre le pays de Yen, dont il se promettait un facile triomphe. En effet, deux années auparavant, le roi avait été massacré dans une révolution de palais ; l'ordre y était à peine rétabli, on pouvait espérer pêcher en eau trouble. Mais le fameux lettré-diplomate Sou-tai ², secrètement vendu au roi de Yen, empêcha, dit-on, cette campagne par la fable suivante :

« Votre serviteur passant la rivière I-chouei*, remarqua un coquillage, tout grand ouvert, se chauffant sur le sable au soleil ; un martin-pêcheur s'élança pour le happer ; mais le coquillage se refermant enserra le bec de l'oiseau ; celui-ci lui disait : s'il ne pleut aujourd'hui ni demain, tu seras mort ; l'autre répondait : si je n'ouvre aujourd'hui ni demain, tu seras mort ; tous ^{p.131} deux s'obstinaient ainsi ; survint un pêcheur, qui, enchanté de sa bonne fortune, emporta l'un et l'autre. Si vous faites la guerre au roi de Yen, surviendra celui de Ts'in, qui dirimera la querelle en prenant les deux royaumes.

En 266, mourait Hoi-wen-wang ; le prince héritier Tan lui succédait sur le trône.

@

¹ La montagne Ma-fou : appelée aussi Tse-chan : est à 30 li nord-ouest de Han-tan hien, qui est à 55 li sud-ouest de sa préfecture Koang-p'ing fou, Tche-li. Le général Tchao-che reçut cette contrée en fief, avec le titre nobiliaire ; son tombeau est encore maintenant sur cette montagne (Grande géogr., vol. 15, p. 26).

² Sou-tai, soi-disant fin diplomate, homme aux mille stratagèmes, parmi lesquels se trouvait celui de recevoir secrètement de l'argent, était frère du fameux utopiste Sou-ts'in, que le lecteur oubliera difficilement ; c'était donc une famille de « grands hommes » !

HIAO-TCH'ENG-SANG (265-245)

@

p.132 Le caractère Hiao a cinq significations, toutes bonnes ; en voici une : *Prince aimable et bienfaisant pour toute sa famille*. Tch'eng peut se traduire ainsi : *Prince qui, par un bon gouvernement, sut assurer la paix à son peuple** ; nous verrons si ce beau nom posthume a été mérité.

Le seigneur de Ping-yuen-kiun, oncle du nouveau roi, fut nommé Premier ministre ; mais comme le souverain était encore trop jeune pour gouverner, c'est sa mère, la reine douairière qui régna de fait à sa place, pendant quelques années.

En 265, une armée de Ts'in prit trois villes, dont on ne donne pas le nom ; ce n'était pas chose bien extraordinaire ; toutefois la cour de Tchao en parut terrifiée ; la reine mère dépêcha une ambassade au roi de Ts'i, lui demandant du secours ; celui-ci répondit :

— Envoyez-moi le jeune prince, seigneur de Tchang-ngan-kiun, en otage ; et mon armée se met en marche.

La reine mère refusant absolument, les grands dignitaires l'exhortaient avec instance, lui montrant combien cette demande du roi de Ts'i était raisonnable et modérée ; elle finit par se fâcher, et fit publier à la cour l'avis suivant : si quelqu'un vient encore me parler de cette affaire, je lui cracherai à la figure.

Malgré cette défense, un bon vieux conseiller, nommé Tch'ou-tche, se présenta et obtint gain de cause, comme nous allons le voir, la conversation est un peu longue ; mais elle est si gentiment chinoise qu'on a plaisir à la suivre ; le grave Se-ma Ts'ien l'a jugée digne d'être consignée en entier dans son histoire ; après lui, tous les auteurs ont eu garde de l'omettre ; elle est connue et récitée par tout le monde des lettrés, comme un des morceaux de la plus fine habileté ¹.

¹ Cette pièce littéraire est traduite dans Zottoli, IV, p. 189. — Quiconque a vécu en Chine, sait la coutume de ses habitants ; ils vous parleront pendant deux heures, du soleil, de la lune, des étoiles, et de toutes sortes de choses ; finalement, comme par hasard, ils aborderont le sujet qui les amène ; interrogés sur le but de leur visite, ils répondront qu'ils viennent vous saluer.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

p.133 Le bon vieux demanda audience ; la reine mère l'accorda d'assez mauvaise grâce ; enfin le digne homme entra dans la salle, marchant avec grande difficulté :

— Votre serviteur, dit-il, souffre des jambes ; ainsi il m'est impossible de marcher plus lestement ; depuis longtemps, j'ai même été empêché de venir saluer votre Majesté ; jusqu'ici j'ai pu patienter ; enfin, aujourd'hui, j'ai voulu absolument m'assurer de l'état de votre santé.

— Je me porte bien, répond la reine ; Mais j'ai sur vous l'avantage de me servir de ma voiture, et ne suis pas obligée de marcher.

— Votre appétit est-il bon ? N'en manquez-vous pas quelquefois ?

— Je me contente d'un peu de riz liquide.

— Votre serviteur est absolument privé d'appétit ; en me forçant, je puis marcher encore trois à quatre li ; alors je me sens un peu mieux, et éprouve un peu le besoin de manger.

— À mon âge, dit la reine peu à peu radoucie, je ne pourrais en faire autant.

— Votre serviteur a un fils, nommé Chou-k'i, bien peu capable ; mais je suis vieux, j'ai pitié de lui ; je voudrais lui assurer une position honorable à la cour, parmi les gardes du palais royal ; demander une pareille faveur, est une grande audace de ma part, je le sais.

— Je vous accorde volontiers cette grâce ; quel âge a votre fils ?

— Il n'a que quinze ans ; c'est bien jeune sans doute ; mais je tiens à lui assurer une carrière, avant de descendre dans la tombe qui est déjà entr'ouverte pour moi.

— C'est bien ; mais je m'étonne qu'un homme ait une si tendre affection pour ses enfants.

— C'est que les hommes aiment leurs enfants plus tendrement que les femmes.

— Jamais je ne vous concéderai cette parole ! les femmes surpassent tout le monde en affection pour leurs enfants.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

— J'avoue m'être imaginé que votre Majesté a un faible, pour sa fille, la reine de Yen ; mais qu'elle n'aime guère son fils, le prince Tchang-ngan.

— Vraiment vous vous êtes trompé ; il n'y a même pas de comparaison pour l'affection que je lui porte.

— Mais les parents qui aiment vraiment leurs enfants, prévoient et assurent leur avenir. Ainsi avez-vous fait envers votre fille, la reine de Yen : A son mariage, vous l'avez reconduite un bout de chemin ; à votre séparation, vous avez versé de chaudes larmes ; la pensée qu'elle s'en allait si loin, et que de longtemps vous ne la verriez plus, vous serrait le cœur. Mais une fois partie, vous pensiez encore à elle ; vous faisiez des vœux et vous offriez des sacrifices, pour qu'elle ne revînt pas, qu'elle ne fût pas renvoyée ; vous demandiez pour elle un avenir heureux dans sa nouvelle patrie, des fils, des petits-fils, en ligne ininterrompue sur le trône royal.

— Oui, vous avez bien deviné mon cœur ; il en fut ainsi. p.134

— Or, je vous demande, parmi les princes qui reçurent un fief, il y a trois générations, y en a-t-il qui aient, en ce moment, de la descendance directe ?

— Non, il n'y en a pas en ce royaume de Tchao.

— Dans les autres pays, y en a-t-il ?

— Je n'en ai pas connaissance.

— En effet ; ou bien ces princes eux-mêmes, ou bien leurs fils, ou leurs petits-fils, sont atteints par le malheur ; un peu plus tôt, un peu plus tard, c'en est fait d'eux ; la destinée les emporte. Cependant, on ne peut pas dire qu'il n'y ait aucun homme capable parmi eux. Où donc en est la raison ? je vais vous le dire : c'est que ces princes ont bien une haute position, mais ne font rien pour s'en rendre dignes ; leurs revenus sont considérables, mais ils ne font rien pour les mériter ; ils se contentent de vivre dans l'opulence et le luxe ; voilà toute leur occupation.

— Quant à votre jeune fils, c'est bien la même chose : il a reçu le fief de Tchang-ngan* ; ses terres sont les meilleures du royaume ; il possède en abondance des trésors, des vêtements, des meubles,

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

etc, sans avoir jamais rien fait pour le bien public. Si, par malheur, votre Majesté venait à disparaître, quel appui solide ce jeune prince aurait-il dans le royaume, pour se conserver ? Voilà pourquoi j'ai dit que votre Majesté ne sait ni prévoir ni assurer l'avenir de ce jeune prince ; qu'enfin elle ne l'aime pas autant que sa fille, la reine de Yen.

— C'est très bien, répondit la reine douairière, je comprends votre pensée ; je remets mon fils entre vos mains ; disposez-en comme vous le jugerez le mieux.

Une escorte de cent chars conduisit le jeune prince à la cour de Ts'i ; l'armée arriva aussitôt, et repoussa l'invasion ; le bon vieux conseiller avait abouti, là où tous les autres avaient échoué ; il avait su toucher le cœur de la mère, en prenant une voie détournée.

Quant le sage Tse-i apprit ces détails, il remarqua :

— Même les princes du sang ne peuvent se soutenir dans leurs hautes dignités, sans des mérites personnels ; il leur est impossible de jouir tranquillement de leur opulente oisiveté ; à plus forte raison en sera-t-il ainsi des gens ordinaires.

Cette même année, T'ien-tan, seigneur de Ngan-p'ing, et général de Ts'i, conduisait une armée unie aux troupes de Tchao, contre le pays de Yen, auquel il prit la ville de Tchong-yang (ou Tchong-jen)* ; après quoi il p.135 marcha contre l'État de Han, auquel il enleva la ville de Tch'ou jen*. À la fin de l'année, le roi de Ts'i étant mort, et la reine mère gouvernant au nom de son jeune fils, ce général en fut mécontent ; il se retira donc à la cour de Tchao, où il devint plus tard Premier ministre.

En 264, mourait la reine douairière, mère de Hiao-tch'eng-wang.

En 262, celui-ci eut un songe extraordinaire : il s'était vu habillé d'une tunique dont les deux moitiés, ayant couture le long du dos, étaient de deux couleurs différentes ; dans cet accoutrement, il était monté sur un char traîné par des dragons, qui prirent leur vol vers le ciel ; mais bientôt il était tombé des nues, auprès d'un monceau d'or et de jades.

Naturellement, il fallait trouver l'explication de ces bizarreries ; car, pour les païens, un songe est une affaire importante ; ils ne sont tranquilles que si le diseur de bonne aventure a le bon esprit de les rassurer.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Dans le cas présent, voici la réponse donnée par le devin : la grotesque tunique présage des malheurs ; le vol vers le ciel et la chute indiquent un leurre d'une belle apparence, mais dépourvu de réalité ; la montagne d'or et de jades annonce de grands chagrins.

Peut-être ce rêve est-il historique ¹ ; peut-être n'est-ce qu'un procédé littéraire pour amener la narration des événements qui suivent ; nous n'en serions point étonnés, les lettrés-historiens ayant la manie de prévoir l'avenir, n'importe de quelle manière. Ici, l'auteur écrivant longtemps après coup, savait parfaitement que l'offrande d'une partie de la province de Chang-tang, avait été pour le royaume de Tchao une tentation bien alléchante ; et que son acceptation avait été le principe de grandes guerres avec le roi de Ts'in ; celui-ci voulait s'emparer de Tchao, comme de Han et de Wei ; il n'attendait que le moment favorable pour commencer ses campagnes d'extermination ; il ne craignait plus guère les deux autres États, qui ne vivaient plus que par grâce. Tchao va lui coûter plus d'efforts ; mais il parviendra enfin à son but ; et le prétexte des hostilités sera la reprise d'un territoire qu'on aurait dû refuser, et qu'il convoitait.

p.136 Quoi qu'il en soit du songe, révélateur ou non, voici la suite des événements : Trois jours après ce rêve mystérieux, arrivaient des ambassadeurs, envoyés par le seigneur Fong-ting, offrant, de sa part, la partie de Chang-tang qui dépendait du roi de Han, et que celui-ci ne pouvait plus sauver des griffes de Ts'in.

Tchao-pao, seigneur de P'ing-yang et Premier ministre, ne voulait à aucun prix recevoir un cadeau si dangereux ; il craignait, avec raison, la rage du roi de Ts'in, à qui l'on arracherait le fruit de ses dernières victoires :

— Ce serait, disait-il, un affront aussi fort, que si nous allions lui couper le blé qu'il aurait ensemencé de ses propres mains ; de plus, il lui est très facile de nous harceler sans trêve dans cette

¹ Dieu, dans sa providence paternelle, peut employer le moyen des songes, pour faire connaître sa volonté, ou pour faire connaître un malheur qui menace ; l'histoire de l'Église, dans l'ancien Testament et dans le nouveau, en offre des exemples frappants. Dieu peut en même temps donner la claire et certaine interprétation de ces songes providentiels, à l'un de ses serviteurs, prophète ou voyant. Il ne répugne pas à la bonté de Dieu d'employer ce moyen à l'égard des païens, plus rarement sans doute. Mais le démon, singe de Dieu, a aussi ses songeurs et ses devins.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

contrée, dont les voies fluviales communiquent avec son royaume ; enfin, il a déjà promis d'insignes récompenses à ses troupes, dès qu'il se sera rendu maître de ce pays, dont la population si belliqueuse augmentera grandement l'effectif de ses armées. Ainsi, concluait-il, le roi et ses soldats sont absolument décidés à s'emparer de Chang-tang.

Hiao-tch'eng-wang fut mécontent de ces remarques ; ayant déjà une portion de cette contrée, il était trop dur pour lui de refuser l'autre, qui s'offrait d'elle-même ; il demanda donc l'avis de son oncle Chen, seigneur de P'ing-yuen ; et encore l'avis du haut dignitaire Tchao-yu ; ceux-ci lui répondirent, selon son désir, qu'il ne fallait pas perdre une occasion unique ; et le territoire fut accepté. L'hameçon avalé, le poisson ne le rend pas ; il faut lui arracher les entrailles pour l'en retirer ; tel est le cas de Tchao ; il se fera exterminer plutôt que de lâcher sa proie.

Hiao-tch'eng-wang chargea le seigneur de P'ing-yuen d'aller, avec une armée, prendre possession officielle de la nouvelle contrée. Pour s'attacher les dignitaires et le peuple, on assigna les récompenses suivantes :

Au gouverneur Fong-ting*, un fief de trois villes, d'une population de dix mille familles chacune mais, désintéressement bien rare pour le pays et surtout pour l'époque, ce seigneur refusa absolument ce cadeau, pour ne pas paraître avoir vendu sa province, quand il avait seulement voulu la sauver.

Aux autres grands officiers, un fief de trois villes de mille familles chacune, avec le titre de marquis [heou] transmissible de père en fils à perpétuité.

Aux officiers inférieurs employés dans l'administration, un avancement de trois degrés dans la hiérarchie, avec appointements en conséquence.

Aux habitants, six onces d'or à chacun.

p.137 En 260, le roi de Ts'in commençait la revendication ; nous l'avons racontée en détail, dans l'histoire de ce pays ; ici nous en donnerons seulement le résumé : Le général Wang-he envahit la province en litige, dont la population s'enfuit sur le territoire de Tchao ; le général Lien-p'ouo fut battu à plusieurs reprises ; après quoi, il se cantonna dans un camp

retranché, magnifiquement fortifié, à Tchang-p'ing ¹, dans le dessein de laisser l'ennemi qu'il n'avait pu vaincre en bataille rangée.

Les choses en étant à ce point, Fan-tsiu, le rusé ministre de Ts'in, trouva moyen de brouiller Hiao-tch'eng-wang et son brave général ; Lien-p'ouo fut remplacé par un homme incapable, Tchao-kouo, fils du fameux général Tchao-che.

Contre ce nouveau venu, le roi de Ts'in envoya son terrible capitaine Pé-k'i ; dès lors, l'issue n'était plus douteuse. Tchao-kouo fut attiré dans une impasse : son armée, battue, divisée en deux tronçons, cernée de toutes parts, appela à son secours les troupes de Ts'i, qui ne vinrent pas ; n'ayant plus de vivres, elle alla jusqu'à se nourrir de chair humaine ; pendant quarante-six jours, elle montra un courage surhumain ; elle livra plusieurs batailles, sans pouvoir rompre le cercle de fer qui l'entourait ; finalement, Tchao-kouo, son généralissime, étant mort percé d'une flèche, cette héroïque armée se rendit à son vainqueur. Celui-ci déshonora ce succès éclatant par une sauvagerie sans nom ; il fit couper la tête aux quatre cent cinquante mille hommes qui s'étaient confiés à sa parole ; il réserva seulement deux cent quarante jeunes gens chargés d'aller partout répandre la nouvelle de ce désastre ; il n'avait qu'à poursuivre cette campagne, et le royaume de Tchao était perdu. Pé-k'i massacra ces hommes, parce qu'il craignait que relâchés ils recommenceraient la guerre.

En 259, Pé-k'i divisa ses troupes en trois corps : l'un, sous les ordres du général Wang-he continua la guerre au cœur même du pays, et prit les villes de Ou-ngan et de P'i-lao* ; p.138 l'autre, commandé par Se-ma Keng, opéra dans le nord, et fut chargé d'établir une administration régulière dans la province de Chang-tang qu'on venait d'enlever ; le troisième enfin, conduit par Pé-k'i, allait mettre le siège devant la capitale Han-tan ; avec un tel

¹ Tchang-p'ing : Pé-k'i vainquit d'abord l'armée de Tchao près de cette ville, qui se trouvait à 21 li nord-ouest de Kao-p'ing hien ; celle-ci est à 83 li au nord de sa préfecture Tche-tcheou fou, Chan-si. — Les troupes de Tchao s'étant retirées vers le nord, Pé-k'i les poursuivit et les accula dans l'impasse et le défilé appelés Tchang-p'ing-koan, à 40 li au sud de Tchang-tse hien, qui est à 50 li sud-ouest de sa préfecture Lou-ngan fou (ci-dessus). Les annales de Tche-tcheou fou, vol 51, pp. 6 et suiv., disent que l'endroit du massacre est entouré de hautes murailles, de quatre côtés ; au sud il y a seulement un défilé, ou deux chars ne peuvent aller de front ; on y bâtit une pagode appelée K'ou-leou-miao, ou *pagode des ossements desséchés* ; la vallée s'appelle Sin-yuen-kou ou *mémorial de la trahison*. (Petite

plan et un tel homme, les derniers jours de Tchao étaient comptés ; il va au contraire être sauvé.

Les succès et la gloire de Pé-k'i avaient excité la jalousie du Premier ministre Fan-tsiu ; pour lui faire échec, il persuada au roi d'accorder la paix au royaume de Tchao, moyennant la cession de six autres villes, et Pé-k'i fut rappelé. C'était un coup de foudre ; le général comprit très bien d'où il venait ; sa haine pour le ministre fut irréconciliable ; mais son épée se brisera contre le pinceau de l'astucieux lettré ; en Chine plus qu'à Rome se vérifiait l'adage « *cedant arma togæ* ».

Après le départ de l'armée de Ts'in, les fortes têtes diplomatiques de Tchao tinrent conseil pour trouver un moyen de ne pas livrer les six villes promises ¹. Le ministre Yu-k'ing, fameux lettré-errant, qui avait enfin trouvé une place digne de son génie, demanda au roi :

— Votre Majesté a envoyé le seigneur Tchoa-ho signer le traité de paix ; mais enfin, qu'en pense-t-elle ? l'armée de Ts'in s'est-elle retirée par affection pour vous ? ou parce qu'elle était harassée ?

— C'est qu'elle ne pouvait plus tenir campagne, répondit le prince.

— Alors votre Majesté juge les troupes de Ts'in incapables de continuer la guerre ; et, malgré cela, elle accorde bénévolement les villes demandées ? c'est se démolir soi-même, pour fortifier son ennemi ; si l'an prochain, l'armée revient à la charge, que ferez-vous pour vous en débarrasser ?

Hiao-tch'eng-wang ne savait quoi répondre, et il restait perplexe. Sur ces entrefaites, arrivait à la cour de Tchao le diplomate Leou-yuen qui, pendant deux ans (297-295), avait été Premier ministre au pays de Ts'in ; le roi lui demanda son avis ; celui-ci lui répondit :

— Yu-k'ing ne considère qu'un côté de la question ; vous savez que tous les princes de la Chine sont contents de vous voir aux prises avec le pays de Ts'in, et vous affaiblir réciproquement ; ils se rangeront du côté vainqueur ; ainsi vous n'avez rien de mieux à faire, que de conclure la paix à tout prix ; vous déjouerez par là les

géogr., vol. 8, p. 13 et 27) — (Grande, vol. 42, p. 20 — vol. 43, p. 4).

¹ Je ne sais s'il y a jamais eu un pays où ce genre de politique ait été plus en honneur ; on signe un traité, puis on cherche les moyens de ne pas le mettre à exécution ; ainsi jadis, ainsi aujourd'hui.

plans de vos envieux, et vous gagnerez l'amitié de Ts'in ; autrement, tous ces princes vont faire cause commune avec lui, et p.139 tomber sur vous, pour se partager votre royaume ; comment alors songer à prendre une revanche de vos dernières défaites ?

Yu-king, mortifié de n'avoir pas l'approbation du seigneur Leou-yuen, retourna près du roi, et lui parla ainsi :

— Le conseil qu'on vient de donner à votre Majesté est des plus dangereux ; étonnées de notre manière d'agir, les diverses cours nous mépriseront davantage, à cause de notre faiblesse ; et nous n'aurons pas même l'amitié de Ts'in ; nous nous serions montrés incapables de lui tenir tête. Ce n'est pas que je tienne à ces six villes, et veuille à tout prix les garder ; mon avis est qu'il vaut mieux les offrir au roi de Ts'i ; elles deviendront un brandon de discorde entre ces deux puissants royaumes ; et vous aurez gagné l'amitié de l'un en lui donnant ce que vous deviez payer à l'autre ; on saura que nous ne sommes pas si bas qu'on le croyait ; et qu'ainsi il faut encore compter avec nous ; publiez cela sur les toits, et personne n'osera conduire une armée contre votre frontière ; bien mieux, vous allez voir arriver les ambassadeurs de Ts'in, demandant humblement la paix ; les autres princes, surtout ceux de Han et de Wei, viendront aussitôt rechercher votre alliance ; d'un seul coup, vous aurez gagné l'amitié de trois royaumes, pour le moins ; et vous ferez une tout autre figure devant celui de Ts'in.

Hiao-tch'eng-wang, enchanté de ce conseil, envoya Yu-k'ing lui-même conclure un traité d'alliance avec le roi de Ts'i, qui s'empressa d'accepter ; l'heureux ministre n'était pas encore de retour, que déjà les ambassadeurs de Ts'in arrivaient à la cour, selon ses prévisions, et accordaient la paix sans réclamer les six villes.

Leou-yuen fut tellement humilié de son peu de perspicacité, qu'il s'en alla de suite auprès du roi de Wei, auquel il offrit son fief de Tchong-meou ¹. Yu-king, au contraire, reçut en récompense le fief de Yu-hiang*.

C'était un triomphe en politique ; il fut de courte durée. La cour de Ts'in était servie par d'aussi fins diplomates que d'habiles capitaines ; elle cédait pour un moment, afin d'avoir le temps de semer la discorde parmi

¹ Tchong-meou : voyez à l'Histoire de Wei, année 244.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

les alliés de fraîche date, et empêcher une nouvelle ligue de se former ; elle leurra si bien le roi de Wei, en particulier, qu'il ne voulut à aucun prix accepter l'alliance de Tchao, malgré les instances de ses ministres, qui l'en conjuraient.

Cette même cour ne dédaignait donc pas d'employer la fourberie, quand elle jugeait ce moyen opportun ; témoin l'anecdote suivante : Le roi de Ts'in envoya au seigneur de P'ing-yuen, p.140 c'est-à-dire le prince Chen, oncle de Hiao-tch'eng-wang, un message ainsi conçu :

« Moi, homme de peu de valeur, je désire ardemment lier amitié avec votre seigneurie ; je serais très heureux si elle daignait venir ici passer quelques dizaines de jours ; nous boirions ensemble le vin de la réjouissance.

Le prince n'était guère flatté de cette invitation ; il craignait un piège, et il ne se trompait pas ; il partit cependant, pour éviter des complications politiques. Une fois dans la cage aux lions, le roi de Ts'in lui fit un savant discours, agrémenté d'allusions antiques :

— Dans les anciens temps, dit-il, le fameux empereur, Tcheou--wen-wang (1130-1122) eut la bonne fortune de posséder un ministre fidèle, Liu-chang ; dans le pays de Ts'i, le roi si célèbre Hoan-kong (634-643) eut son grand ministre Koan-tchong ; moi, j'ai le bonheur d'avoir Fan-tsiu pour compagnon de mes travaux. Or, un de ses ennemis, nommé Wei-ts'i se trouve dans la maison de votre seigneurie ; veuillez donc envoyer quelqu'un chercher la tête de cet homme, et me l'apporter ; tant qu'on ne m'aura pas donné cette satisfaction, je me verrai obligé de vous retenir ici prisonnier.

Le prince répondit en lettré :

— Les nobles sont le soutien des roturiers ; les riches, le soutien des pauvres ; je me suis fait le protecteur de Wei-ts'i ; fût-il dans ma maison, je ne pourrais à aucun prix le livrer à ses ennemis ; mais actuellement il n'est pas chez moi ; ainsi je n'ai rien à faire dans cette querelle.

Naturellement, la dernière affirmation était fausse ; mais le menteur rendait au fourbe la monnaie de sa pièce. Dans notre histoire de Ts'in, nous avons raconté comment Wei-ts'i, alors Premier ministre de Wei avait fait

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

rouer de coups le jeune fripon Fan-tsiu, jusqu'à lui enfoncer des côtes, et casser des dents ; celui-ci, devenu Premier ministre du plus puissant des souverains, voulait laver cet affront dans le sang de son ennemi ; car la vengeance est une des béatitudes des lettrés. Attirer Wei-ts'ï à la cour de Ts'in était impossible ; il se serait trop bien douté du sort qui l'y attendait ; il fallait donc s'emparer d'un des plus hauts dignitaires de Tchao, et proposer un échange. Voilà le secret de l'invitation amicale adressée au prince.

Nouvelle difficulté : le seigneur de P'ing-yuen ne voulant plus entendre parler de cette affaire, on avertit officiellement Hiao-tch'eng-wang, que son oncle ne serait mis en liberté qu'après avoir reçu la tête de Wei-ts'ï.

Celui-ci s'empressa de déguerpir du palais seigneurial de P'ing-yuen, et se réfugia chez le ministre Yu-k'ing ; mais il n'y était guère en sûreté ; le roi pouvait le faire enlever de force, et l'envoyer à la cour de Ts'in, pour obtenir la délivrance de son oncle. Yu-k'ing estimant son protégé à sa juste valeur, s'enfuit avec lui à la cour de Wei ; dans l'espoir que le prince Ou-ki les aiderait à se réfugier à la cour de Tch'ou. Mais ce dernier p.141 eut tellement peur de déplaire au roi de Ts'in et à son farouche ministre, qu'il ne voulut pas même accorder une audience aux deux fuyards.

Wei-ts'ï ne put supporter un tel affront ; de rage, il se suicida, et sa tête fut envoyée à Fan-tsiu, qui relâcha son prisonnier ¹.

À la fin de cette même année 259, grâce aux agissements diplomatiques de Ts'in, le royaume de Tchao se trouvait de nouveau isolé ; c'est alors que le terrible suzerain va chercher à l'anéantir ; mais son grand capitaine Pé-k'ï était malade, le général Wang-ling fut donc chargé de cette campagne ; à la 9^e lune il se mettait en marche, avec ordre de prendre la capitale Han-tan.

En 258, les choses n'allaient pas si bien qu'on l'avait espéré : Wang-ling était au-dessous de sa tâche ; il perdait beaucoup d'hommes, et même de hauts officiers ; Pé-k'ï revenu à la santé, refusait absolument de travailler pour la gloire de son mortel ennemi Fan-tsiu ; on remplaça

¹ Yu-k'ing : sa biographie se trouve dans Se-ma Ts'ien, chap. 76, pp. 4 et suiv. Wei-ts'ï : le récit que nous venons de donner en résumé, est dramatiquement rapporté dans Se-ma Koang, vol. 5, p. 32 ; je ne puis en croire tous les détails ; cela ressemble trop à une amplification littéraire ; la démission du ministre Yu-k'ing, sa fuite avec son précieux protégé, le fier suicide de ce dernier ; tout cela paraît écrit pour la glorification de la gent lettrée, et doit être suspect. La tête de Wei-ts'ï a pu être tranchée bien plus prosaïquement.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Wang-ling par Wang-he, qui ne fut pas plus heureux, et mit en vain le siège devant la capitale.

Hiao-tch'eng-wang, de son côté, n'était pas resté oisif ; à l'annonce de la campagne, l'année précédente, il avait envoyé son oncle, le seigneur de P'ing-yuen, à la cour de Tch'ou, demander une armée de secours ; pour l'obtenir, il avait offert la ville de Ling-k'iou* en cadeau au tout puissant Premier ministre, le seigneur de Tch'ouen-chen.

Les troupes demandées arrivèrent enfin sous les murs de la capitale, et rendirent du moins un service moral par leur présence ; car c'est surtout le prince Ou-ki de Wei qui, tombant à l'improviste sur les assiégeants, les mit en complète déroute, et les força ensuite à s'en retourner au pays de Ts'in ; on était alors à l'année 257.

p.142 En 256, d'une part, l'armée de Yen prenait à Hiao-tch'eng-wang la ville de Tch'ang-tchoang*, à la 5^e lune ; d'autre part, celle de Ts'in revenait à la charge, sous les ordres du général Sin-leang ; l'empereur lui-même, paraît-il, exhorta les rois de Han, Wei et Tch'ou, à porter secours au pays de Tchao ; aidés de ce puissant renfort, les deux généraux Yo-tcheng et K'ing-ché repoussèrent victorieusement les troupes de Ts'in.

Le roi entra en fureur ; il lança son armée sur le territoire impérial, prit ou reçut trente-six villes, moyennant quoi il fit la paix ; le vieil empereur Nan-wang (314-256) en mourut de chagrin.

Comme c'était à cause de Tchao, que le « fils du ciel » s'était attiré ce désastre, Hiao-tch'eng-wang envoya son général Ki lui porter secours ; l'armée de Han s'unit à lui pour cette bonne œuvre ; mais les gens de Ts'in remportèrent une éclatante victoire, coupèrent quatre-vingt-dix mille têtes, firent un grand nombre de prisonniers, finalement accordèrent la paix moyennant la cession de vingt villes de Tchao, qui ne sont pas spécifiées.

Voilà ce qui est raconté par Se-ma Koang vol. 5 p. 32 ; ces détails sont croyables, assurément ; d'autant plus que l'armée de Ts'in avait à venger son honneur, compromis par ses récents échecs, elle, l'invincible ! Toutefois, ils sont ignorés de Se-ma Ts'ien, malgré leur grande importance ; cela suffit pour qu'on hésite à y ajouter une foi pleine et entière.

En 255, Hiao-tch'eng-wang fortifiait Yuen-che ; de plus, Chang-yuen devenait une ville et un centre d'administration*.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 254, l'historien mentionne un incendie survenu dans la capitale Han-tan ; il dut être considérable, pour mériter cet honneur d'être inscrit dans les archives.

En 252, mourait le prince Chen, seigneur de P'ing-yuen, oncle du roi ; quelques auteurs cependant reculent ce décès à l'année suivante ; son fils lui succéda dans ses dignités ; mais à l'anéantissement du royaume, sa famille sera exterminée avec celle du souverain.

En 251, le fameux général Lien-p'ouo devenait premier ^{p.143} ministre, et recevait le titre de Sin-p'ing-kiun avec le fief de Wei-wen* ¹.

Cette même année, le roi de Yen envoyait Li-fou son Premier ministre, examiner l'état de la cour de Tchao, sous prétexte de lier amitié ; à titre de cadeau, l'ambassadeur offrit à Hiao-tch'eng-wang cinq cents onces d'or ; puis, de retour auprès de son maître, il lui présenta le rapport suivant :

— Tous les hommes valides ont été tués à Tchang-p'ing ; les jeunes gens actuels sont incapables de porter les armes ; c'est le moment d'attaquer le pays.

Pour plus de sûreté, le roi de Yen interrogea Yo-kien, fils du fameux général Yo-i, qui n'avait pas suivi son père en exil, et avait fini par être élevé à la dignité de Tchang-kouo-kiun ou seigneur de Tch'ang-kouo. Celui-ci répondit :

— Le royaume de Tchao a toujours eu des voisins à combattre ; il est donc extrêmement aguerris ; on ne peut pas y toucher sans danger.

— Mais, dit le roi, si je lève une armée deux fois plus nombreuse que la sienne, cela sera bien suffisant.

— Pas encore, répondit le seigneur.

— Si j'en lève une cinq fois plus nombreuse, est-ce assez ?

— Pas encore.

Le roi se fâcha ; tous les autres officiers étant de son avis, il forma deux corps d'armée de mille chars chacun ; le 1^{er}, commandé par Li-fou

¹ Sin-p'ing-kiun : c'est-à-dire *seigneur fidèle (à son roi) et pacificateur (du royaume)* ; quant à son fief, les uns disent que c'est Wei-tcheou, dans le Tche-li ; d'autres disent que c'étaient des terres possédées autrefois par un certain seigneur Wei-wen.

devait attaquer la ville de Hao* ; le second, commandé par King-ts'ing, devait envahir la province de Tai. Le haut dignitaire Tsiang-kiu fit observer combien cette campagne était odieuse, après les protestations d'amitié prodiguées si peu de temps auparavant ; on ne l'écouta pas. Bien mieux, le roi était si persuadé de ses futurs succès, qu'il voulut faire partie de l'expédition, afin d'en recueillir l'honneur.

L'armée commandée par Li-fou était déjà arrivée à Song-tse*, quand Lien-p'ouo se porta à sa rencontre ; il la mit en pleine déroute, et tua le généralissime ; puis il marcha rapidement vers la province de Tai, vainquit la seconde armée, fit prisonniers les deux généraux King-ts'ing et Yo-kien, suivit les fuyards sur leur territoire, et mit le siège devant leur capitale (la ville actuelle de Pé-kin).

p.144 Humilié, écrasé, le roi de Yen demanda en grâce à faire la paix ; Hiao-tch'eng-wang s'y refusa tout d'abord ; ensuite il y consentit ; à condition que le seigneur Tsiang-kiu ¹ fût l'entremetteur et le garant du traité. C'était déjà un grand hommage rendu à la sagesse de ce haut dignitaire ; le roi de Yen y mit le comble en le nommant Premier ministre.

Cette guerre ne fut terminée qu'en 250. Quant au général prisonnier Yo-kien, il se trouva si bien au pays de Tchao, qu'il ne voulut plus en revenir ; son père y était mort ; son frère Yo-tcheng y était en grande faveur, et avait reçu le titre honorifique de Ou-siang-kiun, c'est-à-dire *guerrier du plus haut mérite* ; tout engageait le captif à se fixer aussi dans cette nouvelle patrie de sa famille, il y resta ².

En 249, ce même Ou-siang-kiun, se trouvant Premier ministre par interim, conduisit une armée contre la capitale de Yen ; c'était une pure vengeance de famille, d'autant plus inexcusable qu'on venait de faire la paix ; le roi dut faire amende honorable aux deux frères, ses anciens sujets ; la cour de Tchao, qui avait autorisé cette campagne, n'y avait d'autre avantage, que de voir un rival humilié.

¹ Ce même seigneur est encore appelé, par d'autres historiens, Ts'in-kiu et Yuen-ts'in ; on ne sait comment expliquer ces noms ; les uns disent : ce sont ses noms propres ; les autres, ce sont des titres de dignités.

² Nous avons vu plus haut que Yo-kien était seigneur de Tch'ang-kouo, dans son pays. Son père Yo-i ayant pris cette ville au royaume de Ts'i, en avait, en récompense, reçu le titre nobiliaire ; à son départ pour l'exil, ce titre lui avait été retiré ; le roi de Yen s'étant réconcilié avec la famille Yo, le lui rendit. (Petite géogr., vol. 10, p. 3) — (Grande, vol. 31, p. 10)

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 248, le roi de Wei voulut à son tour frapper sur ce même pays de Yen ; pour être plus sûr de son coup, il demanda des troupes auxiliaires à Hiao-tch'eng-yang ; celui-ci, naturellement, s'empessa de les fournir, malgré son dernier traité de paix ; car, en Chine, semblables conventions ne lient que ceux qui sont assez sots pour se croire engagés d'honneur ; Lien-p'ouo et son adjudant, le seigneur Kiun, furent chargés de cette regrettable campagne ¹.

Hiao-tch'eng-wang avait espéré sans doute de grands profits ; ce fut au contraire un désastre ; le roi de Ts'in lui prit, pendant ce temps, jusqu'à trente-sept villes ; parmi lesquelles se trouvaient Yu-tse et Lang-mong* ; alors la ruine s'avança à grands pas.

p.145 En 247, on reconclut la paix avec le royaume de Yen, moyennant un simple échange de territoires : Hiao-tch'eng-wang céda Long-touei, Fen-men et Ling-lo ; il recevait Ko, Ou-yang et P'ing-chou*.

En 246, la ville de Tsin-yang*, cédée naguère par le pays de Tchao, voyant que son nouveau maître, le roi de Ts'in, était mort, avait essayé de secouer le joug ; mais le jeune Che-hoang-ti venait de monter sur le trône ; il envoya une armée assiéger et soumettre cette ville rebelle, ce qui fut vite fait.

En 245, mort de Hiao-tch'eng-wang, remplacé sur le trône par son fils, le prince héritier Yen, homme incapable de résister à son jeune suzerain le roi de Ts'in, le futur conquérant de la Chine entière.

À ce moment, le fameux général Lien-p'ouo guerroyait au pays de Wei, auquel il venait de prendre la ville de Fan-yang* ; des envieux le discréditèrent auprès du prince héritier, obtinrent son rappel, et son remplacement par Yo-tcheng ; le vieux soldat, indigné d'une telle ingratitude, eut la faiblesse de résister à main armée, et son successeur se retira. Toutefois, Lien-p'ouo comprit sa faute, et sentit la fausseté de sa p.146 position ; il quitta son poste, et se rendit auprès du roi de Wei auquel il venait de faire la guerre ; celui-ci le reçut honorablement ; mais le voyant si âgé, il ne lui donna pas un emploi digne de son mérite ; le vaillant guerrier en fut grandement humilié.

@

¹ Le général Kiun : était originaire de Yen-ling , ville qui se trouvait un peu au nord de Ta-t'ong fou, Chan-si (Grande géogr., vol. 44, p. 9).

TAO-SIANG-WANG (244-236)

@

p.147 Le nom posthume et historique de ce roi est assez curieux ; le premier caractère portant une idée de blâme ; le second, de louange. Tao a trois significations défavorables ; entre lesquelles celle-ci : *prince qui offrit beaucoup de sacrifices aux Esprits, sans se préoccuper de pratiquer la vertu*. Siang a deux sens assez bons ; par exemple : *prince qui endossait la cuirasse, et se montrait brave à la guerre**.

En 244, il fit exécuter de grandes manœuvres militaires, et des préparatifs de guerre considérables, pour être prêt à toute éventualité.

Nous avons dit que le brave général Lien-p'ouo se voyait délaissé par le roi de Wei ; il aurait bien voulu rentrer dans sa patrie, à laquelle il avait rendu tant de services ; le nouveau roi, de son côté, regrettait vivement d'avoir perdu un tel guerrier ; il envoya donc un messenger examiner s'il pourrait encore, malgré son âge, conduire quelque campagne.

Mais le seigneur Kouo-k'ai, ennemi juré de Lien-p'ouo, gagna à force d'argent l'envoyé peu scrupuleux ; et obtint de lui, qu'il donnerait des renseignements défavorables. Le vieux général, pour montrer sa vigueur, avait, dans un seul repas, mangé une mesure bien considérable de riz et dix livres de viande ; naturellement, il en avait eu une indigestion ; étant ensuite monté à cheval, il dut en descendre trois fois. Le messenger communiqua seulement ce dernier détail ; Tao-siang-wang conclut que le vieux général était désormais inutile, et le laissa dans son exil ; quant à ses mérites passés, ils étaient déjà bien loin.

Lien-p'ouo invité par le roi de Tch'ou, s'empressa de se rendre à la cour ; bientôt chargé d'une expédition, il y fut malheureux, et l'on se repentit de la lui avoir confiée ; finalement, il mourut abandonné et sans honneurs à Cheou-tch'oën*.

p.148 Pendant ce temps, on l'avait remplacé, comme généralissime, par Li-meou, qui avait guerroyé de longues années avec succès contre les Huns (hioung-nou) ; celui-ci avait été envoyé contre le pays de Yen, auquel il avait pris les deux villes Ou-soei et Fang-tch'eng*.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Li-meou est donné comme un vrai modèle : il choisissait ses officiers avec grand soin ; ne se laissant jamais influencer, ni par l'amitié, ni par les recommandations, ni par les cadeaux ; il faisait consciencieusement rentrer les impôts en argent et en nature ; les gardait en bon état dans des magasins très bien administrés ; aussi son armée était-elle toujours bien pourvue de vivres et de munitions ; ses soldats recevaient de la viande fraîche chaque jour ; mais ils devaient de même être assidûment exercés à la manœuvre ; il en obtenait de bons cavaliers et de bons archers.

Son « bureau des renseignements », comme on dirait de nos jours, était parfaitement organisé ; il avait ses espions, ses éclaireurs, ses gardes, ses veilleurs, qui lui annonçaient les moindres mouvements des tribus nomades, ses voisines ; signaux de jour par la fumée ; signaux de nuit par le feu ; signaux pour demander secours en cas d'attaque ; tout marchait à merveille. À la première alerte, gens et troupeaux de la campagne devaient se réfugier dans les villes fortifiées ; les soldats dispersés devaient se concentrer aux endroits désignés ; mort à quiconque se mettait à la poursuite des envahisseurs. Il connaissait bien les ruses de l'ennemi ; ces sauvages, hardis et habiles cavaliers, ne pouvant rien contre une armée en rangs de bataille bien serrés, cherchaient à obtenir la débandade, pour foncer avec rapidité sur les soldats ainsi éparpillés. Sans livrer de combats, et uniquement grâce à sa bonne tactique de défense, il tenait ces sauvages en respect ; pendant plusieurs années ils ne purent faire ni invasions ni razzias ; ils le craignaient personnellement, pour sa bravoure, et redoutaient ses troupes si bien disciplinées ; celles-ci, à leur tour, avaient la plus entière soumission à un chef de cette valeur.

Tout d'abord, ce régime déplut à certains officiers supérieurs de son armée ; ils le dénigrèrent auprès du roi, et celui-ci en fit des reproches à Li-meou ; lui, fort de sa conscience, qui lui montrait, dans ce système, le seul moyen de garder efficacement la frontière qui lui avait été confiée, continua sa tactique sans se troubler. Le roi finit par se fâcher, et lui retira son commandement. Les successeurs ayant relâché la discipline, et ne connaissant pas les ruses des sauvages, n'eurent plus que des défaites et des razzias à enregistrer ; on ne pouvait plus cultiver la terre, ni élever de bestiaux ; tout devenait la proie des Huns.

p.149 Alors le roi comprit sa faute, et ordonna à Li-meou d'aller reprendre son poste. Celui-ci refusa, sous prétexte de maladie ; finalement, ayant reçu carte blanche pour son administration, il retourna à la frontière, et recommença son système avec le même succès qu'auparavant ; il remporta d'éclatantes victoires sur les sauvages, et leur enleva plusieurs de leurs provinces. Tel était Li-meou, quand un ordre royal l'appela soudainement à la cour, pour remplacer Lien-p'ouo.

En 243, un prince de Ts'in, qui se trouvait en otage à la cour de Tchao, étant rentré dans sa patrie, le prince héritier de Tchao, otage à la cour de Ts'in, demanda aussi à retourner dans son pays ; c'était très juste ; mais le jeune suzerain était Che-hoang-ti, et son Premier ministre était Liu-pou-wei, marquis de Wen-sin (Wen-sin-heou), deux hommes peu accessibles à la tendresse ; ils avaient attiré ce prince, nommé Tch'o'en-p'ing-kiun (ou seigneur de Tch'o'en-p'ing), et l'avaient retenu prisonnier ; ils ne voulaient point le lâcher.

Le seigneur Sié-kiun de Ts'in, osa pourtant parler en faveur du jeune captif ; s'adressant au ministre, il lui dit :

— Le prince héritier est chéri de son père, mais peu agréable aux grands dignitaires ; ce sont eux qui l'ont fait envoyer à notre cour, dans l'espoir qu'on l'y retiendrait ; vous faites donc le jeu de ces envieux, et vous excitez la haine du roi ; il serait mieux de lui rendre la liberté, et de vous contenter du prince P'ing-tou-kiun (seigneur de P'ing-tou) ; vous gagneriez du même coup l'affection du père et du fils ; pour obtenir ensuite la délivrance du nouvel otage, le roi vous donnera toute satisfaction.

Liu-pou-wei approuva ce conseil, et consentit à l'échange.

Cette même année, Tao-siang-wang fortifiait sa ville de Han-tan.

En 242, P'ang-hiuen, général de Tchao, battait affreusement l'armée de Yen et lui tuait son général nommé Ki-sin ; celui-ci, d'abord au service de Tchao, avait été grand ami de P'ang-hiuen ; s'étant ensuite rendu au pays de Yen, il était devenu son adversaire ; interrogé par le roi, son nouveau maître, il avait assuré que son ancien ami était un homme incapable, facile à vaincre ; il avait, en conséquence, été chargé de la campagne, où il perdit la vie et vingt mille prisonniers ; sa forfanterie était chèrement punie.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 241, avait lieu la dernière tentative de ligue contre le roi de Ts'in, formée par le rois de Tch'ou, Tchao, Han, Wei et Wei[] ; nous avons vu comment, après avoir pris la ville de Chou-ling*, les troupes fédérées furent mises en p.150 déroute, comme un troupeau de moutons, devant le défilé Han-kou-koan. — Le roi de Ts'i avait refusé de prendre part à cette expédition ; pour l'en punir, l'armée de Tchao entra sur son territoire, et lui enleva la ville de Jao-ngan*.

En 240, dans la crainte d'une revanche de la part de Ts'i, trois corps d'armée furent placés en vedette, pour le recevoir ; l'un était à P'ing-i, avec le général Fou-ti ; l'autre, à Tong-yang*, avec le général K'ing-ché ; le troisième gardait le pont de bateaux établi sur le Fleuve Jaune ; là se trouvait peut-être le généralissime Li-meou, car le nom du commandant est sous-entendu par l'historien.

En 239, l'oncle du roi, prince seigneur de Tchang-ngan-kiun, dont il n'a plus été question depuis l'année 265, reparaît ici à l'improviste ; mais on n'en dit pas autre chose, sinon qu'il reçoit la ville de Jao ou Jao-yang*, c'est-à-dire une augmentation considérable de son fief.

Cette même année, le roi de Wei, harcelé à mort par le terrible suzerain Che-hoang-ti, demandait secours à Tao-siang-wang, et lui cédait par avance la ville de Yen ¹ ; c'était un malade aidant un moribond ; les trois royaumes, épaves de Tsin, vont disparaître presque simultanément.

En 237, Tao-siang-wang, accompagné du roi de Ts'i, faisait visite à Che-hoang-ti, essayant de gagner ses bonnes grâces ; deux moutons caressant un jeune tigre, pour ne pas en être dévorés.

En 236, une armée de Tchao prenait au roi de Yen et la ville de Li-yang, ou plutôt Yu-yang* ; car on croit à une erreur de copiste.

Pendant ce temps, trois armées de Ts'in envahissaient son propre pays ; l'une, commandée par Wang-tsien, attaquait les villes de Ngo-yu et de Leao-yang ; l'autre, commandée par Hoan-ki, prenait Yen dont nous venons de parler, et Ngan-yang ; la troisième, commandée par Yang-toan-hou, prenait neuf villes non spécifiées, mais peu éloignées de Yen*.

p.151 A la fin de l'année, mourait Tao-siang-wang. S'étant amouraché d'une concubine, il avait écarté son fils aîné, le prince héritier Kia, et

¹ Yen : voir royaume de Wei, même année.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

l'avait remplacé par Ts'ien, fils né de cette femme ; celui-ci, de mœurs dépravées, comme sa mère, était détesté de tout le royaume ; c'est cependant lui que nous allons voir sur le trône ; ce sera la fin.

@

YEOU-MOU-WANG (235-228)

@

p.152 C'est le dernier roi de Tchao. Comment a-t-il l'honneur d'un nom posthume ou historique ? les auteurs sont embarrassés d'en donner la raison ; en tout cas, ce nom existe dans Se-ma Ts'ien. Cela supposerait qu'à l'anéantissement du royaume, le fils du souverain actuel put déposer la tablette de son père dans le temple des ancêtres, et y offrir des sacrifices ; chose peu croyable ; le terrible Che-hoang-ti ne faisait pas les choses à demi ; un État détruit et annexé devenait une simple province de son empire ; et il y établissait un homme de confiance comme gouverneur ; lui-même faisait de longs voyages, pour s'assurer que l'administration s'exerçait d'après ses ordres. Dire que le pays de Tchao étant plus éloigné, le peuple plus revêche qu'ailleurs, le suzerain dut fermer les yeux sur quelques contraventions ; c'est une explication de quelques auteurs, d'après lesquels le roi défunt aurait reçu ce nom de ses partisans ; nous la donnons pour ce qu'elle vaut.

Les deux caractères ont des significations défavorables, qui reviennent à peu près à celle-ci : *prince incapable et dépravé** ; c'est peu flatteur.

En 235, le nouveau roi fortifiait la ville de Pé-jen*.

En 234, une armée de Ts'in envahissait le territoire de Tchao, remportait une grande victoire auprès de P'ing-yang*, tuait le général Ouchtche et coupait la tête à cent mille hommes. Dans cette extrémité, Yeou-mou-wang ordonna à son généralissime Li-meou de conduire toutes les troupes qui restaient, à l'attaque de l'armée de Ts'in. Ce brave capitaine se montra digne de cette confiance ; il prit l'offensive, vainquit son adversaire Hoan-ki à I-ngan* et à Fei-hia* ; finalement il le força de s'enfuir hors la frontière. Après un tel fait d'armes, Li-meou fut élevé à la dignité de Ou-ngan-kiun, c'est-à-dire grand guerrier qui procure la paix à sa patrie.

En 233, Hoan-ki venait prendre sa revanche ; après avoir battu l'armée de Tchao, il enlevait les trois villes I-ngan, P'ing-yang et Ouchtcheng*.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

En 232, Che-hoang-ti voulant frapper un coup décisif, leva une armée formidable et l'envoya envahir le pays de Tchao par trois endroits différents, afin de contraindre les troupes ennemies à se fractionner en autant de tronçons, très éloignés les uns des autres, et ne pouvant se porter mutuellement secours. Le généralissime Li-meou ne se laissa pas prendre à ce piège ; gardant toutes ses forces réunies autour de lui, il attaqua les corps d'armée l'un après l'autre, les vainquit, et les refoula au pays de Ts'in ; seules, les deux villes de Lang-mong et de P'an-ou* étaient tombées au pouvoir des envahisseurs ; encore durent-ils les abandonner. Li-meou était vraiment le sauveur de sa patrie.

En 231, un horrible tremblement de terre dévastait la province de Tai ; depuis la ville de Yo-siu jusqu'à P'ing-yng*, tours, maisons, murs, tout fut renversé ou disloqué ; un gouffre s'entr'ouvrit, long de cent trente pas, de l'est à l'ouest. Quel mauvais augure pour le royaume ! Tout le monde y voyait le présage de sa ruine prochaine.

En 230, pour surcroît de malheur, le pays de Tchao fut en proie à une grande famine ; c'est alors que se forma, parmi le peuple, ce dicton réprobateur des mœurs du souverain : p.154

Le roi de Tchao tonne avec rigueur ;

Celui de Ts'in en rit d'un air moqueur ;

Après des actions si noires, la terre est stérile, pour notre grand malheur.

En 229, une armée de Ts'in, commandée par Wang-tsien, partit de la province appelée Chang-ti*, envahit le nord-ouest de Tchao, et s'empara du fameux défilé de Tsing-hing, qui ouvrait le chemin vers la capitale.

Une autre armée, sous les ordres de Yang-toan-houo, envahissait le sud du royaume. Mais Li-meou était prêt ; secondé par Se-ma Chang, il attaqua les gens de Ts'in, et les vainquit à plusieurs reprises, les contraignant à rebrousser chemin ; il avait même tué le général Hoan-ki ; tout faisait espérer encore une fois le salut du pays ; c'était cependant son agonie.

Wang-tsien désespérant de vaincre Li-meou, trouva le moyen de s'en débarrasser : Le lecteur n'a pas oublié un certain seigneur, nommé Kouo-k'ai, grand favori du roi actuel, comme du précédent ; c'était vraiment le mauvais génie du royaume ; il avait déjà causé la perte du fameux général Lien-p'ouo ; il va causer encore celle du vaillant Li-meou, et celle du pays.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

Ayant secrètement reçu une forte somme d'argent, de la part de Wang-tsien, ce traître accusa Li-meou et Se-ma Chang d'un complot de révolte ; et il fit si bien, que le roi en demeura convaincu ; celui-ci envoya aussitôt Tchao-ts'ong et Yen-tsiu remplacer les deux accusés, à la tête des troupes.

Li-meou, frappé comme d'un coup de foudre, essaya de temporiser, pour détromper le roi ; car il voyait le pays perdu par sa démission, exigée au plus fort de la campagne ; ce fut en vain ; il dut enfin se retirer ; mais, de rage, il se suicida. C'est ainsi qu'il faut entendre les textes, où il est dit que le roi le fit mettre à mort. Quant à Se-ma Chang, il s'était enfui.

En 228, Wang-tsien avait beau jeu avec les deux nouveaux venus ; dans une bataille décisive, il remporta la victoire et tua le généralissime Tchao-ts'ong, dont le collègue s'enfuit hors du royaume ; il n'y avait plus qu'à marcher sur la capitale ; elle fut prise sans grande difficulté, et le roi emmené captif ; c'était la fin du royaume de Tchao, à la 10^e lune de cette année.

p.155 Che hoang-ti se rendit à la capitale Han-tan, où il avait vécu en otage, et d'où sa mère était originaire ; il voulait assouvir sa vengeance dans le sang de ses ennemis.

Kia le prince héritier de Tchao, qui avait été écarté du trône, comme nous l'avons dit, avait réussi à s'échapper avec sa maison, composée de plusieurs centaines de personnes ; il se retira dans la province montagneuse de Tai, et s'y déclara roi ; il y fut rejoint par un grand nombre de fuyards ou d'exilés, qui formèrent un groupe d'hommes de valeur. Il réclama l'alliance du roi de Yen afin de se protéger mutuellement contre le suzerain de Ts'in ; leurs armées stationnèrent sur la défensive, dans la vallée de Chang-kou, pendant six années environ*.

En 222, les deux amis, vaincus dans une grande bataille, furent emmenés captifs à la cour de Ts'in, à la 5^e lune ; après quoi, Che-hoang-ti, âgé alors de trente-huit ans, célébra une grandissime solennité, pour se réjouir de l'unification de toute la Chine, sous son sceptre seul et sans pareil.

Les annales du Chan-si, vol. 8, p. 38, montrent que la descendance du prince Kia ne fut pas exterminée ; car un de ses fils, nommé Kong-fou

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

avait été placé comme gouverneur des Tartares Si-jong ; et il en fut si aimé qu'ils ne l'appelaient pas autrement que roi de Tchao.

Un autre prince, nommé Tchao-hié, avait aussi échappé à la ruine générale du royaume : en 209, il fut rétabli sur le trône de Tchao ressuscité ; trois ans plus tard, il n'était déjà plus roi que du pays de Tai ; enfin, en 204, il disparut avec son petit État ; il n'en fut plus mention dans l'histoire de la Chine ¹.

@

¹ Nous ne pouvons omettre un mot à la mémoire du vaillant général Li-meou. Son tombeau est à 13 li nord-est de T'ai-p'ing hien, qui est à 90 li sud-ouest de sa préfecture P'ing-yang fou, Chan-si. — Son petit-fils, nommé Li-tsouo-kiu, seigneur de Koang-ou, devint un fameux général, sous la dynastie impériale Han (Annales du Chan-si, vol. 8, p. 36 — vol. 56, p. 29).

APPENDICE I

Sur les tartares et autres peuplades

que les Chinois trouvèrent en Chine,
et avec lesquels ils eurent de longues guerres

@

p.157 A l'époque du « tch'o'en-tsi'iou », c'est-à-dire vers l'an 722 avant Jésus-Christ, les Tartares sont très puissants, et peuvent tenir tête à n'importe quel État chinois ; très souvent ils ne se contentent pas de se tenir sur la défensive ; mais deviennent agresseurs, et envahissent les territoires de leurs voisins civilisés.

Parmi eux, on compte dix-neuf États réputés sauvages, ou barbares ; dont les plus puissants étaient :

1° les Tche-ti, ou Tartares rouges* ;

2° les Pé-ti, ou Tartares blancs ;

3° les Tchang-ti, ou Tartares géants. Ceux-ci étaient les moins nombreux ; mais les plus redoutés, à cause de leur cruauté ; ils habitaient le territoire situé au nord de la préfecture actuelle Ts'i-nan-fou, dans la province du Chan-tong. Leur contrée s'appelait Cheou-man ; leurs princes (ou chefs) étaient du clan Ts'i, et descendaient de Fang-fong-che. En 594, le royaume de Ts'in s'annexa leur pays.

Les Tartares rouges et les blancs étaient de beaucoup les plus nombreux ; c'est pourquoi on comprenait souvent n'importe quelle tribu sous ce nom commun.

Les rouges se subdivisaient en six tribus (ou peuplades) :

1° les Kao-lou-che, qui habitaient les montagnes orientales (tong-chan) du Chan-si. p.158

2° les Tsiang-kao-jou, qui habitaient le territoire actuel de T'ai-yuen-fou, dans la province du Chan-si ; leurs princes étaient du clan Koei*.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

3° les Lou-che, qui demeuraient sur le territoire actuel de Lou-ngan-fou, Chan-si ; ils furent aussi annexés en 594, par le royaume de Tsin ; leurs chefs avaient le titre de vicomte (tse).

4° les Kia-che qui demeuraient dans les montagnes orientales du Chan-si ; ils furent annexés en 593 au même royaume de Tsin.

5° les Lou-hiu, voisins des précédents, subirent le même sort, et en même temps*.

6° les To-tcheng, item. Ces trois dernières peuplades étaient peu considérables et peu puissantes.

Les blancs se subdivisaient en trois tribus, ou peuplades :

1° les Sien-yu, qui demeuraient dans les montagnes nord-ouest de la préfecture actuelle Tcheng-ting-fou, Tche-ly ; ils furent soumis seulement vers l'an 290, par le roi de Tchao ; leurs chefs étaient du clan (impérial) Ki.

2° les Fei, qui demeuraient sur le territoire actuel de P'ing-ting-tcheou ; ils furent annexés au royaume de Tsin, en 530 ; leurs chefs avaient le titre de vicomte*.

3° les Kou, qui demeuraient sur le territoire actuel de Tsin-tcheou, dans la province du Tche-ly ; le roi de Tsin les soumit en 520* ; leur chef était vicomte, et du clan K'i.

Tous les Tartares ci-dessus énumérés sont souvent compris sous le nom général Ti. Vers l'an 660 avant Jésus-Christ, ils étaient à l'apogée de leur puissance ; toutes leurs tribus, ou peuplades, étaient sous l'obéissance du chef des Tartares rouges ; elles occupaient les montagnes du Chan-si et du Chan-tong, sur une étendue de plus de mille li ; elles voisinaient les royaumes de Tsin, de Wei, de Lou, de Ts'i, de Song, de Hing et de Tcheng ; pendant cent quarante-quatre ans, elles furent redoutables, par leurs incursions dans ces divers pays ; pendant trente ans environ, elles parurent même devenir les maîtresses de ^{p.159} la Chine ; s'attaquant sans crainte à leurs plus forts voisins, Tsin et Ts'i ; et même envahissant le territoire sacro-saint de l'empereur.

Vers l'an 628, la jalousie commença son œuvre de division ; dès lors on fit bande à part, avec une dénomination particulière ; dès lors aussi les chroniques chinoises enregistrent des victoires sur les « sauvages » ; sans

se donner la peine de dire où, ni quand, ni comment, ni contre quel chef a eu lieu l'expédition ; c'est inutile, puisqu'il s'agit d'une race amoindrie.

Comme on le voit, les diverses peuplades sont simplement des branches séparées de la grande tribu initiale, les Tartares rouges (tche-ti) ; c'est pourquoi ceux-ci, même après les divisions et dispersions, conservèrent toujours une certaine prédominance sur tous les autres. Les Tartares blancs résidèrent d'abord au nord de la province du Chen-si, à l'ouest du Fleuve Jaune.

Les Tartares Jong habitaient les montagnes du Ho-nan actuel, et se subdivisaient comme il suit :

1° les Lou-hoen jong, qui voisinaient le royaume de Tch'ou, et habitaient le territoire actuel de Song-hien, dans la préfecture de Ho-nan-fou ; le roi de Tsin les soumit en 525 ; mais leur chef, un vicomte, du clan Yun, s'enfuit à la cour de Tch'ou.

2° les Kiang-jong, qui habitèrent d'abord la contrée appelée Kouatcheou, dans la province du Kan-sou ; ils furent ensuite transférés à Ytchoan, ville qui s'appela aussi Lou-hoen.

3° les Yng-jong, qui formaient quasi une seule tribu avec les Kioutcheou-tche-jong, et subsistèrent jusqu'en 491.

¹ Les Tartares Jong de Yang-kiu, Ts'iuen-kao et Y-lo furent les premiers à entrer sur les territoires chinois ; les Lou-hoen y vinrent ensuite, mais transférés par les rois de Tsin et de Ts'in ; les Kiang-jong y reçurent leurs lieux de résidence de la main du roi de Tsin. Tant que celui-ci fut puissant, tous les Jong, en général, restèrent ses alliés ; et c'est, en bonne partie, grâce à leur concours qu'il se maintint si longtemps à la tête des vassaux.

Les Lou-hoen étant d'abord voisins de Tch'ou, comme nous l'avons dit, faisaient volontiers cause commune avec lui ; le roi de Tsin n'eut pas de repos, avant de les avoir soumis, et de les avoir transplantés ailleurs.

Les Kiang-jong se montrèrent toujours de meilleure composition à son égard ; c'est grâce à eux que Siang-hong remporta, p.160 en 627, la

¹ Voir à l'année 649, où nous parlons d'eux ; ils demeuraient entre les deux rivières I et Lo, dans la province du Ho-nan, au sud du Fleuve Jaune.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

grande victoire de Hiao, sur les troupes de Ts'in ; ils habitaient les contrées méridionales de Tsin.

Tch'eng-kong (606-600) s'empara du territoire des rouges [tche Ti].

King-kong (599-581) avait les blancs (pé Ti) pour alliés, dans sa guerre contre le même royaume de Ts'in.

Tao-kong (572-558) se servit des Ou-tchong, dont nous parlerons bientôt ; par leur entremise, il fit, en 569, un traité d'alliance avec tous les Tartares du nord ; ce qui affermit grandement son autorité sur les vassaux ; on redoutait ces auxiliaires.

P'ing-kong (557-532) se servit surtout des Yng-jong.

4° les Jong-man demeuraient au sud-ouest de Jou-tcheou, dans la province du Ho-nan ; leur chef avait le titre de vicomte. C'étaient des voisins inquiétants pour l'empereur ; c'est pourquoi ce « fils du ciel » les amadouait de son mieux, les traitait en apparence comme des Chinois, et exerçait sur eux une suzeraineté nominale qui ne les gênait guère. Ces barbares furent exploités par les Chinois ; peu à peu ils se trouvèrent mêlés au reste de la population, et disparurent de l'histoire ; leur nation ou tribu s'était évanouie.

5° les Mao-jong, appelés aussi Siu-ou-che, demeuraient près de la ville actuelle de Chen-tcheou, dans le Ho-nan, au sud du Fleuve Jaune ; mais ils passaient volontiers sur la rive septentrionale ; le gué appelé Mao-tsing a gardé leur nom jusqu'à nos jours ; sur cette même rive, ils eurent une ville appelée Mao-tch'eng ; il n'en reste que le souvenir, perpétué par un Kiosque*.

6° les Liu-jong, appelés encore Nan-man, dont le chef était aussi un vicomte, furent incorporés au royaume de Tch'ou ; ils habitaient au nord-est de la ville actuelle de Nan-tchang hien, dans la préfecture de Siang-yang fou, province du Hou-pé.

7° les Li-jong, dont le chef était un baron (nan), du clan impérial Ki, furent annexés au pays de Tsin en 672 ; ils demeuraient près de Ling-tong hien, dans la préfecture de Si-ngan fou, province du Chen-si.

8° Les Si-jong (ou occidentaux), appelés aussi K'iuen-jong (les chiens) et Kiang-jong (les têtus), demeuraient au nord de la préfecture actuelle Fong-siang fou, dans la même province du Chen-si.

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

9° les Chan-jong (ou montagnards), appelés encore Pé-jong (les septentrionaux) et Ou-tchong, habitaient le ^{p.161} territoire actuel de Yong-p'ing fou, dans la province du Tche-li.

Il y eut encore d'autres peuplades tartares ; mais elles étaient moins importantes, et, en général, se rattachaient à quelque'une de celles dont nous venons de faire l'énumération.

Les sauvages I

Parmi eux, les orientaux (tong I) surtout eurent maille à partir avec les Chinois. D'abord, ceux qui demeuraient sur les bords de la rivière Hoai, et qui pour cela s'appelaient les Hoai-i ; puis les Siu-i, qui habitaient sur le territoire actuel de Siu-tcheou fou, au nord de la province du Kiang-sou ; ceux-ci furent les plus connus et les plus puissants ; vers l'an 826, l'empereur se débattait contre eux, sans trop réussir à s'en débarrasser ; c'est moins par la guerre que par leur civilisation supérieure, que les Chinois finirent par se les incorporer.

Les sauvages Man

On appelait ainsi tous les aborigènes situés au sud, hors des pays vraiment chinois, c'est-à-dire hors la frontière de la province actuelle du Ho-nan. Les royaumes de Ou, de Tch'ou et de Yué, dont nous avons retracé l'histoire, étaient compris sous cette dénomination injurieuse ; le lecteur peut se rappeler quels désastres ces trois États, soi-disant sauvages, infligèrent aux pays plus civilisés. Si Che-hoang-ti, roi de Ts'in, un demi-sauvage, réunit sous son sceptre toutes les contrées de la Chine, c'est un roi de Tch'ou, aussi un demi-sauvage, qui refit cette conquête, fonda la dynastie impériale Han, et constitua le vrai « empire » chinois qui a persévéré jusqu'à nos jours.

Terminons ces quelques notes par un extrait du « livre des Rites » :

« Les Chinois, les Jong, les I, et tous les autres peuples, avaient chacun leur caractère particulier, qu'il était impossible de changer. Les habitants de l'Est, appelés I, ne liaient pas leurs cheveux, mais les coupaient ; ils avaient le corps orné de peintures ; certains, parmi eux, ne cuisaient pas leurs aliments. Les habitants du Midi, appelés Man, se tatouaient le front ; ils prenaient ensemble leur repos, les pieds tournés en sens contraire et croisés, comme on le fait encore maintenant en bien des endroits ; certaines de leurs

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

tribus ne mangeaient pas d'aliments cuits. Les habitants de l'Ouest, appelés Jong, portaient les cheveux courts, et ne les liaient pas ; ils étaient vêtus de peaux ; certaines de leurs tribus ne mangeaient pas de grains. Les habitants du Nord, appelés Ti, portaient des vêtements tissés de duvet et de laine ; ils demeuraient dans des cavernes, et certains d'entre eux ne mangeaient pas de grains.
p.162

« Tous ces peuples différaient de langage, et n'avaient pas les mêmes goûts, ni les mêmes désirs. Ils se communiquaient entre eux leurs pensées et leurs sentiments, par le moyen d'intermédiaires ; ceux-ci, à l'Est, s'appelaient messagers ; au Sud, imitateurs ; à l'Ouest, indicateurs ; au Nord, interprètes.

(Li-ki, Couvreur, vol. 1, p. 295),

@

APPENDICE II

Quelques mots sur les dignités du royaume de Tsin

@

p.163 **En principe**, il y avait :

1° Les six ministres d'État, ou lou-tcheng ; c'est-à-dire, en temps de guerre, les trois généraux des trois corps d'armée, et leurs aides de camp.

2° Sous eux, il y avait cinq grands dignitaires, appelés ou-li ; à savoir :

- a. le Se-ma, intendant des armements, quelquefois ministre de la guerre ;
- b. le Se-k'ong, intendant des campements et fortifications ;
- c. le Yu-che, appelé plus tard Yu-wei, intendant des chars de guerre ;
- d. le Heou-tcheng, chef des éclaireurs et des espions ; il s'appela aussi Yen ;
- e. le Ya-liu.

En 573, les deux dernières dignités furent abolies ; à la place de leurs titulaires, il n'y eut plus que le seul Kiun-wei ; son autorité devint si grande, qu'il fut supérieur au Se-ma.

3° Trente officiers supérieurs.

4° Les ta-fou.

5° Le chef de divers officiers [pé koan tche tchang-tchang]

6° Les officiers commandant deux mille cinq cents hommes, et dont le titre était che ; d'autres, commandant seulement cinq cents hommes, avec le titre de liu.

(Voir le commentaire Tsouo-tchoan, vol. 30, p. 11).

Plus tard, on revint au système usité sous l'empereur Tcheou Ou-wang ([Chou-king Couvreur, p. 184](#) — Zottoli, III, p. 413) ; à savoir :

- 1° le Se-tou ministre de l'instruction ;
- 2° le Se-ma ministre de la guerre ;
- 3° le Se-k'ong ministre des travaux publics ;

Histoire des trois royaumes de Han, Wei et Tchao

4° les Ya-liu aides des ministres, chefs de bureaux, officiers inférieurs de tout rang

5° les Che-che chefs de garde ;

Remarques : Un corps d'armée (kiun) comprenait douze mille cinq cents hommes ;

l'empereur seul pouvait en avoir six.

les grands royaumes, seulement trois.

les moyens, deux.

les petits, un.

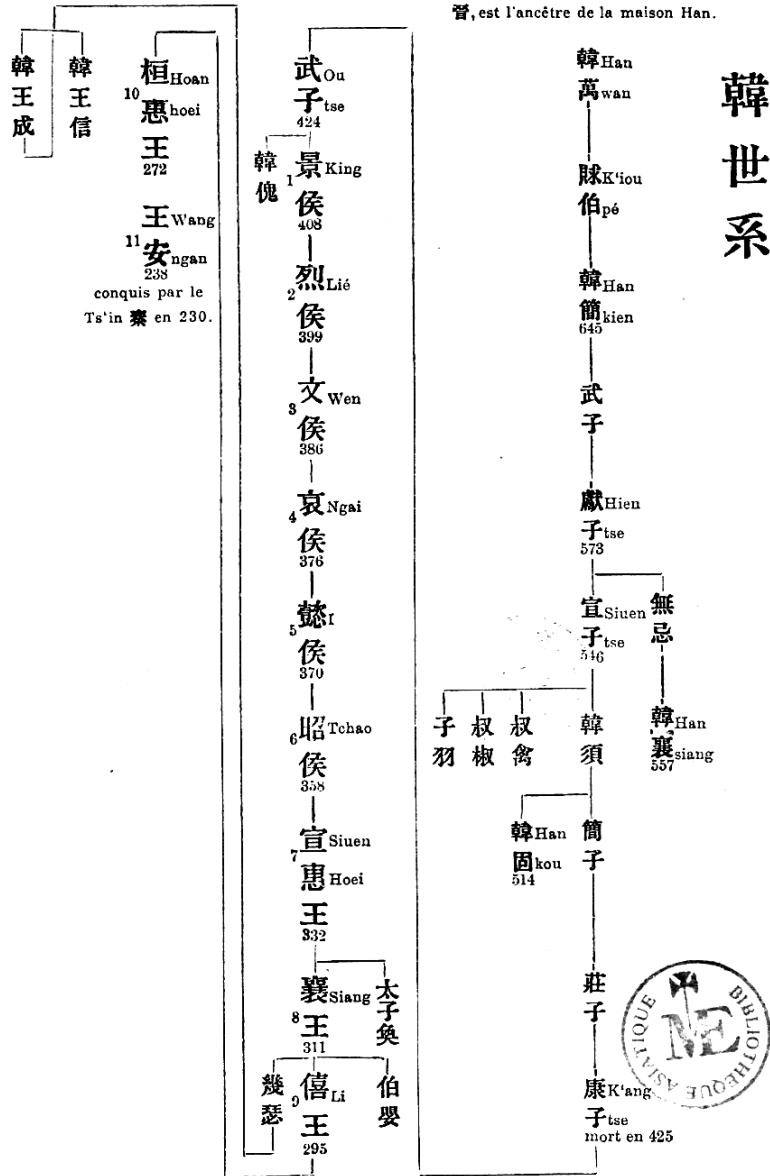
Le général commandant un corps d'armée avait le titre de ming-k'ing, c'est-à-dire « ministre nommé par l'empereur » ; mais on ne se souciait guère de celui-ci.

Quant au nombre des corps d'armée, nous avons vu les rois faire comme ils l'entendaient ; la théorie et la pratique étaient deux choses très différentes.

Un officier commandant deux mille cinq cents hommes, avait le titre de Che ; il y en avait cinq par corps d'armée ; leur chef s'appelait « le tchong-ta-fou ». (Voir le recueil Hoang-tsing King-kiai)

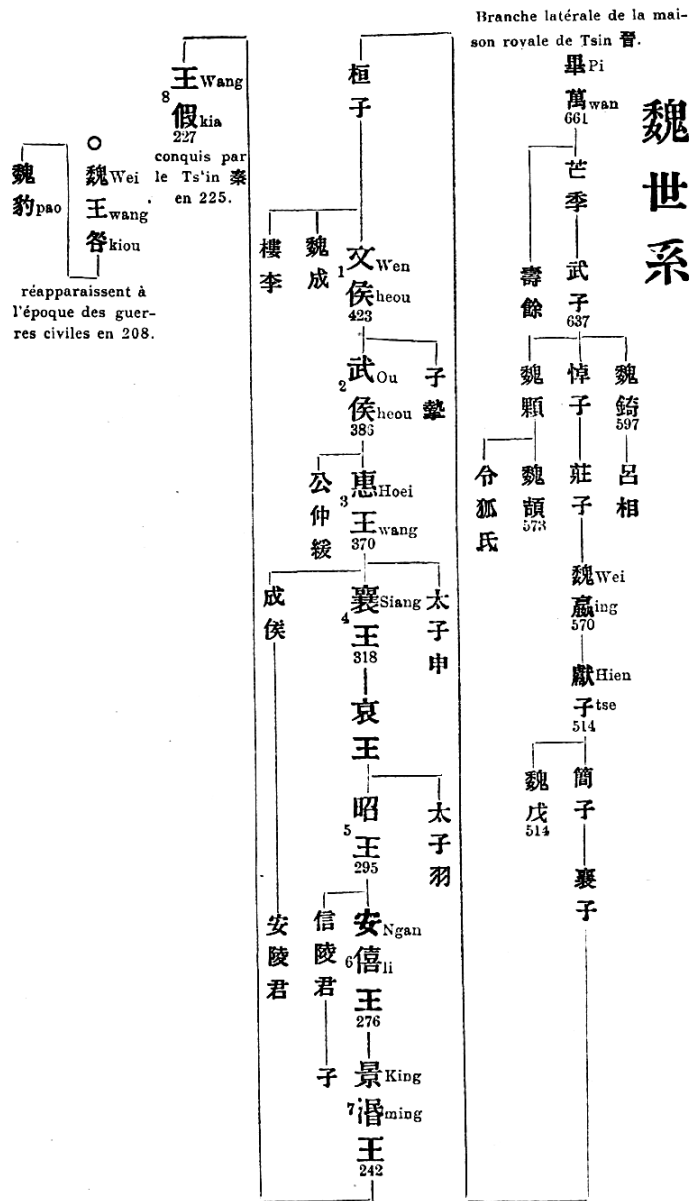
@

Généalogie de la Maison Royale de Han



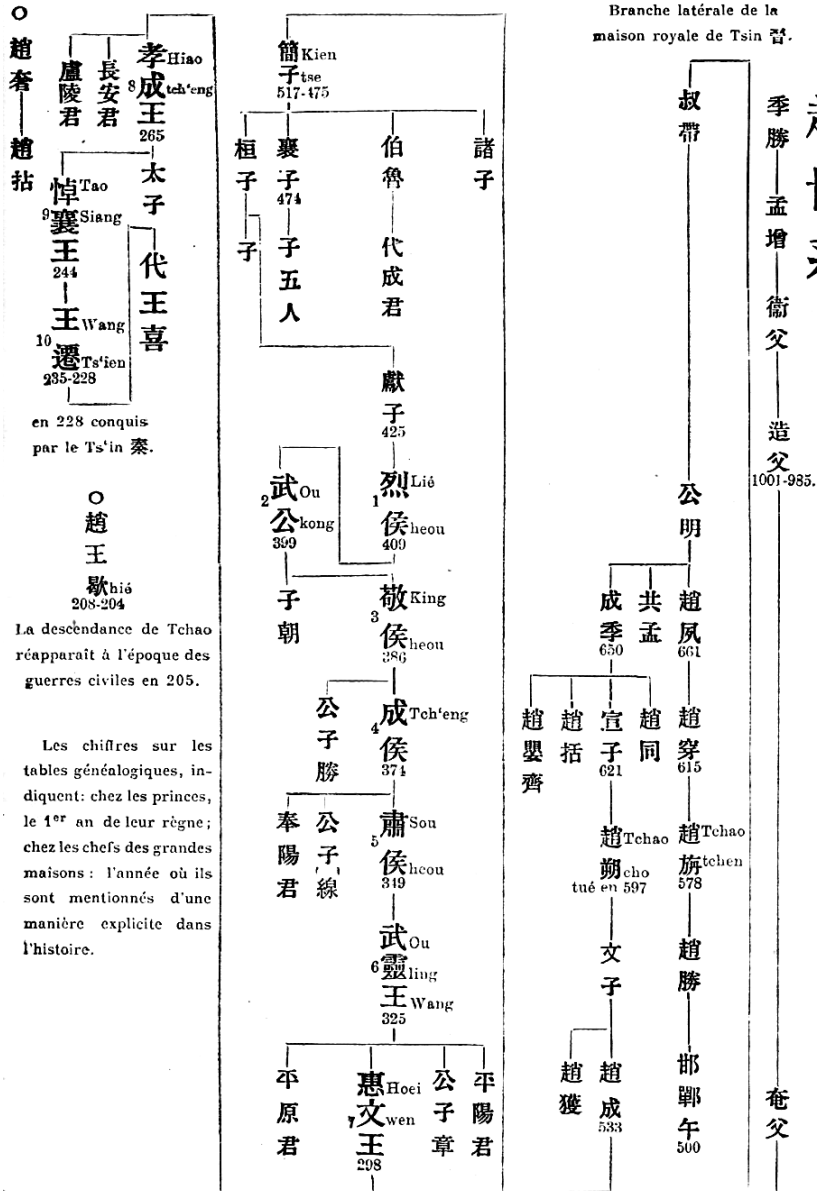
@

Généalogie de la Maison Royale de Wei



@

Généalogie de la Maison Royale de Tchao



@